
LUDOVIC PERRIN
Gainsbarre
LES SECRETS DE TOUTES SES CHANSONS 1971-1991
HORS [COLLECTION
LES SECRETS DE TOUTES SES CHANSONS
1971-1991

Gainsbarre

LES SECRETS DE TOUTES SES CHANSONS
1971-1991



ISBN 978-2-258-09413-0

Numéro d'éditeur 1225

Retrouvez-nous sur Internet : www.horscollection.com

Concept : Mathilde Pineau Valencienne

Chef de projet : Roland Hall

Maquette : Anita Ruddell

Couverture : Lucy Coley

Photos : Ben White

Production : Claire Halligan

Imprimé en Chine

LUDOVIC PERRIN

Gainsbarre

LES SECRETS DE TOUTES SES CHANSONS 1971-1991



SOMMAIRE





L'ENFANCE DE MONSIEUR GAINSBARRE

Alors qu'il sortait d'un studio d'enregistrement, en compagnie d'une jeune chanteuse en vogue, Serge Gainsbourg s'allongea au petit matin sur une de ces grandes artères au nord de Paris. « *Mais tu vas te faire écraser* », s'inquiéta la jeune chanteuse. « *T'inquiète pas, ils s'arrêteront car ils me reconnaîtront.* » Dans les années 1980, Serge Gainsbourg est en effet très célèbre. Et pour occuper ce qui est devenu un emploi à plein temps, la gestion de son image médiatique, il s'est créé un double. Cette marionnette qu'il agite par-devant lui, il l'a nommée « Gainsbarre ».

Gainsbarre est littéralement né dans une chanson, *Ecce homo*, qui date de 1981. Si le présent volume consacré à Gainsbarre débute dix ans plus tôt, c'est parce que Serge Gainsbourg pose déjà les bases de son personnage de légende. Il vient de connaître le succès avec une chanson scandaleuse, *Je t'aime… moi non plus*, et il se dit qu'il est temps de passer aux choses sérieuses. Et passer aux choses sérieuses pour lui, grâce au recul que son *Je t'aime…* à succès lui offre désormais, c'est recentrer tout le propos autour de sa personne. C'est se permettre des ruptures avec l'air du temps, et dans ces prises de risques artistiques d'imposer sa voix d'interprète. C'est ce que Serge Gainsbourg a fait avec l'album *Histoire de Melody Nelson*.

Sur le moment, ce fut un échec commercial. Mais cet échec fut une chance formidable pour le chanteur. Il lui a permis de rejoindre la caste privilégiée des génies incompris. Avec les 20 000 exemplaires écoulés de ce premier concept-album, Serge Gainsbourg devient le Van Gogh de la chanson. Être ignoré de la sorte l'aide à se refaire une virginité après une décennie à écrire pour tout et n'importe quoi dans la chanson de variétés. Cela lui permet de tourner le dos à ses débuts dont il détestait tant la voix. C'est sur ce Gainsbourg-ci, celui de *Histoire de Melody Nelson*, mais aussi de *L'Homme à tête de chou*, que s'appuie aujourd'hui toute la force de vente du chanteur.



SERGE GAINSBOURG EN 1986.

De Gainsbarre, on retient une poignée de gestes : le billet de 500 francs brûlé à la télévision, les avances frontales à Whitney Houston et autres facéties lâchées en direct après une longue maturation de l'acte. Car provoquer est le moyen de dire l'essentiel, prétendait le chanteur. Jusqu'à la fin, dans sa retraite en Bourgogne, à Vézelay, il s'accrochait à cette sentence. Provoquer, toujours : une geste artistique, esquissée durant l'enfance, puis formulée en chansons, avec l'aide d'un double maléfique dès *Docteur Jekyll et Mister Hyde* (1966) ; provocation assortie d'une garde-robe et d'une philosophie proprement dandy. Ce sont ces jeans, ces chaussons de danse Repetto, cette barbe de trois jours et cette coiffure savamment négligée qui ont donné les atours sinon d'une légende du moins d'une star unique en son genre. C'est rare dans la chanson française : un art qui supporte mal cette distance orchestrée entre un artiste et son public. Serge Gainsbourg s'est toute sa vie vu en saint Sébastien. Les flèches furent au début de vraies pointes assassines, qui sont devenues avec le temps les indications d'un chemin à suivre. On pointait Serge Gainsbourg comme un modèle, une fierté de la culture française, dont chaque saillie, chaque fois plus choquante, était curieusement admise. Serge Gainsbourg faisait partie du paysage. Enfin. L'accumulation de ses provocations passées avait atteint son but, celui des timides, des complexés, des introvertis : établir le dialogue. Et cet interlocuteur désiré, c'était tout un peuple.

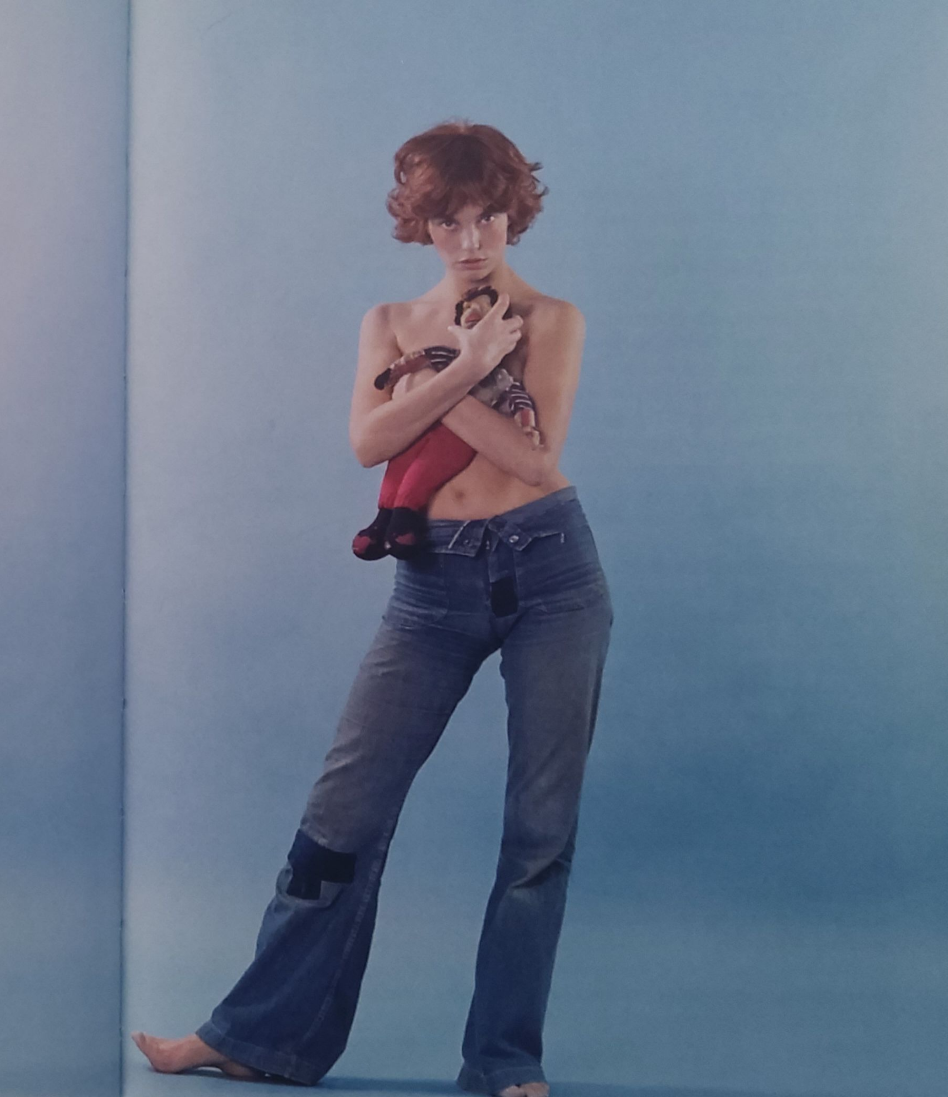


HISTOIRE DE MELODY NELSON

Paru le 24 mars 1971

- MELODY
- BALLADE DE MELODY NELSON
- VALSE DE MELODY
- AH ! MELODY
- L'HÔTEL PARTICULIER
- EN MELODY
- CARGO CULTE

JANVIER 1971 :
SERGE GAINSBOURG,
OU LE DANDYSME
À LA FRANÇAISE.



HISTOIRE DE MELODY NELSON : JANE BIRKIN AVEC SON SINGE EN PELUCHE MUNKEY, QUE SON ONCLE MIKE AVAIT GAGNÉ À UNE LOTERIE DANS UN PUB ET QU'IL LUI AVAIT OFFERT.

MELODY

7'32

Après le succès de *Je t'aime... moi non plus*, Serge Gainsbourg l'avoue : il est temps de passer aux choses sérieuses. Et les choses sérieuses, c'est un concept-album comme la pop en délivre alors, de *Sgt. Pepper's* (Beatles) à *La Mort d'Orion* (Gérard Manset) en passant par le double album *Amour Anarchie* de Léo Ferré. Les choses sérieuses, c'est de s'imposer à part entière comme interprète, de ne plus se disperser dans les œuvres de commande. En 1970, Serge Gainsbourg s'attèle donc à un projet d'envergure : *Histoire de Melody Nelson*. Mais quand il en parle avec Jean-Claude Vannier, il n'a que le titre. « *As-tu des musiques dans tes tiroirs ?* » lui demande-t-il. Et comme Serge Gainsbourg parlait très bas, le musicien, avec lequel il travaille depuis fin 1969, comprend : « des choses méritoires ». Jean-Claude Vannier va entraîner Serge Gainsbourg dans une des œuvres les plus aventureuses qui soient, mélange de rock progressif et de mélopées majestueuses de cordes arabisantes. Première étape du projet : du 21 au 23 avril 1970, ils posent, au studio Marble Arch de Londres, les schémas rythmiques des sept morceaux du disque, des batteries, basses, guitares, voués à être utilisés comme des patterns modulables. Car pour l'instant, ils n'ont aucune idée de ce qui va suivre, pas plus qu'ils n'ont de modèles. Ils n'ont qu'un titre auquel ils s'accrochent : *Melody Nelson*. Ils pensent en faire un personnage sur le modèle de la bande dessinée *Bécassine*, dont on suivrait les aventures successives (*Bécassine à la plage*, *Bécassine fait du vélo*, etc.).

Retour à Paris. Jean-Claude Vannier demande aux époux Gonet, régisseurs de cordes, de lui fournir un orchestre. Une trentaine de cordes de l'Opéra de Paris débarquent en mai 1970 au studio des Dames. Serge Gainsbourg repart avec le play-back orchestre. Maintenant, les textes. Dans un petit livre intitulé *Serge Gainsbourg : chansons cruelles* que le chanteur a offert à Jane Birkin, il a couché une dédicace : « *Il manque ici la chanson de Malory ainsi que la chanson de Mélodie (sic) Nelson.* » Malory, c'est le deuxième prénom de Jane Birkin. Serge Gainsbourg a vu ses films d'enfance en super-huit, la montrant à la plage, cheveux courts, puis en socquettes blanches. Il est fasciné par ce trouble androgyne qu'il superpose à l'image de la femme adulte. Deux autres sources d'inspiration complètent le personnage de Melody Nelson : le long poème funèbre se situant à la fin du roman *Lolita* et le poème *Les Conquérants* de José Maria de Heredia, notamment pour sa construction en sonnet.

Dix mois passent pendant lesquels Serge Gainsbourg s'épuise à écrire les textes. Finalement, en janvier 1971, les voix peuvent être posées au studio des Dames. C'est beau. Tout le monde en est convaincu. Et cette silhouette de Jane Birkin aux cheveux courts avec son orteil de pied droit relevé... Pourtant, sur le moment, ce sera un échec commercial.

On peut se demander pourquoi l'auteur a tenu à choisir sa compagne pour la pochette de ce qui doit l'imposer comme interprète. Bien entendu, il s'agit de l'héroïne du disque, mais c'est aussi qu'en 1970 Jane Birkin capte plus l'attention du public que Serge Gainsbourg. Il est en passe de devenir Monsieur Birkin. Cela l'angoisse, de même qu'il jalouse le talent orchestral du précédent mari de Jane Birkin, John Barry. Impossible d'écouter un disque de John Barry devant lui...

Avec *Histoire de Melody Nelson*, Serge Gainsbourg se met donc à la grande musique. Il compose une symphonie rock, présente dès l'ouverture du disque : *Melody*. On y suit le narrateur, réplique à la quarantaine bien sonnée du véritable héros de *Lolita*, Humbert Humbert, dans une déambulation en Rolls. Il s'agit d'une Silver Ghost de 1910. C'est l'autre personnage du disque. Dans la vraie vie, Serge Gainsbourg s'est acheté une Rolls-Royce Phantom de 1928 avec le cachet d'un film qu'il vient de tourner en Yougoslavie, *Le Traître*. Lui qui n'a pas son permis (« *Vous ne pouvez boire et conduire, il faut choisir* ») trouve très amusant de se payer ce symbole du luxe avec l'argent du communisme... Il gardera cette voiture dix ans. Et après avoir remonté une fois la rue du Faubourg-Saint-Honoré et s'être laissé conduire à une fête chez les Rothschild, il la rangera dans un garage, où il se rendra à l'occasion pour y fumer une cigarette. Sa voiture est devenue un fumoir. À sa revente, il gardera le bouchon en argent du radiateur, Spirit of Ectasy, princesse des ténèbres.

C'est la Silver Ghost qui provoque la rencontre avec Melody Nelson : le véhicule percute le vélo de la jeune adolescente. Beat minimal de grosse caisse-charleston fermé-caisse claire, basse au médiator et guitare saturée. Puis, solo de guitare d'Alan Parker sur une note, et là Serge Gainsbourg a l'idée d'une roue de vélo qui tourne dans le vide. Serge Gainsbourg s'avance vers Melody Nelson. Il lui demande son nom. Elle lui répond. 7 minutes 32 se sont écoulées : ce sont parmi les plus belles de l'œuvre de Gainsbourg.



SERGE ET JANE AVEC LE PHOTOGRAPHE TONY FRANK, DANS SON STUDIO, EN 1971, POUR LA POCHETTE D'*HISTOIRE DE MELODY NELSON*. JUSTE AVANT, POUR S'AMUSER, SERGE AVAIT ENFILÉ LA PERRUQUE DE JANE.

BALLADE DE MELODY NELSON

2'02

Musique de Jean-Claude Vannier.

Jane Birkin l'avoue volontiers : l'« *aimable petite conne* » chantée par Serge Gainsbourg l'a légèrement vexée sur le moment[1]. Elle se plie cependant à ce qui constitue l'unique véritable duo de l'album *Histoire de Melody Nelson*, dévoilant une Jane Birkin aux cheveux courts (une perruque) et de grosses taches de rousseur orange. Petite conne ? Jean-Claude Vannier : « *C'est une fantaisie de Serge, qui se vivait vieux à 40 ans. Il jouait les grands-pères.* » Emmenée par une guitare en arpèges mêlée à une basse jouée au médiator, *Ballade de Melody Nelson* est devenu le tube de l'album, présent sur toutes les compilations. Un classique qui doit aussi à sa partie de cordes auquel le chanteur américain Beck rendra hommage en 2002 avec l'album *Sea changes*, le même Beck qui produira le troisième album de Charlotte Gainsbourg, *IRM*, en 2009. Pour l'instant, Charlotte est dans le ventre de sa maman (d'où l'idée du singe en peluche Monkey pour dissimuler la grossesse sur la pochette de l'album). Mais on sait à quel point les enfants perçoivent les sons extérieurs durant leur vie prénatale. Charlotte Gainsbourg est donc l'une des premières personnes à suivre chaque étape de ce qui est aujourd'hui largement reconnu comme un chef-d'œuvre.

Mais lorsqu'il sort, en mars 1971, l'album est un échec : 20 000 ventes. Le rêve de Serge Gainsbourg que ses chansons puissent être reprises par Richard Anthony s'enfuit. Jane Birkin : « *C'est ironique qu'il ait fallu tant de temps pour que l'album devienne une référence. Sur le moment, nous étions pourtant très enthousiastes. Mon frère Andrew avait cavalé dans tout Londres pour le faire écouter aux disc-jockeys. Ça n'a pas pris. Pourtant, ça nous semblait évident… Depuis, les Anglais y sont revenus. Gainsbourg est devenu respectable. À sa mort, je me souviens du spectacle qu'on avait voulu monter au Savoy Theatre. J'avais dû affronter les journalistes qui me demandaient si Serge Gainsbourg était juste un clown qui pinçait les fesses de Whitney Houston*[2]. » En 2006, l'album a été joué dans son intégralité à Londres (au Barbican Centre) sous la baguette de Jean-Claude Vannier, auquel l'album doit beaucoup.

[1] *L'Histoire de Melody Nelson*, film documentaire produit par Universal pour les 40 ans de l'album.

[2] Entretien avec l'auteur, pour le magazine *Citizen K*, mars 2004.

VALSE DE MELODY

1'31

En 1970, Serge Gainsbourg dépose pour une commande publicitaire de la marque Martini une dizaine de titres composés ou adaptés de ses succès (on y trouve une relecture de *Sous le soleil exactement*). L'un d'eux, composé avec Jean-Claude Vannier, deviendra *La Valse de Melody*. Sa phrase clé disant que si le soleil est rare, le bonheur ne l'est pas moins s'y trouve déjà. Cette phrase, Serge Gainsbourg la traîne depuis longtemps. Jane Birkin en conserve même la trace sur un poème qui lui fut adressé. Effectivement, il eût été dommage qu'elle restât dans une publicité pour apéritif. C'est l'une des plus belles de l'album *Histoire de Melody Nelson*, pour lequel Serge Gainsbourg a sué sang et eau pour l'écriture des textes. Durant ces dix mois, parfois le jour (soleil) se levait, et Serge Gainsbourg n'avait écrit que deux mots, rappelait Jean-Claude Vannier dans le film documentaire qui paraît à l'automne 2011 pour les 40 ans de l'album *Histoire de Melody Nelson*[1]. *La Valse de Melody* ne compte aucune base rythmique, seulement une guitare discrète en arrière-plan d'un orchestre à cordes de trente musiciens de l'Opéra de Paris. C'est une valse. Serge Gainsbourg, dont les budgets d'album étaient parfois limités, s'offre avec son premier concept-album ses premières séances dispendieuses. Car un orchestre à cordes… et c'était tout le budget d'un album qui doublait. Mais comme le soulignait Jean-Claude Vannier dans *L'Histoire de Melody Nelson*, à l'époque, le succès des uns servait à financer les prises de risques des autres.

[1] *L'Histoire de Melody Nelson*, Universal.

AH ! MELODY

1'46
Musique de Jean-Claude Vannier.

Une mélodie de Jean-Claude Vannier : avec son cor anglais, on y entend tout d'une enfance retrouvée. Ce que Serge Gainsbourg dit n'avoir pas quitté. Interviewé à la sortie de *Histoire de Melody Nelson* par Denise Glaser, celui qu'on prend pour un cynique rappelle qu'il n'a jamais cessé d'être un romantique. Et dans son romantisme à lui réside une grande part d'enfance. D'ailleurs, l'album *Histoire de Melody Nelson* aurait dû comprendre d'autres « hue », « ho » et « à dada » comme on en trouve dans cette chanson. Lors des premières séances de travail avec Jean-Claude Vannier, il était question de faire un album façon *Bécassine*, décliné en *Bécassine à la plage*, *Bécassine fait du vélo*, etc. Et aux films d'enfance de Jane Birkin que Serge Gainsbourg a découverts pendant la préparation de l'album, il a superposé leur vie présente avec Kate et son éléphant Babar tout vert en peluche… En 2011, un inédit est exhumé par la maison de disques Universal : *Melody lit Babar*. Mais finalement, les « hue, hue et ho » de *Ah ! Melody* suffiront dans le registre enfantin.

L'HÔTEL PARTICULIER

4'06

Deux versions diffèrent sur le lieu qui aurait inspiré la chanson. Selon Jean-Claude Vannier, l'« hôtel particulier » serait un « bordel » où un célèbre directeur des programmes de la station radio Europe N° 1 emmena Jean-Claude Vannier et Serge Gainsbourg à l'époque de *La fille qui fait tchic ti tchic* donnée en octobre 1969 à Michèle Mercier, l'objet de fantasmes de la série TV *Angélique marquise des anges*. Jean-Claude Vannier ne le nomme pas, mais on sait qu'il s'agit de L'Étoile de Kléber, près de la place de l'Étoile : un endroit feutré, idéal pour prendre un verre, avec la possibilité de monter avec une hôtesse. Tout y est, les « *bronzes baroques* », les « *anges dorés* », les « *Nègres portant des flambeaux* ». Pour Jane Birkin, en revanche, il s'agit du décor de L'Hôtel. Situé rue des Beaux-Arts, c'est un hôtel de luxe où Serge Gainsbourg et sa compagne ont logé durant une année. Ils ont occupé la chambre au troisième étage où mourut Oscar Wilde — Jane Birkin se souvient d'une pièce au style rococo —, en attendant l'achèvement des travaux de ce

qui deviendra, au 5 bis de la rue de Verneuil, « l'hôtel particulier » de Serge Gainsbourg. Le chanteur l'a acheté en janvier 1968. Devant quitter sa chambre d'étudiant à la Cité internationale des arts, il cherchait une maison. Son père a repéré cette ancienne boutique. Lorsque Serge Gainsbourg est venu la visiter, il était avec Brigitte Bardot. En la voyant arriver, l'agent immobilier a stoppé toutes les autres propositions : c'est vendu !

Au-dessus de cette ancienne boutique, un alignement de soupentes permet d'imaginer un aménagement. Serge Gainsbourg fait appel à la décoratrice très chic Andrée Higgins. On dessine un escalier, qui réunit les deux niveaux sur 120 mètres carrés : au rez-de-chaussée, un salon de musique, une cuisine ; à l'étage, une chambre, une salle de bains ornée d'un lustre disproportionné par rapport à la taille minuscule de la pièce et une chambre de poupées — du temps de Jane Birkin, une pièce contiguë à l'hôtel est louée pour les deux filles, Kate Barry et Charlotte Gainsbourg. C'est là, dans la cour à graviers de l'hôtel particulier, que le photographe Tony Frank a réalisé la photo de pochette intérieure de l'album *Histoire de Melody Nelson*. Serge Gainsbourg est adossé à un mur de briques rouges…

Pour la décoration, Serge Gainsbourg a plongé dans ses souvenirs. Vingt ans plus tôt, il avait logé, tout près d'ici, rue de l'Université, chez Dalí ! Un jour, le peintre s'est présenté. Après avoir offert du champagne, il a ouvert une pièce tapissée d'astrakan du sol au plafond. Et Lucien / Serge Gainsbourg a eu une vision : un jour, chez lui, ce sera noir, entièrement. Et tout était effectivement noir chez Serge Gainsbourg, des voilages au réfrigérateur. C'est d'ailleurs dans cette petite cuisine en longueur qu'il prenait tous ses repas, souvent seul, sur une petite chaise de jardin en fer. À sa mort, tout était en l'état, la bouteille de vieux bordeaux entamée, le service à cocktail sur un plateau près d'un tube de cachets, les tranquillisants qu'il avalait à raison de six par jour, les lunettes et les cigarettes, curieusement abandonnées avant de monter à l'étage où les pompiers l'ont retrouvé nu. Depuis, le salon-musée, avec sa banquette à tête d'aigle, le moulage en plâtre du corps de Jane Birkin et les photos de BB signées Sam Lévin, est resté figé dans cet ordre maniaque que maintenait le maître des lieux. Charlotte Gainsbourg a voulu en faire un musée, mais « l'hôtel particulier » est trop petit !

EN MELODY

3'25
Musique de Jean-Claude Vannier et Serge Gainsbourg.

À Dubrovnik, où Andrew Birkin a rejoint sa petite sœur Jane qui tourne deux navets dans l'ancien bloc de l'Est, il s'est amusé à enregistrer l'imitation qu'elle fait d'un rire de chèvre. C'est une petite cassette, qu'il fait écouter à Serge. Au moment d'enregistrer *En Melody*, instrumental plaqué sur les modules basse-guitare-batterie préalablement enregistrés à Londres, Serge Gainsbourg s'en souvient et demande la cassette. Au studio des Dames, à Paris, l'ingénieur du son Jean-Claude Charvier cale la bande : quel effet ! C'est d'un érotisme troublant. Mais la chanson n'est qu'un reflet de la vie que s'inventent alors Jane Birkin et Serge Gainsbourg. *« Si on les voit toujours ensemble sur les photos d'époque, c'est qu'ils ne se quittaient jamais »*, se remémore le photographe de la pochette de *Histoire de Melody Nelson*, Tony Frank[1]. Depuis 1968 en effet, Serge Gainsbourg et Jane Birkin ne passent pas un jour l'un sans l'autre. Même les tournages, ils les imposent ensemble, comme ces quatre mois passés en Yougoslavie pour enchaîner ces deux nanars d'Abraham Polonsky et Milutin Kosovac, *Le Roman d'un voleur de chevaux* et *Le Traître*, avant de partir aux États-Unis tourner *Cannabis*, de Pierre Koralnik. Ils ont leurs jeux, qui semblent très amusants. Jane Birkin dit aujourd'hui qu'elle sortait du couvent. *« Je voulais tout savoir et lui voulait tout me montrer. »* On ne saurait mieux dire.

[1] Film documentaire *L'Histoire de Melody Nelson*, coffret *Histoire de Melody Nelson*, Universal 2011.

CARGO CULTE

7'37

Une des seules chansons dont Serge Gainsbourg disait se souvenir par cœur : c'est le long texte qui conclut l'album *Histoire de Melody Nelson* dans un grand chœur de symphonie rock. Pour ce morceau, il s'est inspiré d'un film, *Mondo Cane*. On y découvre une religion que pratiquent les Papous de Nouvelle-Guinée. Ils cultivent un culte pour les avions, qu'ils prennent pour des dieux. Ils fabriquent des leurres, répliques en bois, pour attirer ces oiseaux de fer vénérés. Une fois l'avion tombé, ils tournent et dansent autour de sa carcasse. C'est le « cargo culte ». Serge Gainsbourg, fasciné, reprend le schéma rythmique de l'ouverture de l'album, soit *Melody*, un long morceau qui lui fait écho avec ses 7 minutes 37. Et là, Jean-Claude Vannier pense à une chorale (Les Jeunesses musicales de France). C'est le bouquet final, ces chants sur une trentaine de cordes en note tenue, doublées d'une guitare en larsen avant que la dernière note ne tombe sur une timbale. À ce stade de l'histoire, on ne sait plus très bien où on en est… Car une des particularités de l'album *Histoire de Melody Nelson*, c'est d'être totalement dépourvu de cohérence sur le plan du récit. Comme le personnage, d'ailleurs. Melody Nelson, on l'a découverte au début dans une zone non identifiée. Là, elle prend un avion apparemment en Nouvelle-Guinée qui doit la ramener à Sunderland, dans le Nord de l'Angleterre, sa région d'origine, qui est aussi celle de Jane Birkin. Serge Gainsbourg a fait comme les histoires qu'on se raconte enfant. Un personnage peut se trouver à un endroit du globe à un moment donné et la seconde d'après à l'autre extrémité, tout comme une adolescente de 15 ans peut à la fois jouer à la poupée, faire du cheval à bascule et faire l'amour. Cela n'a jamais gêné personne. C'est même la poésie du disque. *Cargo culte*, c'est le moment où Melody Nelson meurt dans un 707. Elle n'arrivera jamais à Sunderland.



VU DE L'EXTÉRIEUR

Paru le 16 novembre 1973

JE SUIS VENU TE DIRE QUE JE M'EN VAIS
VU DE L'EXTÉRIEUR
PANPAN CUCUL
PAR HASARD ET PAS RASÉ
DES VENTS DES PETS ET DES POUMS
TITI CACA
PAMELA POPO
LA POUPÉE QUI FAIT
L'HIPPOPODAME
SENSUELLE ET SANS SUITE

LES PAPIERS QUI COLLENT AUX BONBONS

SERGE GAINSBOURG
EN VACANCES DANS
LE KENT, 1971.



JANE ET SERGE,
RUE DE VERNEUIL,
DANS LE BUREAU DE
GAINSBOURG,
À L'ÉTAGE.

JE SUIS VENU TE DIRE QUE JE M'EN VAIS

3'21

Bien qu'elle y ait participé (les pleurs), c'est une chanson que Jane Birkin ne supportait pas d'entendre. Et pour cause : c'est une chanson de rupture. Or en 1973, le couple Jane B.-Serge G. a encore de beaux jours devant lui… Pour sa défense, Serge Gainsbourg, qui faisait écouter chez lui ses nouvelles chansons à la presse, argue qu'il s'agit d'une chanson d'adieux. Il l'a composée au moment où il s'est vu mourir, après son infarctus du 15 mai 1973. Pour le texte, Serge Gainsbourg s'est inspiré du poème *Chanson d'automne* de Verlaine, très connu des manuels scolaires de poésie. Il en reprend des phrases, sans oublier d'en citer l'auteur. Charles Trenet l'a déjà mis en musique, en 1941, sous le titre *Verlaine*. Ce qui nous met sur une autre piste. On a dit aussi que *Je suis venu te dire que je m'en vais* avait été inspiré par la rupture de Serge Gainsbourg avec sa deuxième épouse, Françoise-Antoinette Pancrazzi. Serge Gainsbourg ne l'appelait pas Françoise, ni Antoinette, et encore moins Françoise-Antoinette, mais « Béatrice ». Le prénom de Béatrice tient une place particulière dans le champ amoureux de Serge Gainsbourg. Il s'agit de la matrice de tous ses personnages féminins, entre Annie, Lolita, Melody Nelson, Marilou ou Samantha. Lucien / Serge Gainsbourg a 10 ans quand il la rencontre. C'est en août 1938 sur la plage de Trouville. Béatrice a 8 ans, des yeux verts, deux nattes blondes réunies à la pointe des cheveux par une barrette d'écaille, des taches de rousseur… Sur la plage, des hauts parleurs de la TSF diffusent le nouveau titre de Charles Trenet, *J'ai ta main*. Mais avec Béatrice, il n'y a même pas eu un baiser. Elle a posé un index sur sa bouche, qu'elle a posé ensuite sur l'index du jeune Lucien. Et cet amour mort-né, Serge Gainsbourg n'a cessé dès lors de vouloir le rattraper. « *Elle était immortelle à 8 ans. Elle est morte à 9 ans puisque je ne l'ai jamais revue*[1]. » De l'« autre » Béatrice, il restera un piano Steinway, que Françoise-Antoinette Pancrazzi, surnommée aussi « Princesse Pancrazzi », lui a offert pour ses 36 ans… À la fin des années 1980, alors que la chanson est dans toutes les anthologies gainsbourgiennes, surprise sur un plateau de télévision (Patrick Sébastien) : venue d'Asnières, une chorale d'enfants grimés en mini-Gainsbourg avec cigarette (en chocolat) et jus de pomme dans des verres à whisky chante « *On est venu te dire qu'on t'aime bien* », devant le chanteur qui se prend à son tour, et larmes aux yeux, la chanson en retour.

[1] Yves Salgues, *Gainsbourg ou la provocation permanente*, éditions Jean-Claude Lattès, 1989.

JANE ET SERGE, RUE DE VERNEUIL, LE 1ER MAI 1972.

VU DE L'EXTÉRIEUR

3'42

Les histoires de cul, ça sent toujours la merde. Cet aphorisme eût pu être de Gainsbourg. « *Gainsbourg, poète mineur de fond, aura plus souvent chanté des histoires de fèces que de fesses. Ou, plus exactement, aura chanté que les belles histoires de fesses cachent souvent de sales histoires de fèces*[1]. » En 1973, le thème s'invite chez Gainsbourg sur tout un album (*Vu de l'extérieur*) : *Vu de l'extérieur, Panpan cucul, Des vents des pets et des poums, Titi caca, Pamela popo, La poupée qui fait*, jusqu'au(x) vent(s) mauvais de Verlaine (*Je suis venu te dire que je m'en vais*). Mais au moment de l'enregistrement de l'album, c'est une autre vision de la déchéance qui s'offre à Serge Gainsbourg : le 15 mai 1973, le chanteur subit un infarctus (le premier, sur trois). C'est alors un jeune papa de 45 ans. Rien ne semble plus l'émouvoir que les histoires de couches-culottes.

Deux mois avant son arrêt cardiaque, il a commencé à poser les bases musicales de son dixième album avec son nouveau directeur musical – après le départ de Jean-Claude Vannier. Alan Hawkshaw est un claviériste anglais, qui a travaillé avec les Shadows et dont le nom se retrouve sur les disques d'Olivia Newton-John et de Dusty Springfield. Trois jours de séances les 26, 27 et 28 mars 1973 : une fois les play-back enregistrés, Serge Gainsbourg s'enferme rue de Verneuil pour écrire les textes de l'album. C'est ce qui lui demande alors le plus de travail. Puis, vient ce jour de mai 1973. Jane Birkin rentre d'un tournage et apprend que son compagnon a fait une crise cardiaque. Une ambulance s'est rendue rue de Verneuil, envoyée par l'Hôpital américain. Serge Gainsbourg a juste eu le temps de bourrer une mallette de paquets de Gitanes et d'emporter un plaid (Hermès) en cachemire… La production de l'album est interrompue. S'ensuit une période de convalescence dans la maison de Jane Birkin en Normandie.

En septembre 1973, les séances reprennent enfin au studio des Dames, à Paris, avec l'ingénieur du son Jean-Claude Charvier, qui a déjà travaillé sur l'album *Histoire de Melody Nelson*. Mais ce premier arrêt brutal dans la carrière de Serge Gainsbourg a probablement eu un effet sur le contenu des textes. On le voit dans les reportages sur l'enregistrement de l'album. Outre qu'il a freiné sa consommation de cigarettes et d'alcool, le chanteur est soudain pris d'une grande crise d'humilité. Et, dans ces questionnements face au grand tout, le chanteur s'attarde sur des histoires de postérieur. Montaigne écrivait « *Sur le plus beau trône du monde, on n'est jamais assis que sur son cul !* » Le trône et le cul sont bel et bien présents sur *Vu de l'extérieur*, deuxième plage de l'album, dont le titre de travail était *Tout mou, tout doux*…

[1] Arnaud Viviant, *Les Inrockuptibles*, février 2001.



JANE, SERGE ET LES ENFANTS, KATE ET CHARLOTTE, EN MAI 1972, RUE DE VERNEUIL.

PANPAN CUCUL

2'42

À nouveau, sur *Vu de l'extérieur*, une chanson à la *Comic Strip* pleine d'onomatopées tout droit sorties d'une bande dessinée. *Panpan cucul*, dont les play-backs orchestres sont, comme le reste de l'album, enregistrés du 26 au 28 mars 1973 au studio Phonogram, à Londres, eut d'abord pour titre de travail *Comme un diamant*. Mais au moment de poser les voix, en mai puis en septembre 1973, au studio des Dames, à Paris, la chanson devient *Pan-pan cu-cul*, orthographiée comme tel. Serge Gainsbourg, qui n'avait pas son permis de conduire, mais qui ne faisait pas pour autant confiance à la conduite d'autrui, de sorte qu'il suivait Jane Birkin en taxi lorsqu'ils devaient se rendre en Normandie, fait une chanson sur un voyage en tape-cul. Chez Serge Gainsbourg, la chanson a bien évidemment une connotation autre. On l'entend dans les « aïe », « ouille » et autres coups de klaxons, mais surtout dans l'image du tas de ferraille qui fait « teuf-teuf ». À propos de Serge Gainsbourg, Jean-Claude Vannier, l'arrangeur de *Histoire de Melody Nelson*, rappelait qu'à 40 ans il se vivait comme un vieux. Là, il a 45 ans. C'est pire. D'ailleurs, certaines chansons de *Vu de l'extérieur* préfigurent (de loin, mais tout de même) le virage salace que pourra prendre Serge Gainsbourg dans ses pires phases gainsbarriennes. Autre exemple des jeux de panpans cuculs auquel s'adonnait le pygmalion : dans le numéro 131 du magazine *Lui* (décembre 1974), Serge Gainsbourg mime la fessée à sa compagne Jane Birkin. Une série comme l'époque ne le permettrait plus…

PAR HASARD ET PAS RASÉ

2'27

C'est une chanson que l'on a entendue à la télévision lors de la promotion de l'album *Vu de l'extérieur* — un disque qui ne sera pas une grosse vente (20 000 ventes). Pas rasé ? Avec Jane Birkin, Serge Gainsbourg s'est trouvé son look. Elle préfère les hommes qu'on a envie de protéger… C'est ainsi qu'il se présente depuis leur rencontre, cheveux mi-longs et barbe de trois jours. La chanson *Par hasard et pas rasé* naît d'un jeu d'allitérations un peu… paresseux. Mais elle est portée par une jolie mélodie de guitares en arpège. Elle est enregistrée comme le reste de l'album à Londres sous la direction musicale du claviériste Alan Hawkshaw. La chanson suit les errances d'un homme qui tombe par hasard sur un para(chutiste) en se rendant par surprise chez sa petite amie. Ainsi dissipe-t-il son chagrin et son humiliation. Dans le deuxième couplet, un vers fait allusion au conte de Grimm *La Petite Table, l'âne et le bâton*, lorsque le narrateur enjambe les tombes des cimetières. Les contes des Grimm sont le premier émoi littéraire de Serge Gainsbourg. Celui-ci raconte l'histoire d'un tailleur et de ses trois fils qu'une chèvre doit nourrir de son lait. Par un jeu d'intrigue, elle parvient à diviser la fratrie, suscitant des erreurs de jugement chez le père vis-à-vis de ses enfants qui s'en trouvent rejetés (ils doivent l'emmener brouter, la chèvre se dit repue, mais à chaque retour à la maison, elle jure avoir le ventre vide). Répudiés, les enfants devront dès lors errer longtemps avant de retrouver l'estime de leur père…

DES VENTS DES PETS ET DES POUMS

2'55

Toute sa vie durant, Serge Gainsbourg a été tiraillé entre l'idée qu'il se faisait du grand art et la culture marchande. La chanson ? « *De l'art mineur pour des mineures* », cela ne demande pas d'initiation. En septembre 1973, se remettant d'un infarctus subi au printemps pendant l'enregistrement des bases musicales de l'album *Vu de l'extérieur*, Serge Gainsbourg semble taraudé par l'idée de ce qui reste une fois que le corps a été dévoré par les vers. La postérité ? « *Je la fucke. Qu'est-ce qu'elle a fait pour moi ?* », interroge-t-il. Et Serge Gainsbourg, plutôt que de penser qu'il fait de la merde, va la chanter, et avec une grande constance à partir de *Vu de l'extérieur*. Ainsi, *Des vents des pets et des poums*, qui clôt la face A de l'album *Vu de l'extérieur*. Il se pourrait, d'après le témoignage de proches, que cette fascination lui vienne de sa rencontre avec Michel Simon. L'acteur-monument était un grand adepte du genre scato, se régalant de ces histoires de maisons closes où le client passe littéralement à la casserole — il mange les excréments (cuisinés) des prostituées… Interviewé dans les années 1980 par le journaliste Bayon sur la question du plus abject, Serge Gainsbourg répond : « *Dans un bistrot, avec des chiottes à la turque, il n'y avait pas de papier, et puis j'ai fait des virgules sur les murs. Et c'était moi !* » C'est-à-dire que Gainsbourg découvre là qu'il peut écrire avec sa merde. Comme le personnage d'*Evguénie Sokolov*, ce peintre pétomane qui fait fortune avec ses pets ?

TITI CACA

2'57

« Titicaca », et non pas « pipi-caca ». Le Titicaca est le plus grand lac de montagne d'Amérique du Sud, que traverse la Bolivie et le Pérou. Serge Gainsbourg ne pouvait résister dans son album tournant autour d'interrogations métaphysico-scato à s'en amuser. Et les rimes sont à l'avenant, jouant de la syllabe finale des dieux incas et du nom du célèbre lac. Partant de là, Serge Gainsbourg dresse le portrait d'une Gorgone méduse, proche de celle représentée par Le Caravage avec ses crapauds et ses serpents vomis. Et la chute, faussement mêlée de javanais (placer une syllabe en « v » entre deux syllabes), rappelle un aphorisme maison de Serge Gainsbourg : « *Prendre les femmes pour ce qu'elles ne sont pas / Et les laisser pour ce qu'elles sont.* »



AVEC LEUR FILLE CHARLOTTE DANS LE SALON DE LA RUE DE VERNEUIL, EN 1973.

PAMELA POPO

2'23

La chanson s'est d'abord intitulée *Dans les nuages et la musique*. Porté par le clavier d'Alan Hawkshaw, la basse de Dave Richmond et la guitare d'Alan Parker, *Pamela popo* est un blues-rock mid-tempo, genre peu exploré dans le répertoire gainsbourgien. Dans cette ambiance lascive à la Stones période Mick Taylor, il s'agit d'un personnage de strip-teaseuse noire croisée dans une boîte de Soho. À noter que la chanson cite Edgar Allan Poe, un des auteurs de chevet de Serge Gainsbourg, qui reviendra à sept reprises dans son œuvre, de *La Bise aux hippies* (1967) à *White and Black Blues* (1990). On reste ici dans le registre scatologique de *Vu de l'extérieur*, le « popo » complétant l'axe symétrique du « pipi ». Un genre qui permet à Serge Gainsbourg d'être unique dans le paysage musical français de l'époque, coincé entre Claude François (*Chanson populaire*) et Dalida, en duo avec Alain Delon (*Paroles, paroles*).

LA POUPÉE QUI FAIT

3'02

Le 22 avril 1971, en pleine promotion de l'album *Histoire de Melody Nelson*, Serge Gainsbourg perd son père. C'est un drame : impression d'avoir raté un ami, confiera le chanteur. Heureusement, cette mauvaise nouvelle (des étoiles) est contrebalancée trois mois plus tard par une très bonne : la naissance, le 21 juillet 1971, de sa fille Charlotte. À 43 ans, Serge Gainsbourg est papa pour la troisième fois — après Natacha en 1964 et Paul en 1968, ses deux premiers enfants d'avec sa seconde épouse Françoise-Antoinette Pancrazzi. Charlotte Gainsbourg naît dans une clinique privée à Londres. Serge Gainsbourg a attendu toute la nuit avec Andrew Birkin, à s'enivrer dans un bar en face. Puis, à 2 heures du matin, il a pu enfin la voir. « *Après ça, je suis rentré dans le petit appartement de Jane, du côté de Chelsea. C'était en pleine nuit. Plus un autobus, plus un taxi. Je suis parti à pied et il a commencé à pleuvoir… J'ai dû marcher deux heures, j'ai traversé tout Londres. Jamais je n'ai fait de promenade plus heureuse de ma vie. Cette nuit-là, j'ai touché le bonheur du doigt*[1]. » En 1973, lors de l'écriture de l'album *Vu de l'extérieur*, Charlotte Gainsbourg a 2 ans. Serge Gainsbourg, se référant à l'une des chansons qui lui a le plus porté chance (*Poupée de cire, poupée de son*, 1965), en fait un titre porte-bonheur. Difficile de ne pas y voir aussi un clin d'œil à une autre chanson de poupée, *La poupée qui fait non*, succès de Michel Polnareff en 1966, même si celle de Gainsbourg relève plutôt du « oui ». Le chanteur s'émeut de chaque « pipi » et « popo », sources infinies d'émerveillement. Et celui qui sait s'émerveiller des petites choses ne marche-t-il pas dans la lumière ? (Lao Tseu).

[1] Gilles Verlant, *Gainsbourg*, Albin Michel, 2000.

L'HIPPOPODAME

1'44

L'« hippopodame » est un néologisme contractant le mot « hippopotame » (animal amphibique) avec celui de « dame » (qui fait « popo » ?). On le sait aujourd'hui : la chanson a été écrite pour Lise Lévitzky. En 1968, Serge Gainsbourg a recroisé sa première épouse, amour de jeunesse connue sur les bancs de l'Académie Montmartre, sur le pont Louis-Philippe, reliant la rive droite à la rive gauche. Depuis lors, une nouvelle relation est née, clandestine. Mais celle qu'il a connue maigre est devenue gironde. D'un Bernard Buffet, elle est désormais plus proche d'un Rubbens. En 1986, dans son film *Charlotte for Ever*, Serge Gainsbourg engagera l'actrice Anne Zamberlan, future muse de l'enseigne Virgin Mégastore, pour incarner « l'hippopodame ». Retour de la principale intéressée sur cette histoire tenue secrète jusqu'à la mort du chanteur : « *Finalement, il s'agit d'un canular à toute la société : la star du sex chic et branché, l'idole des jeunes de la minceur et de la mineure, a eu sa liaison la plus longue avec un corps vieillissant comme n'importe quel autre, avec une femme devenue maousse*[1]. » Même si c'est sa jeunesse à lui qu'elle renferme dans ses plis…

[1] *Globe*, 1993.

SENSUELLE ET SANS SUITE

3'04

Dernière chanson de l'album *Vu de l'extérieur*, *Sensuelle et sans suite*, que l'on pourrait mettre en vis-à-vis de la chanson *Par hasard et pas rasé* dans sa construction toute en assonances, a d'abord eu pour titre de travail *Lorsque tout est foutu*. Six ans après *Comic Strip*, Serge Gainsbourg se place à nouveau dans un emploi d'onomatopées de « crac » et « pschitt ». Le thème de la chanson est tout entier contenu dans le titre, qui est comme un mode d'emploi de l'amant cambrioleur qui met moins de temps à s'enfuir qu'à reboutonner son pantalon… La chanson pose les bases du coureur vaniteux et blasé. Ce qui sauve cependant le titre, outre son enchaînement harmonique entêtant au piano, c'est le ton désinvolte et amusé du chanteur. En 1973, Serge Gainsbourg n'a pas encore complètement opéré la transformation Gainsbarre. Il est capable d'autodérision. Sur le thème des sens, une autre chanson à (re)découvrir datant peu ou prou de la même période : *Le Sixième Sens*, écrite en 1970 pour Juliette Gréco.

LES PAPIERS QUI COLLENT AUX BONBONS

Aujourd'hui, le titre serait resté sur l'album. Mais, au temps du vinyle, son format limité imposait de faire des choix dans les chansons. Présent sur la première mouture de l'album *Vu de l'extérieur*, *Les papiers qui collent aux bonbons* est finalement écarté, et remplacé par les chansons *Panpan cucul* et *Pamela popo* sur la version commercialisée qui sort le 16 novembre 1973. Le titre, resté inédit, a été exhumé depuis. Il figure désormais dans l'intégrale du chanteur. Mais l'expression « les papiers qui collent aux bonbons » reviendra à plusieurs reprises chez Serge Gainsbourg, dans le texte de *Cuti-réaction* (1980) écrit pour le groupe Toubib et dans le scénario du film *Charlotte for Ever* (1986) : « *Je te prends pour ce que tu es… Un petit sucre d'orge à la framboise qui commence à m'coller aux bonbons*[1]. »

[1] Serge Gainsbourg, *L'Intégrale et cætera*, édition établie par Yves-Ferdinand Bouvier et Serge Vincendet, éditions Bartillat, 2005.

MAI 1972, DANS LE SALON DE LA RUE DE VERNEUIL. SERGE S'APPRÊTE À ÉCRIRE LE PREMIER ALBUM DE JANE, *DI DOU DAH*.





ROCK AROUND THE BUNKER

Paru le 8 janvier 1975

- NAZI ROCK
- TATA TEUTONNE
- J'ENTENDS DES VOIX OFF
- EVA
- SMOKE GETS IN YOUR EYES
- ZIG ZIG AVEC TOI
- EST-CE EST-CE SI BON ?
- YELLOW STAR
- ROCK AROUND THE BUNKER
- SS IN URUGAY

SUR LE TOURNAGE DE *SÉRIEUX COMME LE PLAISIR*, DEUXIÈME FILM DU CRITIQUE DE CINÉMA ET AMI ROBERT BENAYOUN, OCTOBRE 1974.

ROCK AROUND THE BUNKER (33-TOURS)

Un an tout juste après *Vu de l'extérieur*, Serge Gainsbourg s'attèle à l'enregistrement d'un nouvel album. *Rock around the bunker*, c'est *Vu de l'intérieur*, un des albums les plus provocants, mais aussi un des plus personnels de Serge Gainsbourg. Lucien / Serge Ginsburg, c'est l'enfant caché dans la forêt qui, à 14 ans, porte l'étoile jaune et dont un oncle (un frère de sa mère), Michel Besman, meurt, déporté à Auschwitz. Lucien Ginsburg, c'est le seul élève juif de l'Académie Montmartre. C'est celui aussi qui se fait virer du lycée Condorcet à cause de l'antisémitisme d'un professeur. C'est enfin celui qui deviendra animateur dans un centre pour enfants juifs rescapés de la guerre, Champsfleur, entre Maisons-Lafitte et Mesnil-le-Roi. C'est là que le prénom de Serge apparaît pour la première fois dans sa biographie. Il est porté par Serge Pludermacher, le directeur du centre, rescapé d'une rafle, qui n'est autre que le fils du fondateur du Bund (parti socialiste juif, fondé en Russie à la fin du 19e siècle).

Rock around the bunker, enregistré en une semaine à Londres sous la direction musicale d'Alan Hawkshaw, n'est pas un brûlot contre le nazisme mais un miroir tendu à la société qui l'a fait naître et s'en est rendu complice. Et comme toujours, chez Serge Gainsbourg, c'est sous l'angle de la provocation. Comment peut-on chanter la Nuit des longs couteaux sur un boogie-woogie ? « *Lui, l'enfant que l'on commençait à dire laid et que sa mère ne reconnut plus un temps, opère fantasmatiquement un déplacement à l'échelle du regard social déconcerté puisque l'échelle et l'opprobre voulus ségrégatifs deviennent fonctions appropriées et subjectivées* », explique le psychanalyste Michel David. « *Lucien retourne la honte dans le regard de l'Autre par cet exhibitionnisme ostentatoire et dangereux, d'autant plus embarrassant qu'il se montre ainsi en règle avec la loi (port de l'étoile jaune)*[1]. »

[1] Michel David, *Serge Gainsbourg, la scène du fantasme*, Actes Sud, 1999.

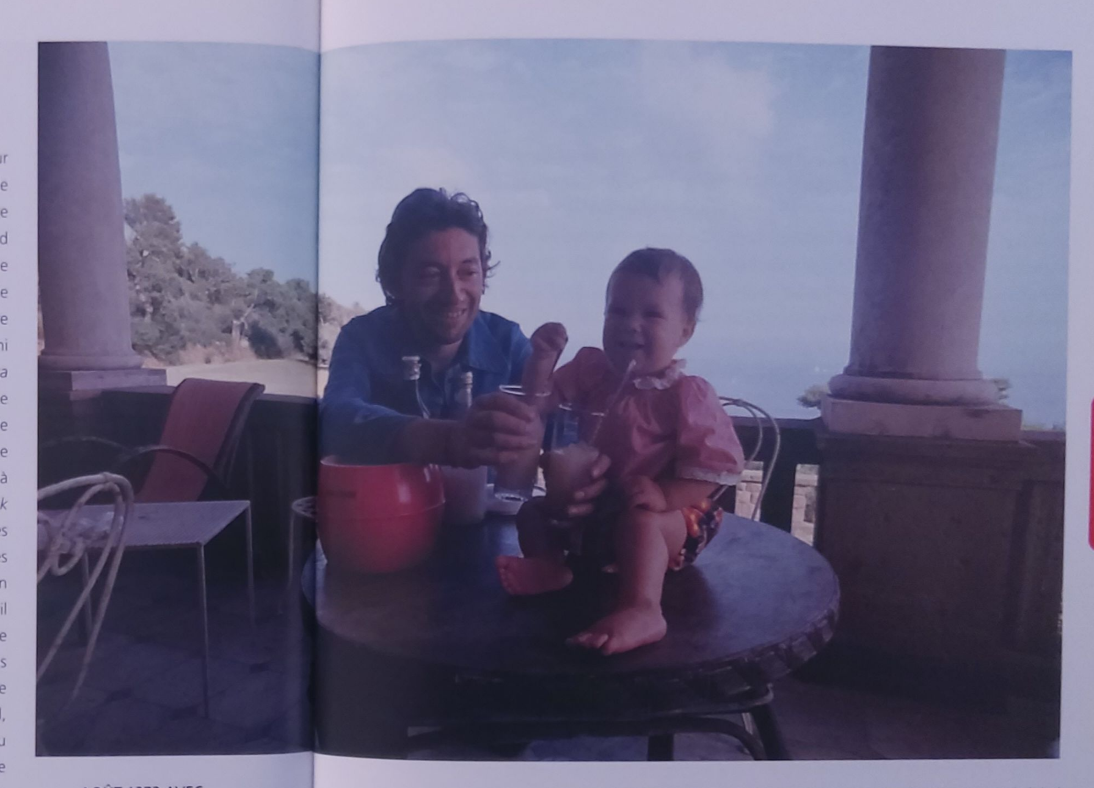


L'IMAGE QUE GAINSBOURG VOULAIT POUR LA POCHETTE DE *ROCK AROUND THE BUNKER*.

NAZI ROCK

3'07

Trois ans avant que Sid Vicious n'arbore le svastika nazi pour compléter sa panoplie d'abruti nihiliste, Serge Gainsbourg jette le premier un pavé dans la mare avec ce *Nazi rock* — qui remplace un titre préalablement intitulé *On va danser le Tapioca*. Sur fond de Nuit des longs couteaux, le chanteur livre un boogie-woogie exécuté au piano par Alan Hawkshaw. Du nazisme, il fait le portrait d'un monde esthétisant, dandy, décadent, à mettre en symétrie des mises en scène de la cinéaste du régime, Leni Riefenstahl. Mais Serge Gainsbourg, l'auteur des *Femmes, ça fait pédé* et de *Dieu que les hommes sont méchantes*, y ajoute sa touche personnelle : un monde de tatas que cet univers de surhommes, se transformant en citrouilles à la nuit tombée (rouge à lèvres, bas résille, porte-jarretelles, etc.). On pense là aux images de Guy Peellaert. Paru en 1974, son ouvrage *Rock dreams* transpose l'univers des icônes du rock dans des mondes glaçants, façon *Le Roi des Aulnes*. On y voit les Rolling Stones en uniformes SS précédés de jeunes filles prépubères ou bien en porte-jarretelles et culottes de cuir SM. Serge Gainsbourg a-t-il feuilleté l'ouvrage ? Ce fut un best-seller, en tout cas. Un autre épisode revient à l'aune de l'histoire de Serge Gainsbourg. Dans les années 1940, Lucien / Serge Gainsbourg a croisé, à l'Académie Montmartre, un SS : Karl-Heinz Wehmeyer, 24 ans, grand, blond, très élégant, avec de hautes bottes noires et un long manteau de cuir ceintré à la taille. Ils se retrouvent côte à côte. C'est le premier contact, pour ainsi dire, avec l'univers nazi. À l'Académie Montmartre, c'est là aussi qu'il rencontrera sa future première épouse, Lise Lévitzsky, fille de nazi. Encore plus tard, il finira sa vie avec une dénommée Bambou, mais dont le vrai nom est Caroline von Paulus, probable petite-fille du maréchal Paulus, grand vaincu de la bataille de Stalingrad. Par instinct de préservation, ce genre de souvenirs est souvent refoulé, jusqu'à ce qu'ils resurgissent à l'âge adulte. Souvenirs de Champsfleur, en 1950 : *« Un soir, une petite fille s'approche et lève les yeux sur moi : "Monsieur, puisque vous êtes magicien, est-ce que vous pourriez me transformer en princesse." Son regard était d'une pureté, d'une crédulité superbe. Je lui ai passé la main dans les cheveux et je lui ai dit : "Voilà, tu es une princesse*[1]*."* » Voilà la mission que s'est assignée Serge Gainsbourg : sauver les héritières d'un passé qu'elles n'ont pas choisi, mais qu'elles continuent à devoir subir.



AOÛT 1972 AVEC CHARLOTTE : VACANCES FAMILIALES AU CHÂTEAU VOLTERRA, DANS LE GOLFE DE SAINT-TROPEZ.

[1] Gilles Verlant, *Gainsbourg*, Albin Michel, 2000.

TATA TEUTONNE

2'46

Deuxième titre de l'album *Rock around the bunker*, *Tata teutonne* vient, après *Nazi rock*, appuyer le propos : les nazis sont des tatas, des coquettes qui se pomponnent, bref des « pédales ». Insulte suprême (et vaguement potache) pour qui prétend à une vision hautement virile du surhomme… Le terme « teuton » désigne en langage argotique le peuple germanique. Serge Gainsbourg l'accole à l'expression « tata » qui veut dire « folle » en langage homosexuel. À partir de ce mariage allitératif, il couche une chanson tout en « t », puisant dans le vocable correspondant (les « tasses », pour dire les « toilettes publiques » par exemple). Depuis, beaucoup d'articles ont été écrits sur le dandysme nazi et ses vestes d'officier stylées. Des thèses aussi ont été développées sur l'homosexualité supposée du Führer. Mais à l'époque, bien téméraire celui qui se serait risqué à ce genre de polémique. Certains cependant ouvrent déjà la voie. À Londres, en 1939, une chanson ironise sur la virilité du Führer, *Hitler Has Only Got One Ball* : « *Hitler has only got one ball, Goering has two but rather small, Himmler has something simmler, But poor old Goebbels has no balls at all.* »

J'ENTENDS DES VOIX OFF

2'05

Qui parle dans *J'entends des voix off* ? C'est l'aspect le plus troublant de la chanson. Répondant à un chœur antique faisant rimer « Adolf » avec « catastrophe », on entend Serge Gainsbourg dans le déni intérieur dudit personnage à « moustache », « postiche » et « p'tite mèche ». Serge en Adolf ?! C'est la première partie de la chanson. La deuxième partie ouvre la voie à une succession d'insultes, colères rentrées du peuple qui, de « vieux schnock » en « sale Chleu » jusqu'au nom de Jérôme Bosch, peintre de la tentation et de la déchéance humaine dont on n'entend plus que l'homonymie en « Boche », y trouve une forme d'exutoire. *J'entends des voix off* est une chanson « défoulatoire », qui laisse une grande part aux chœurs féminins. Depuis l'album *Initials BB*, Serge Gainsbourg n'en avait plus employé. Ces voix traversent tout l'album *Rock around the bunker*. Le chœur féminin est une tradition dans la litanie juive, que l'on retrouve, de Leonard Cohen à Bob Dylan, chez bon nombre de chanteurs populaires. Si l'on en croit cette tradition du chant nomade, il est possible que Serge Gainsbourg affirme là un ancrage à sa judéité. L'emploi du chœur féminin, puis masculin (mais avec des voix hautes) sera dès lors quasi constant dans l'œuvre de Gainsbourg.

EVA

3'10

Le début de la chanson fait penser à *Annie aime les sucettes*, qui n'était pas loin d'être le portrait d'une petite perverse… Mais là, ce qu'aime « Eva », ce sont moins les sucettes (à l'anis) qu'une chanson, *Smoke gets in your eyes*. « Eva », c'est Eva Braun, la compagne d'Adolf Hitler, depuis leur rencontre en 1929 jusqu'à leur suicide commun dans le bunker témoin de la débâcle nazie. Eva, la tentatrice ? C'est avec elle qu'Adolf Hitler s'adonnait à son péché mignon, du champagne glacé accompagné de chocolats, après des journées passées à organiser la mort. *Smokes gets in your eyes* était une des chansons préférées d'Eva Braun, ce qui apparaissait comme une provocation aux yeux du dictateur : un titre de jazz américain, cet « art dégénéré » frappé du joug de l'interdiction nazie, de plus composé par un juif ! Jerome Kern (1885-1945), précurseur du genre de la comédie musicale américaine, était né de juifs allemands ayant immigré quelques années avant sa naissance aux États-Unis. Sur l'album *Rock around the bunker*, Serge Gainsbourg reprendra la chanson de Jerome Kern à la suite d'*Eva*. Le fils de juifs exilés russes la chantera dans un style crooner très respectueux. En revanche, en 1986, alors qu'il répondra au *Questionnaire de Proust*, au « *personnage historique que vous méprisez le plus* », Serge Gainsbourg mentionnera : « *Eva Braun* ».

SMOKE GETS IN YOUR EYES

3'29
Paroles de Otto Harbach.
Musique de Jerome Kern.

La chanson vient, dans *Rock around the bunker*, à la suite d'*Eva*, comme une illustration de propos. Dans *Eva*, il est rappelé que c'était la chanson préférée d'Eva Braun. Serge Gainsbourg s'approprie le titre adoré de l'artiste ratée qu'était Eva Braun. Et juxtapose le postulat rock de l'album *Rock around the bunker* à une interprétation très fidèle à l'esprit crooner entre-deux-guerres de la chanson. C'est l'une des rares fois où l'on pourra entendre Serge Gainsbourg dans ce registre. *Smoke gets in your eyes* a été composée en 1933 pour une opérette, *Roberta*. Musique, Jerome Kern ; livret, Otto Harbach. Serge Gainsbourg, en la reprenant, la dépayse comme pour lui redonner vie en dehors de toute référence historique. À l'époque de *Rock around the bunker*, *Smoke gets in your eyes* avait pourtant déjà bien survécu à la guerre, reprise de Nat King Cole jusqu'à Bryan Ferry sur l'album *Another time Another place* en 1974 : une très belle chanson années 1930, dont les harmonies jazz inventent et précèdent toute l'école des futurs standards de la musique jazz américaine. C'est l'école de Gershwin, ce compositeur né de parents juifs ayant fui la Russie d'Alexandre III pour échapper aux pogroms, qui restera l'un des musiciens préférés de Serge Gainsbourg.

ZIG ZIG AVEC TOI

3'37

Décidément, le vocable nazi est riche en sources d'inspiration… Du salut hitlérien *Sieg heil*, Serge Gainsbourg s'amuse à faire une déclinaison sémantique légèrement débile à travers une chanson désignant un vieux satyre qui veut toujours faire « zig-zig », expression argotique pour dire « tirer son coup ». Serge Gainsbourg, qui vécut enfant à quelques kilomètres d'Oradour-sur-Glane (village connu pour avoir été massacré par les nazis, le 10 juin 1944) et dont un oncle, Michel Besman, mourut à Auschwitz, appliquera d'une certaine manière le précepte à la lettre, en faisant « zig-zig » avec les filles et petits-filles des dignitaires nazis tout au long de sa vie d'adulte. De Lise Lévitzky, fille de SS, à Bambou, petite-fille du maréchal Paulus, le grand vaincu de la bataille de Stalingrad, il semble s'être donné pour mission de les sauver ainsi d'un passé trop lourd à porter. Lise Lévitzky, durant la promotion de ses mémoires en 2010, racontera à la télévision[1] : *« J'ai mis du temps avant de le lui dire. Ça s'est passé dans le noir, dans la nuit, il m'avait aussi raconté des histoires abominables sur lui et ses fantasmes, donc j'ai glissé ma petite histoire là, comme ça il ne pouvait pas m'engueuler.* » Lise Lévitzky fut la dernière personne à avoir parlé à Serge Gainsbourg. Le matin du 2 mars 1991, quelques heures avant de mourir, il l'appelait encore pour lui confier ses angoisses. Devenu sa maîtresse clandestine après leur divorce en 1957, elle était sa confidente, la personne qui continuait d'écouter l'ancien collégien caché dans la forêt pour échapper aux nazis.

[1] Émission *On n'est pas couché*, France 2, 18 avril 2010.

EST-CE EST-CE SI BON ?

3'13

Grandiose : sur le mode du vers racinien « *Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?* », Serge Gainsbourg écrit une chanson entièrement basée sur des allitérations en « s » pour évoquer le régime nazi qui n'en manquait pas de… « s » (SS). Comme on l'a déjà vu, Serge Gainsbourg ne se livrait qu'à travers le prisme du jeu ou du dérisoire. Dans son album qui est peut-être le plus personnel (la pochette est d'ailleurs un autoportrait du chanteur), car il exprime la part la plus refoulée du trauma gainsbourgien, la chanson reste fidèle au style du chanteur : « souris puisque c'est grave » semblent dire les chœurs féminins sur la voix de Lucien / Serge G(a)insb(o)urg qui paraît réciter là un texte devant une classe d'école — lui qui fut renvoyé du lycée Condorcet à cause d'un professeur antisémite… Dans les sifflantes de *Est-ce est-ce si bon*, on entend « anschluss » et « juif Süss », qui fut rien moins que le titre d'un film de propagande nazie.

YELLOW STAR

1'41

À la fin de l'enregistrement de *Rock around the bunker*, les choristes anglaises de l'album souhaitent bonne chance à Serge Gainsbourg. Quel album ! Quelles chansons ! *Yellow star*, c'est l'étoile jaune, que le chanteur compare à une étoile de shérif ! Lucien / Serge Gainsbourg la chante sur un rock enjoué à la « bam-bam-shi-bam ». À 14 ans, il fut l'un des premiers de son quartier à la porter. À la mairie du 9e arrondissement, où habitait la famille Ginsburg, Lucien Ginsburg a tenu à être l'un des premiers à la recevoir. Il est venu une demi-heure en avance à la mairie. « *L'honneur de Lucien Ginsburg n'est pas d'avoir cultivé comme un jardin secret sa différence raciale : ce qu'ont fait les 600 000 juifs de France ; c'est d'avoir affirmé son identité avec une résolution stoïque. Et c'est, par-dessus tout, le mérite d'avoir arboré l'insigne odieux comme une croix d'honneur française. (…) Metteur en scène, il ajoutait : "J'ai compris, encore jeunet, que tout est dans l'attitude, que tu pouvais exploiter à ton bénéfice l'ignominie dont on te couvrait, transformer la honte en rayonnement, marcher sous le soleil noir de la malédiction*[1]*."* »

Les parents de Serge Gainsbourg se sont mariés à la synagogue. Lui était athée, non pratiquant. Mais dans son salon, entre les unes qui lui sont consacrées et les disques d'or, il avait encadré un exemplaire de *La Libre Parole* sur l'affaire Dreyfus, avec pour manchette : « *Le traître condamné ! À bas les juifs !* » L'un de ses tableaux préférés, qui lui revenait dans ses crises de delirium tremens, après de trop fortes absorptions d'alcool, était un *Saint Sébastien* de Mantegna, le corps lacéré de flèches. De l'étoile à la flèche, toujours ce qui désigne…

[1] Yves Salgues, *Gainsbourg ou la provocation permanente*, éditions Jean-Claude Lattès, 1989.

ROCK AROUND THE BUNKER

3'23

La chanson-titre de l'album *Rock around the bunker* se trouve en avant-dernière plage du disque. *Rock around the bunker*, on l'entend dans le titre, est une déclinaison du titre *Rock around the clock*. Popularisé par Bill Haley and the Comets, c'est, au début des années 1950, un des titres fondateurs du rock'n'roll. Serge Gainsbourg illustre le gimmick rock d'une partie de piano endiablée et d'un aller-retour de guitares, rejoint par des chœurs féminins (Claire Torry, Kay Garner, Jean Hawker). Mais *Rock around the clock* aurait tout aussi bien convenu à Serge Gainsbourg, éternel sursitaire qui toute sa vie n'a cessé de courir après l'aiguille du temps : « *Enfant de l'histoire de ses parents et de celle d'un monde bouleversé, Lucien Ginsburg sera cet enfant précocément éveillé à l'urgence d'une vie dont les brisures successives déjoueront les espoirs d'une réussite voulue et programmée par le père, Joseph Ginsburg*[1]. »

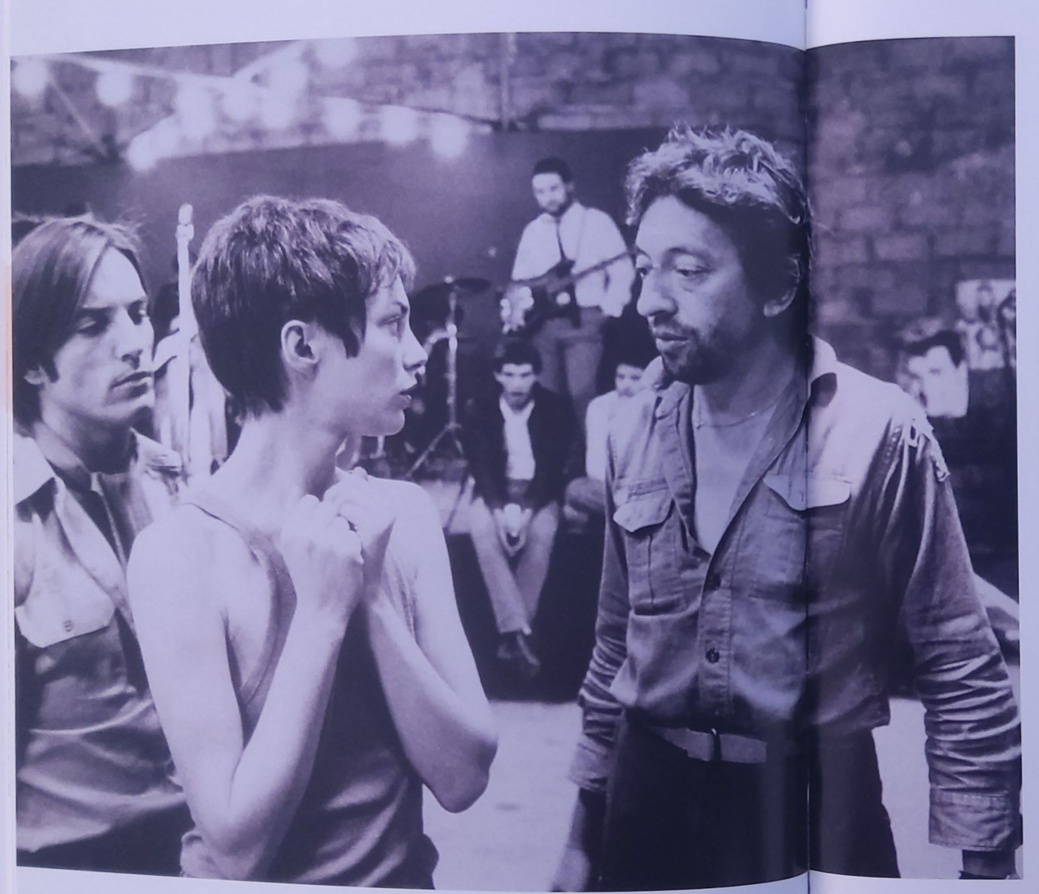
SS IN URUGUAY

2'19

Dernière chanson de l'album *Rock around the bunker*, *SS in Uruguay* est aussi son tube, lestée d'une guitare de bal rock'n'roll et de chœurs entêtants. Lorsque Serge Gainsbourg l'enregistre, la traque aux anciens dignitaires nazis a déjà commencé. Ils sont débusqués en Amérique du Sud, de la Bolivie à l'Argentine en passant par l'Urugay. En France, c'est le combat des époux Klarsfeld, Serge et Beate. Connue pour avoir giflé en public l'ancien nazi Kurt Georg Kiesinger devenu en 1966 chancelier ouest-allemand, Beate Klarsfeld sera avec son époux à l'origine du rapatriement en France de Klaus Barbie, le « boucher de Lyon », grâce auquel un procès pourra enfin se tenir en 1987. De l'exil des SS, Serge Gainsbourg fait une chanson curieusement enjouée, faisant rimer « Uruguay » avec « jus de papaye », une manière d'exprimer la colère rentrée de tout un peuple contre ces hommes coupables de crimes contre l'humanité, mais qui ne voient pas en quoi ils devraient répondre de leurs actes devant un tribunal…

[1] Michel David, *Serge Gainsbourg, la scène du fantasme*, Actes Sud, 1999.

MONSIEUR BIRKIN
ET SON ÉPOUSE.



L'HOMME À TÊTE DE CHOU

Paru le 18 novembre 1976

- L'HOMME À TÊTE DE CHOU
- CHEZ MAX COIFFEUR POUR HOMMES
- MARILOU REGGAE
- TRANSIT À MARILOU
- FLASH FORWARD
- AÉROPLANES
- PREMIERS SYMPTÔMES
- MA LOU MARILOU
- VARIATIONS SUR MARILOU
- MEURTRE À L'EXTINCTEUR
- MARILOU SOUS LA NEIGE
- LUNATIC ASYLUM

1ER OCTOBRE 1975 :
TOURNAGE DE *JE T'AIME MOI NON PLUS*,
PREMIER FILM DE SERGE GAINSBOURG, AVEC
JANE BIRKIN ET JOE DALLESANDRO.



ACQUISE PAR SERGE GAINSBOURG, LA SCULPTURE *L'HOMME À TÊTE DE CHOU* DE CLAUDE LALANNE LUI INSPIRE L'ALBUM DU MÊME NOM.

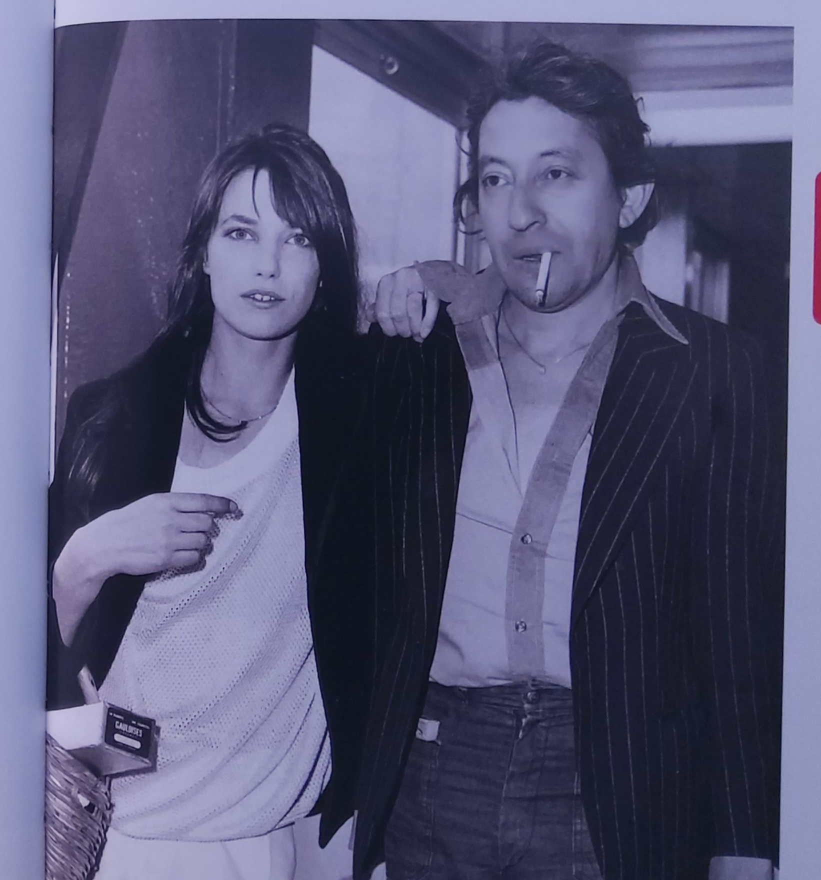
L'HOMME À TÊTE DE CHOU

3'01

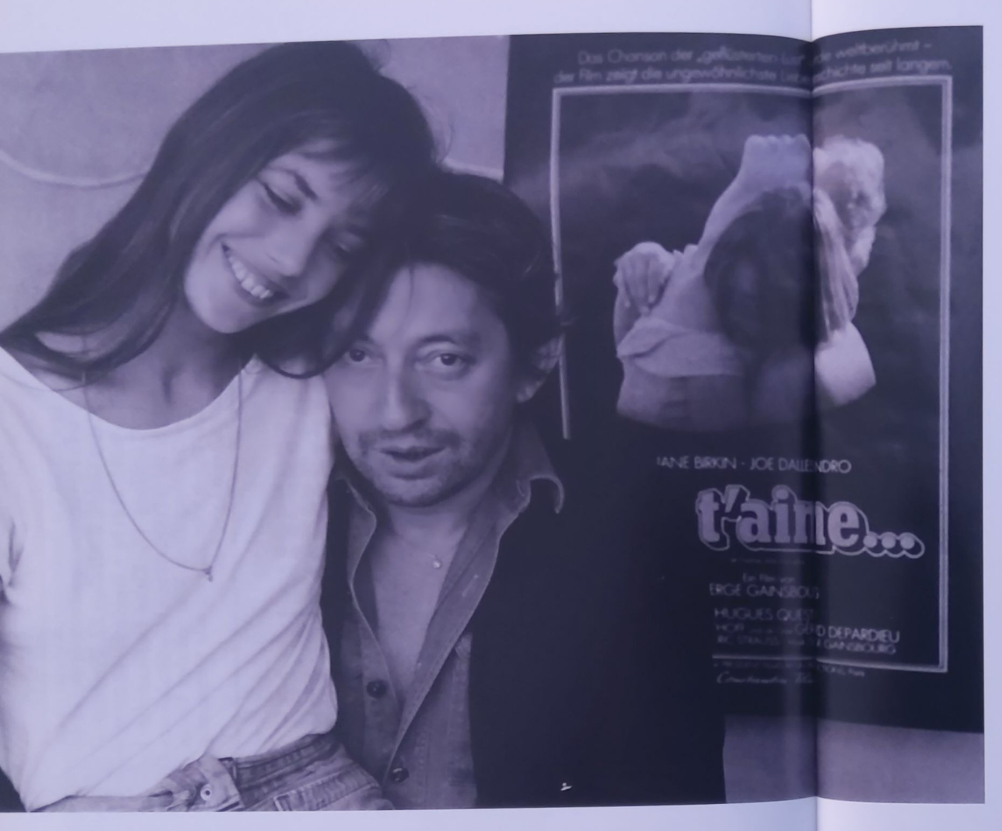
« Le plus beau des cadeaux ? Une cagoule pour cacher ma gueule. » Rue de Lille, parallèle à la sienne, Serge Gainsbourg a remarqué une sculpture de l'artiste Claude Lalanne, *L'Homme à tête de chou*. Il hésite, se ravise, entre finalement dans la galerie et l'achète. La sculpture à taille humaine représente un homme assis avec un chou à la place de la tête. Claude Lalanne l'a finie cinq jours plus tôt. Elle deviendra le premier double représenté de Serge Gainsbourg, anticipant la figure de Gainsbarre. Claude Lalanne ne voit d'ailleurs pas d'inconvénient, lorsque Serge Gainsbourg lui demande d'en faire le sujet et la pochette de son nouveau disque. Car Serge Gainsbourg a scruté la statue, qui lui a inspiré une histoire, celle d'un journaliste d'un titre à scandale (une feuille de chou, donc) tombé amoureux d'une shampouineuse (Marilou) qui mourra sous les coups d'un extincteur après que la folie eut gagné l'homme à tête de chou — cocufié par des rockers.

1976, ce sont les débuts du punk. Serge Gainsbourg sort de l'échec du film *Je t'aime moi non plus* (1975). Il décide de donner un tournant à sa carrière. Accompagné d'un nouveau directeur artistique, Philippe Lerichomme, il s'apprête à écrire son troisième album-concept. Cette histoire d'*Homme à tête de chou* s'inspire probablement des contes cruels que Serge Gainsbourg s'amuse alors à inventer pour Kate Barry et Charlotte Gainsbourg, qu'il élève rue de Verneuil. Pour foutre la frousse aux filles, il s'aide d'une lampe torche et crée des jeux d'ombre qui précèdent son apparition de fantôme sous un drap. Une deuxième chose leur fait peur rue de Verneuil : il s'agit d'une autre sculpture achetée par Serge Gainsbourg, *L'Écorché*, en papier mâché dont on peut voir les entrailles en l'ouvrant. La nuit, pour éviter de passer devant pour aller faire pipi (elles ont peur que ses yeux s'allument dans le noir), elles se postent à la fenêtre et font pipi dans le jardin des voisins… C'est dans cette ambiance que *L'Homme à tête de chou* délivre ses secrets…

Les bases musicales sont posées au mois d'août 1976 à Londres, avec le claviériste anglais Alan Hawkshaw dont c'est la troisième collaboration avec Serge Gainsbourg après *Vu de l'extérieur* et *Rock around the bunker*. Puis, Serge Gainsbourg rejoint Jane Birkin, sur un film en Italie. Durant le tournage du film, dans une chambre qu'il a prise en face de la sienne, il s'attèle à l'écriture des textes. Et la nuit, il rejoint l'équipe du tournage. Il amuse la galerie en faisant de la musique avec des casseroles ou en se travestissant. En septembre 1976, les textes sont prêts. Et Serge Gainsbourg peut poser ses voix au studio des Dames.



LES ANNÉES 1970 DE JANE ET SERGE : UNE LONGUE FÊTE. ILS RENTRAIENT À L'AUBE ET ATTENDAIENT QUE LES ENFANTS SE LÈVENT POUR ALLER SE COUCHER.



JANVIER 1976 : LORS DE LA SORTIE DU FILM *JE T'AIME MOI NON PLUS*.

CHEZ MAX COIFFEUR POUR HOMMES

1'56

Belle entrée en forme de contrepèterie dès la deuxième plage de l'album *L'Homme à tête de chou* où les « couennes » se mêlent aux « douilles ». *Chez Max coiffeur pour hommes*, morceau ressemblant à un interlude, introduit la scène de la rencontre dans un salon de coiffure entre le journaliste à scandale (l'homme à feuille de chou) et de la shampouineuse dénommée Marilou. Ce n'est pas un accident comme dans *Melody Nelson*, mais un choc presque aussi violent à la vue de cette poitrine pleine de promesses ! Autre lien avec *Melody Nelson*, la guitare d'Alan Parker. Mais ici, dans une ambiance à la *Mille et une nuits* avec ses allusions à la fille du calife et le souffle du sèche-cheveux chaud comme un sirocco, le récit bénéficie d'une plus grande cohérence. On y suit l'intrigue de bout en bout. Trente-deux ans après, le chorégraphe Jean-Claude Gallotta voudra même en faire un spectacle avec Alain Bashung, futur complice gainsbourgien, dans le rôle du récitant, mais le projet n'aboutira pas sous cette forme en raison de la mort du chanteur.

MARILOU REGGAE

2'10

En 1966, le personnage de Marilu a fait basculer Serge Gainsbourg dans la pop du Swingin' London. Dix ans plus tard, c'est avec un « o » rajouté à son prénom que la jeune héroïne l'amène vers un autre genre musical qui va s'avérer tout aussi fructifiant, le reggae. Mais la Marilou de *L'Homme à tête de chou* n'est à priori pas la même que la Marilu du 45-tours *Qui est "in" qui est "out"*. Il ne s'agit plus de Marilú Tolo, qui aura été entre-temps la partenaire de Serge Gainsbourg dans le film *Le Roman d'un voleur de chevaux* (Abraham Polonsky, 1971), mais d'une petite shampouineuse imaginaire dont l'homme à tête de chou tombe amoureux dès la première plage de l'album. Trois ans plus tard, la chanson sera reprise dans l'album *Aux armes et cætera*, extrapolant son parti pris reggae aux couleurs du dub : cette *Marilou reggae dub* sera idéale pour les concerts au Palace qui marquent en compagnie des musiciens de l'album le retour sur scène de Serge Gainsbourg après quinze ans d'absence.



TRANSIT À MARILOU

1'32

Transit, ou transition, ou bien encore interlude, *Transit à Marilou* est un court morceau évoluant sur des rythmes tribaux. On y croise le narrateur halluciné en pays zoulou dans une ambiance proche de *Cargo culte* sur *Histoire de Melody Nelson*. Cette virgule poétique, et quelque peu sibylline, affirme le parti pris tout en récitatif de l'album *L'Homme à tête de chou*. C'est la grande rupture opérée avec ce troisième album-concept venant après *Histoire de Melody Nelson* et *Rock around the bunker* : Serge Gainsbourg ne chante quasiment plus. Il déchante, ou il désapprend à chanter. Dès lors, jusqu'à *Mon légionnaire*, dernière chanson du dernier album *You're under arrest* en forme de remontée du fleuve, on ne l'entendra plus esquisser une mélodie. Serge Gainsbourg parle de talk-over. Car certaines phrases de *L'Homme à tête de chou*, album porté aux nues par la critique, et cité jusque chez les punks, sont impossibles à chanter, explique Serge Gainsbourg. Pourtant, en 1976, cette forme de parlé-chanté n'est pas nouvelle. En France, Léo Ferré se raconte déjà par ce biais au long d'impressionnantes plages de quinze à trente-cinq minutes. Et de l'autre côté de l'Atlantique, le groupe The Last Poets s'y emploie depuis le début des années 1970. Mais, dans le paysage de la chanson française, c'est Serge Gainsbourg qui en restera l'ambassadeur le plus identifié. C'est lui dont se réclamera toute une partie de la chanson française des années 2000. Même Alain Bashung s'y pliera en 2002 sur un album nommé *L'Imprudence*. Il en expliquait alors les ressorts : « *Il faut de la distance pour faire ce genre de truc, mais aussi de la croyance. C'est du côté de Peter Pan, associant le jeu et la foi. Quand je parle de foi, ce n'est pas de la religion ; plutôt croire en quelque chose de sacré. Comme un vertige, une étincelle, puis vient un mot pour dire cela, et un rythme*[1]. »

PAGES PRÉCÉDENTES : SEPTEMBRE 1978, LES PRÉMICES DE GAINSBARRE AVEC LES REPETTO BLANCHES, ADOPTÉES À LA MÊME ÉPOQUE PAR IGGY POP.

[1] Propos recueillis par l'auteur et Antoine de Baecque, *Libération*, 18 octobre 2002.

FLASH FORWARD

2'35

Avec son solo de guitare saturée, son synthé analogique et son clavecin au parfum de rock progressif, *Flash forward* eût pu figurer sur l'album *Histoire de Melody Nelson*. Au niveau du propos aussi : on y suit le narrateur dans un « claque » (un bordel, mais la chanson repose exclusivement sur des rimes en « ac » et en « oc »), accompagné par la guitare solo d'Alan Parker, dont les notes tenues avaient déjà inspiré la séquence d'ouverture de *Histoire de Melody Nelson* avec sa roue de vélo qui tourne dans le vide. *Flash forward*, c'est avance rapide. Serge Gainsbourg, qui à l'époque n'écrit pratiquement plus que pour Jane Birkin, la muse qui a supplanté tous ses autres interprètes, pose avec *L'Homme à tête de chou* la dernière pierre qui le conduira bientôt, avec l'album *Aux armes et cætera*, à remporter enfin le succès comme interprète. Et cela passe par tout un tas d'expérimentations, dont *L'Homme à tête de chou* est un brillant condensé. Et s'il n'a pas rencontré son public sur le moment, *L'Homme à tête de chou* deviendra tout comme *Histoire de Melody Nelson* une référence avec les années. Pour Bambou, dernière compagne de Serge Gainsbourg, c'est ce qu'il a fait de meilleur.



TOURNAGE D'UNE ÉMISSION DE TÉLÉVISION, AVRIL 1978.

AÉROPLANES

2'37

Trois ans avant les « Latécoère » de *Lola Rastaquouère* sur l'album *Aux armes et cætera*, *Aéroplanes* préfigure le fantasme gainsbourgien de l'avion et de la femme à gros seins (obus), un rêve perdu dans la savane de délires ressemblant aux tableaux tout en lianes et forêts équatoriales de Max Ernst. Le peintre surréaliste figurait au panthéon personnel de Serge Gainsbourg. Soutenu par une belle basse mélodique, une guitare et un solo de synthétiseurs analogique, la chanson *Aéroplanes* décline d'ailleurs toute une imagerie de jungle, avec son Tarzan, sa Jane et son Chita auquel s'identifie ici le narrateur. (Moi, Tarzan, toi, Jane ? Sur les photos de l'enregistrement d'*Aux armes et cætera* prises à Kingston, Serge Gainsbourg arborera un t-shirt « Jane ».) *Aéroplanes* offre d'autre part l'occasion de renouveler son vocabulaire, comme avec ce mot, « volapük », désignant une langue inventée dans la deuxième moitié du 19e siècle par le prêtre catholique allemand Johann Martin Schleyer, et auquel Serge Gainsbourg ajoute un tréma par pure coquetterie. Quelques années plus tard, le parolier Jacques Duvall, qui succédera à Serge Gainsbourg au côté du chanteur Alain Chamfort, le réutilisera dans la chanson *Personne n'aime personne*. *Aéroplanes* avait fait du chemin, durant lequel Serge Gainsbourg s'est trouvé un héritier.

PREMIERS SYMPTÔMES

1'14

Rythmé par un leitmotiv oscillant entre le chant pygmée et le son d'une guimbarde, *Premiers Symptômes* clôt la face A de l'album *L'Homme à tête de chou*. C'est la chanson par laquelle le narrateur manifeste sa folie. Une folie provoquée par une succession de voix qui lui parviennent sous forme d'insultes — ce qui va l'amener à édifier son plan meurtrier. Dans le dernier couplet, ce sont des petits enfants qui se moquent de ses oreilles en chou-fleur. Là encore, on pourrait revenir sur la représentation que Serge Gainsbourg se fait de son physique au moment où il prend conscience de sa « laideur », à l'âge de 13 ans (1941). Dans un registre plus léger, une autre chanson pourrait être mise en parallèle, qui se moque des oreilles en forme de chou de Gainsbourg. Au début de *Pépée*, chanson dédiée à son chimpanzé adoré, Léo Ferré, qui n'a pas seulement des interprètes en commun avec Serge Gainsbourg (Michèle Arnaud, Catherine Sauvage, Juliette Gréco, jusqu'à Jane Birkin), compare les oreilles de son singe à celles de Gainsbourg. D'ailleurs, il ne manquait jamais d'aller écouter la chanson lorsque Léo Ferré se produisait au Don Camillo, tout fier lorsqu'arrivait le passage sur ses oreilles décollées.

MA LOU MARILOU

2'41

Ouvrant la face B de l'album-concept *L'Homme à tête de chou*, *Ma Lou Marilou* est la chanson où le narrateur dresse l'inventaire de ses désirs pour Marilou, la jeune shampouineuse dont le journaliste à scandale d'une quarantaine d'années est tombé amoureux. Marilou, et non pas Marilú, est le nouveau personnage concept gainsbourgien, qui est une variation possible de Marilyn dont Serge Gainsbourg repeignait les photos de cinéma (*Quand la ville dort*, *La Rivière sans retour*, etc.) alors qu'il crevait à moitié de faim : volupté de l'interdit, abordée ici dans toute sa dimension charnelle. Pour le texte, la chanson part d'un motif déjà esquissé dans *Mallo Mallory* écrit pour la chanteuse Régine et paru sur l'album éponyme *Régine* en mars 1972. Et emmené par les chœurs féminins de Claire Torry, Kay Garner et Jean Hawker, au doux accent anglais, c'est un des derniers titres où Serge Gainsbourg chante encore. Ensuite, ce ne sera plus que talk-over. Mais même dans un style bluesy-rock, on reconnaît l'inspiration qui a donné naissance à la mélodie de *Ma Lou Marilou*. Il s'agit de *L'Appassionata* (sonate pour piano n° 23 en *fa* mineur, op. 57) de Beethoven, compositeur pourtant peu cité par Serge Gainsbourg.

VARIATIONS SUR MARILOU

7'39

Rare dans l'œuvre de Serge Gainsbourg, auteur de la concision : la chanson dépasse les 7 minutes 30. Seuls l'ouverture et le dernier titre de *Histoire de Melody Nelson* (*Melody*, *Cargo culte*) avaient jusque-là dépassé le minutage réglementaire de la chanson de variétés — entre 2 minutes 30 et 3 minutes 30. *Variations sur Marilou*, long récitatif de huit couplets construit sur une structure musicale se redéployant en autant de sous-parties, est abordé comme une expérience pour Serge Gainsbourg. Il s'agit pour lui de se servir du texte comme d'un solo de guitare ou de saxophone, improvisant autour d'un thème donné. À partir des jeux sexuels de Marilou et de l'Homme à tête de chou, Serge Gainsbourg développe un texte très mallarméen fait d'assonances, d'allitérations, et en écho à l'univers de Lewis Carroll (*Alice au pays des merveilles*). D'ailleurs, l'auteur n'a-t-il pas illustré d'une photo de Lewis Carroll son texte qu'il a fait imprimer sur neuf pages dans les recueils *Mon propre rôle* et *Au pays des malices* ? Le texte jette des bases pour des chansons ultérieures. On retrouvera le personnage d'Alice dans *Alice hélas* et *Love Fifteen*[1] pour Catherine Deneuve (1981) et Jane Birkin (1990). On retrouve également les personnages qui composeront la chanson *Ex-fan des sixties*, donnée en 1978 à Jane Birkin : Jimi Hendrix, Elvis Presley, T. Rex... Toutefois, bien que l'époque se montre assez friande de ce type d'expérimentations en chanson, Serge Gainsbourg ne réitérera pas trop l'expérience, préférant rester fidèle au format plus classique de la chanson de variétés.

---

[1] Serge Gainsbourg, *L'Intégrale et cætera*, édition établie par Yves-Ferdinand Bouvier et Serge Vincendet, éditions Bartillat, 2005.

MEURTRE À L'EXTINCTEUR

0'50

Roulement de batterie sous effet flanger (Dougie Wright), *Meurtre à l'extincteur* décrit la scène où, fou de jalousie, le narrateur de *L'Homme à tête de chou* tue son amour de shampouineuse. Pour éteindre le feu qu'elle a au cul, il fait ce que chacun aurait fait à sa place : il se saisit d'un extincteur ! C'est un interlude : moins d'une minute, tout en contraste avec la mélodie tubesque de la chanson suivante, *Marilou sous la neige*.



LORS D'UNE ÉMISSION DE TÉLÉVISION, AVRIL 1978.

MARILOU SOUS LA NEIGE

2'21

Dans le salon du 5 bis de la rue de Verneuil, une photo de Marilyn Monroe à la morgue s'exposait aux regards des visiteurs. *Marilou sous la neige*, c'est une autre vision : on y voit l'héroïne de *L'Homme à tête de chou*, sorte d'Ophélie, sous les traits finement tracés d'une gravure romantique ou d'un personnage de bande dessinée. Serge Gainsbourg, dans cette chanson merveilleusement écrite à partir de deux rimes en « eige » et en « i », redit sa passion d'enfant pour les livres illustrés. Une Marilou qui se mue en Lou, muse du poète Apollinaire, cette femme assez libre pour appeler un de ses amants « Toutou ». Dans cet album tourné vers le talk-over, c'est une des rares (et dernières) fois où Serge Gainsbourg chante, avec une voix qui pourrait rappeler ses débuts, de manière appliquée. Annoncée par un bel arpège de guitare acoustique, la chanson, présente sur les best-of du chanteur, sera la seule de *L'Homme à tête de chou* à figurer au programme des concerts au Casino de Paris, en septembre 1985. Elle sera également reprise par Jane Birkin pour ses concerts donnés en mai 1991 dans la même salle.

LUNATIC ASYLUM

3'29

Asile lunatique : c'est le dernier morceau de l'album *L'Homme à tête de chou*. Il reprend les percussions vocales à forme tribale de *Premiers Symptômes*. À nouveau, c'est un monologue intérieur du narrateur qui revient par flashs successifs sur ses fantasmes sexuels de lapins *Playboy* depuis la chambre immaculée de son hôpital, ultime étape de l'histoire. Et la dernière note sera celle d'un orgue d'église, comme une croyance païenne à mettre en miroir du titre *Cargo culte*, qui clôt l'album *Histoire de Melody Nelson*. Et si les chœurs féminins, baignés d'écho, complètent l'ode à Marilou, plus que jamais on peut y entendre le nom de Marilyn avec ce « poupoupidou », glissé en fin de couplet. Comme pour *Histoire de Melody Nelson*, avec lequel *L'Homme à tête de chou* semble former un diptyque, Serge Gainsbourg aura énormément travaillé ses textes, qui sont parmi ses plus ambitieux, sous influence mallarméenne. Mais toujours mal armé pour le succès sous son nom d'interprète, Serge Gainsbourg connaîtra un nouvel échec commercial. Pour l'album suivant, *Aux armes et cætera*, le chanteur écrira ses textes au pied du mur, la veille d'entrer en studio. Mais ce bain de larmes et de sueur n'aura pas été vain : *L'Homme à tête de chou* figure aujourd'hui parmi les meilleurs albums de la chanson et de la pop française.



AUX ARMES ET CÆTERA

Paru le 13 mars 1979

JAVANAISE REMAKE
AUX ARMES ET CÆTERA
LES LOCATAIRES
DES LAIDS DES LAIDS
BRIGADE DES STUPS
VIEILLE CANAILLE
LOLA RASTAQUOUÈRE
RELAX BABY BE COOL
DAISY TEMPLE
EAU ET GAZ À TOUS LES ÉTAGES
PAS LONG FEU
MARILOU REGGAE DUB

PLANTEUR PUNCH

5 DÉCEMBRE 1979 : RUE DE VERNEUIL.
À L'ÉPOQUE D'*AUX ARMES ET CÆTERA*,
SON PREMIER DISQUE D'OR.

AUX ARMES ET CÆTERA (33-TOURS)

En janvier 1979, Serge Gainsbourg s'envole pour Kingston. Son directeur artistique Philippe Lerichomme a eu un flash. « *Le reggae, il faut aller en Jamaïque*[1] *!* » C'est venu en attendant un groupe qui se fait désirer, un dimanche soir, au Rose Bonbon, le club situé sous l'Olympia. « *Et quelques jours plus tard, j'ai appelé Serge pour lui dire. Et il m'a répondu : "Banco, on y va !"* » Le reggae, Serge Gainsbourg s'y est déjà frotté sur son précédent album, *L'Homme à tête de chou*. Mais là, il s'agit de reggae du cru. Durant quatre mois, Philippe Lerichomme a monté le projet : chez Lido Music, le disquaire des Champs-Élysées, il a fait son casting sur des disques de reggae en import. Puis, Chris Blackwell, le patron du label Island, l'a aidé à les localiser. Philippe Lerichomme : « *Dans ma vie avec Serge, j'ai toujours souhaité être son premier public, le premier "p'tit gars", comme il disait, à écouter ce qu'il faisait, et à chaque fois que j'étais trop plongé dans la console, je m'obligeais à prendre du recul, à me remettre dans la peau d'un auditeur normal pour voir ce que ça donnait et ne pas me faire piéger par la technique. Je lui donnais mon avis en argumentant le plus possible, et en m'imposant de lui laisser toujours le dernier mot en cas de désaccord, mais c'était rare.* »

Avant de partir pour la Jamaïque, Serge Gainsbourg a déjà des idées de reprises (*Vieille Canaille*, *La Javanaise*) ainsi qu'une relecture de *La Marseillaise*, l'hymne national qu'il a rebaptisé *Aux armes et cætera*. Mais aucun texte n'est écrit. Il n'en a que les titres ! Le problème cependant, à Kingston, sera déjà d'intéresser les musiciens au projet… Philippe Lerichomme : « *Le bassiste, Robbie Shakespeare, était persuadé que j'étais le chanteur et Serge le producteur, car j'étais le plus jeune des deux ! Et deux jours après, nous voilà en studio avec l'ingénieur du son enfin arrivé et nos musiciens jamaïcains qui se fichaient complètement de notre disque et appliquaient le principe "Take the money and run !" Nous étions dépaysés car, autour du studio, on apercevait… des chèvres et une carcasse de voiture ! Il y eut donc d'abord un malaise, et puis Serge s'est mis au piano et leur a joué des harmonies qui les ont impressionnés, puis il leur a demandé s'ils connaissaient la musique française. L'un des musiciens a cité une chanson intitulée "Je t'aime", voulant parler de* Je t'aime… moi non plus*, et Serge leur a lancé simplement : "It's me !" Tout a changé à ce moment-là, tout le monde était aux anges, et nous avons fait deux jours d'orchestre avec les rythmiques, puis un jour de chœurs avec les I Three, les trois choristes de Bob Marley. Il ne nous restait plus qu'à "faire les voix".* »

Pour les voix, il faut des textes, et c'est là que les problèmes commencent. La veille d'entrer en studio, toujours rien. Serge Gainsbourg et son directeur artistique dînent ensemble. Philippe Lerichomme : « *Demain, tu chantes !* » Serge Gainsbourg : « *Je sais.* » « *Puis je l'ai raccompagné à sa chambre, qui était mitoyenne de la mienne et avait, je m'en souviens, une moquette rouge. Et j'ai vu à ce moment-là une chose que je n'oublierai jamais : il a déposé sur son lit toute une série de papiers blancs correspondant à chaque chanson du disque, et en haut de chaque papier, il a inscrit le titre. Alors, comme cela s'imposait, je l'ai laissé seul face à ses pages blanches et je me suis retiré dans ma chambre où, moi non plus, je n'ai guère dormi. Le lendemain, à mon réveil, je suis allé frapper à sa porte, il n'avait pas changé de place depuis la veille, les feuilles étaient au même endroit sur le lit, mais complètement noircies d'écriture, et il était bien entendu totalement épuisé, vidé. Alors j'ai restructuré les chansons qui partaient dans tous les sens, puis, à onze heures du matin, nous sommes allés au studio et il a chanté… jusqu'à deux heures du matin : le disque était fait ! Nous l'avons mixé le lendemain et le surlendemain, nous sommes rentrés à Paris ! Les musiciens ne nous avaient plus quittés, conscients qu'il se passait quelque chose d'important, et je me souviens qu'à la fin de l'enregistrement on a tout réécouté avec eux, et Serge m'a regardé un moment et m'a demandé : "Qu'est-ce qu'on a fait ?" Je lui ai répondu : "Je n'en sais rien, Serge, mais on l'a fait !" Nous n'avions plus qu'une idée, rentrer chez nous pour voir "ce qu'on avait fait", dans un contexte autre que jamaïcain ! Il avait littéralement "craché ce disque", dans un stress total, sans rémission.* » Ce disque, accouché dans l'urgence (douze jours de studio du 12 au 24 janvier 1979 au Dynamic Sounds Studio), sera le premier disque d'or de Serge Gainsbourg, l'album qui lui amènera la reconnaissance et quelques problèmes aussi. La première pierre du culte.

[1] Propos recueillis par l'auteur et Pierre Achard pour le magazine *Notes* de la Sacem, 1995. Cette interview exclusive a souvent été citée. Malheureusement, à l'époque, le nom de « Ludovic Perrin » a été oublié lors de la mise en page. Il est rétabli ici en accord avec le co-auteur de l'entretien, Pierre Achard.

AUX ARMES ET CÆTERA

3'06
Paroles de Rouget de Lisle.

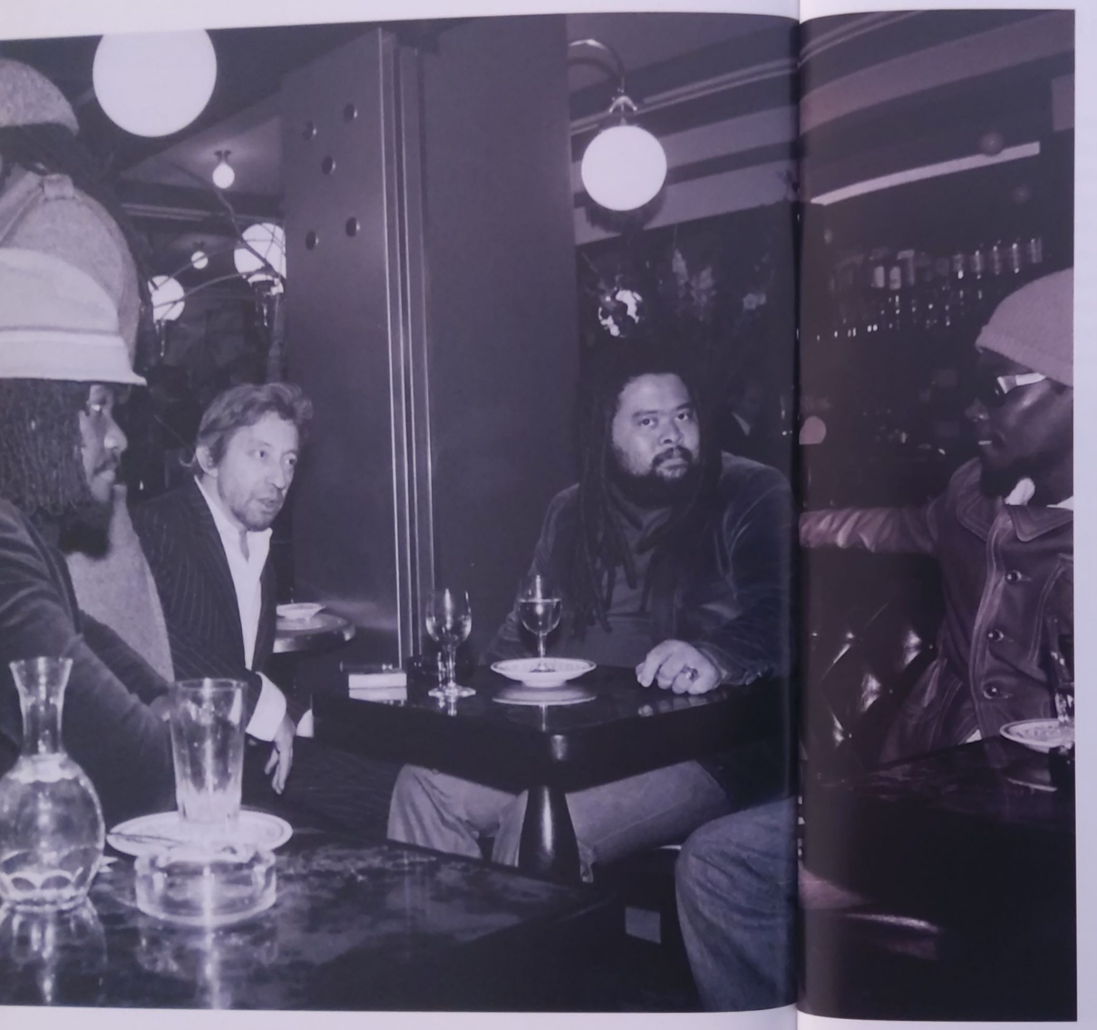
Le 13 décembre 1981, à la salle des ventes de Versailles, Serge Gainsbourg signe un chèque de 135 000 francs (50 000 euros, au cours d'aujourd'hui). Accompagné de la chanteuse Bambou et d'un garde du corps, le chanteur, en lunettes noires et trench-coat, vient d'acquérir le manuscrit original de *La Marseillaise*. Autrement baptisé *Le Chant de guerre de l'armée du Rhin*, c'est « *une de mes vieilles sornettes* », selon son auteur Rouget de Lisle. La mise à prix était de 40 000 francs. Mais en quelques minutes, l'affaire est pliée. « *J'étais prêt à me ruiner* », déclare le chanteur à l'issue de la vente. Et Serge Gainsbourg d'emporter le manuscrit accompagné d'un portrait de Rouget de Lisle réalisé par Boyard et d'une lettre manuscrite de Rouget de Lisle.

En 1981, Gainsbourg a un compte bien garni : deux ans plus tôt, il vient de remporter son premier disque d'or avec l'album *Aux armes et cætera*. Dans ce premier objet enregistré aux sons du reggae en Jamaïque avec les musiciens de Peter Tosh, il a revisité l'hymne national de *La Marseillaise* sous le titre de *Aux armes et cætera*. L'idée du titre est à peine de lui : en ouvrant son dictionnaire, Serge Gainsbourg a remarqué que Rouget de Lisle avait noté au refrain ce « et cætera », lui évitant d'avoir à réécrire à chaque fois les paroles. La chanson est un succès, qui permet au chanteur de remonter sur scène (Théâtre du Palace et en tournée), après quinze ans d'absence scénique.

Mais cette relecture de l'hymne national, que certains footballeurs français refuseront plus tard de chanter, défiant toute idée de patriotisme, n'est pas du goût de tout le monde. Le 1er juin 1979, le journaliste Michel Droit écrit dans *Le Figaro* : « *Quand je vois apparaître Serge Gainsbourg, je me sens devenir écologiste. Comprenez par là que je me trouve aussitôt en état de défense contre une sorte de pollution ambiante qui me semble émaner de sa personne et de son œuvre, comme de certains tuyaux d'échappement.* » Serge Gainsbourg, qui n'a cessé de tourner en dérision son histoire personnelle, est piqué au vif. Il y voit une attaque contre son identité propre, lui, le juif immigré, interdit d'antenne, interdit de France. Il répond dans *Le Matin Dimanche*. Dans ce courrier signé « *Lucien Ginsburg dit Serge Gainsbourg* », il évoque les sombres relents de l'affaire Dreyfus. Après un bon mot (« *On n'a pas le con d'être aussi droit* ») et une lettre de Jane Birkin, l'affaire aurait pu en rester là. Mais la controverse enfle, qui vient perturber la tournée en cours. Et le 4 janvier 1980, à Strasbourg, le chanteur est contraint d'annuler

un concert : alertes à la bombe toute la journée à l'hôtel. Les musiciens jamaïcains refusent de monter sur scène. C'est là que Serge Gainsbourg vient, seul, expliquer les raisons de l'annulation face à un public rempli de paras (venus manifester leur mécontentement). Et, contre l'avis de Jane Birkin (qui craint pour sa sécurité), Serge Gainsbourg décide de chanter *La Marseillaise* a cappella. Qu'il finit par un : « *Je suis un insoumis. Et j'ai redonné son sens premier à cette chanson.* » Avant un ultime bras d'honneur !

Rien que pour cela, Serge Gainsbourg aurait dû recevoir la Légion d'honneur. Mais s'il sera fait plus tard Chevalier des arts et des lettres, de légion, il ne portera que celle que lui a donnée un petit garçon : le fils du fabricant de l'insigne a demandé à son père de lui en donner une. Il l'a offerte à Serge Gainsbourg : « *Monsieur, c'est mon papa qui les fabrique, alors je vais vous en donner une.* » La vérité sort de la bouche des enfants...



LES LOCATAIRES

2'09

Dans les années 1970, les rédactions de l'ORTF débordaient de courriers outrés à la vue de Serge Gainsbourg à la télévision. Il aurait pu se raser ! On se souvient même d'une émission où l'animateur Philippe Bouvard s'amusa de proposer à Serge Gainsbourg de se raser en direct sur le plateau, ou de ce patron de l'ORTF prêt à déprogrammer le chanteur s'il n'offrait pas la garantie de venir rasé et… sobre ! Dans les deux cas, Serge Gainsbourg accéda à leur requête. Mais le chanteur était propre… D'ailleurs, lorsqu'on lui faisait remarquer que le lustre de sa salle de bains rue de Verneuil était trop volumineux par rapport à la hauteur de plafond, il répondait, non sans malice : de toute façon, je n'y vais jamais, il n'y a que les gens sales qui se lavent ! À tous ces gens à la morale douteuse, Serge Gainsbourg semble dédier une chanson sur l'album de *La Marseillaise*. Il joue le tenancier d'un hôtel miteux, où propriétaires et locataires s'échangent mutuellement puces et poux. Car si désigner un bouc émissaire permet à la société de soulager sa mauvaise conscience, Serge Gainsbourg veut bien se dévouer.

JAVANAISE REMAKE

3'17

Serge Gainsbourg ouvre son premier album reggae par une relecture de *La Javanaise*. Passée inaperçue à sa sortie, en 1963, elle est agrémentée ici de « love » à chaque fin de vers, reprenant le principe du javanais qui consiste à placer des « v » entre deux syllabes. À la basse, Robbie Shakespeare, et à la batterie, Sly Dunbar, rythmique remarquée auprès de Peter Tosh et en première partie d'une tournée des Rolling Stones, que tout le gotha de la pop internationale sollicitera dans les années 1980, de Bob Dylan à Mick Jagger.

DES LAIDS DES LAIDS

2'38

« Ma mère était belle, mon père aussi, je ne vois pas d'où peut venir ma laideur… peut-être de mon chien… » S'il y a bien un leitmotiv dans le discours de Gainsbourg, c'est celui de la beauté, et de son antithèse. Durant toute sa vie artistique et médiatique, Serge Gainsbourg n'aura cessé de parler de sa « laideur ». Mais il était bien le seul. Car, à s'y pencher, qui d'autre — à part quelques perroquets qui n'avaient rien à dire de sa musique — en a parlé ? Et comment se fait-il que des chanteurs souffrant pour le coup d'un physique disgracieux ne s'en soient pas émus ? Mais l'important, c'est comment l'on se ressent. La beauté est dans les yeux de celui qui regarde. Ce qu'a transformé en geste artistique Serge Gainsbourg, c'est le regard que sa famille puis la société ont longtemps posé sur lui. Il faut se rappeler que Lucien Ginsburg fut un enfant non désiré. Jusqu'au dernier instant, sa mère a hésité à avorter, ayant même pris rendez-vous chez une « faiseuse d'anges ». Et le garçon a dû l'apprendre puisque l'information se retrouve très tôt dans ses interviews. Lui dit commencer à se trouver laid à l'âge de 13 ans. 13 ans pour lui, c'est 1941 pour la France en guerre, l'année pile où la famille Ginsburg doit quitter Paris pour rejoindre Limoges, en zone libre. C'est l'année, ou presque, de la « yellow star », où le jeune Lucien Ginsburg doit se cacher dans la forêt pour échapper aux rafles nazies. Il a de grandes oreilles et un long nez busqué, comme la propagande antisémite tente de représenter le « juif ». Depuis, c'est pour lui une vérité admise : il est repoussant. Mais celui qui fuyait les miroirs, pourtant nombreux chez lui, a fait une chose extraordinaire : ce reflet poisseux de la laideur, il l'a retourné comme un miroir à la face de la France d'alors. Et le petit garçon qui faisait ricaner les enfants est devenu l'homme qui a séduit les plus belles femmes du monde… Pourtant, il continuait à se rêver en Robert Taylor ou Montgomery Clift, avant de constater que *« la laideur a ceci de supérieur à la beauté, c'est qu'elle dure »*. Il en fait une chanson sur l'album de tous les succès, *Aux armes et cætera*. Serge Gainsbourg écrit *Des laids des laids*, en janvier 1979, dans une chambre d'hôtel à Kingston, la veille d'entrer en studio. L'orgue d'Ansel Collins et la rythmique imparable de Sly Dunbar et Robbie Shakespeare accompagnés des chœurs des I Three de Rita Marley : la chanson, d'une efficacité redoutable, figure sur le 45-tours du single *Aux armes et cætera*, qui emmènera l'album vers le disque d'or et bien au-delà (plus de 600 000 ventes depuis). Belle revanche : la beauté des laids a ceci de supérieur à la beauté, etc.

PAGES PRÉCÉDENTES : AVEC SLY DUNBAR ET ROBBIE SHAKESPEARE, LES MUSICIENS DE L'ALBUM *AUX ARMES ET CÆTERA*, AU PALACE, EN DÉCEMBRE 1979.

BRIGADE DES STUPS

1'58

Dans les années 1980, sur les recommandations de Jacques Dutronc, Serge Gainsbourg fréquentera beaucoup les commissariats, buvant avec les flics, les invitant chez lui, signant des chèques pour leurs œuvres de charité, leur demandant même de venir le cueillir à la sortie des boîtes de nuit pour le ramener chez lui avec le gyrophare. Mais là, il s'agit des stups, les durs de chez durs, spécialistes des affaires de drogue. Serge Gainsbourg, qui a déjà écrit sur le sujet (*Coco and co*, 1964) et qui récidivera dans une tonalité autrement plus grave sur son dernier disque (la chanson *Aux enfants de la chance*) signe là une « fantaisie » sur la peur panique qui s'empare du chanteur à l'idée de se retrouver avec les pinces chez les « stups ».



LE PALACE : RETROUVAILLES AVEC LE PUBLIC APRÈS QUINZE ANS D'ABSENCE SCÉNIQUE.

VIEILLE CANAILLE

3'02

Paroles et musique de Sam Theard.

Adaptation de Jacques Plante.

C'est, après *La Marseillaise* (Rouget de Lisle), la deuxième reprise pour ainsi dire de l'album *Aux armes et cætera* : *Vieille Canaille* est une adaptation d'un vieux standard, *You rascal you*, écrit par Sam Theard, auteur de blues né à La Nouvelle-Orléans, que popularise tous les Louis des années 1930, de Louis Armstrong à Louis Prima. Au début des années 1950, le parolier Jacques Plante, dont on retient le texte de *La Bohème* pour Charles Aznavour comme ses chansons pour Petula Clark (*Chariot*), l'adapte en français. *Vieille Canaille*, c'est l'histoire du renard aux allures de vrai copain, qui à force de vouloir être l'autre le dépouille de tous ses biens, de sa femme à sa cave bien garnie. La trouvaille de Serge Gainsbourg : fondre la chanson dans les rythmes jamaïcains des musiciens de Peter Tosh (la rythmique de Sly Dunbar et Robbie Shakespeare). Mais sept ans plus tard, une nouvelle version sort sur l'album *Eddy Paris Mitchell*. Dans ce duo avec Eddy Mitchell, on retrouve en formule big-band l'esprit originel de la chanson. Une manière pour Serge Gainsbourg de renouer le temps d'un duo avec le jazz de ses débuts. Et de porter à nouveau un costume…

LOLA RASTAQUOUÈRE

3'42

Serge Gainsbourg aimait les rimes en « r », il en donne ici un brillant exercice. Pour cela, il s'est inspiré d'un livre que lui a offert Jacques Wolfsohn, l'un de ses plus précieux amis, *Jésus-Christ Rastaquouère* de Francis Picabia. Une rareté, tirée à mille exemplaires. C'est devenu l'un des livres de chevet de Serge Gainsbourg, dont il s'inspirera à nouveau pour une chanson de son album suivant, *Juif et dieu*. Serge Gainsbourg, l'ancien peintre qui n'a cessé de se réclamer du surréalisme, admirait André Breton, mais avait une passion pour Francis Picabia, qu'il plaçait au même rang que Rimbaud dans son panthéon personnel. Et *L'Œil cacodylate* (1921) était avec *Saint Sébastien* de Mantegna une de ses toiles favorites. Mais ce que Serge Gainsbourg notait aussi chez Picabia, c'était son sens de l'aphorisme, où il n'a cessé de puiser, de « *Je fuis le bonheur de peur qu'il ne se sauve pas* » (qui deviendra *Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve* pour Jane Birkin) à « *Veuillez sucer, je vous prie, en lisant ces lignes, le jus d'une cerise* » qui ouvre le premier tome du recueil de ses textes de chansons, publié chez Gallimard sous le titre *Mon propre rôle*. Cela a donné aussi *Lola Rastaquouère*, portrait d'une femme voluptueuse, un des meilleurs textes de Serge Gainsbourg, et dont la ligne de basse reste un modèle à sampler…

RELAX BABY BE COOL

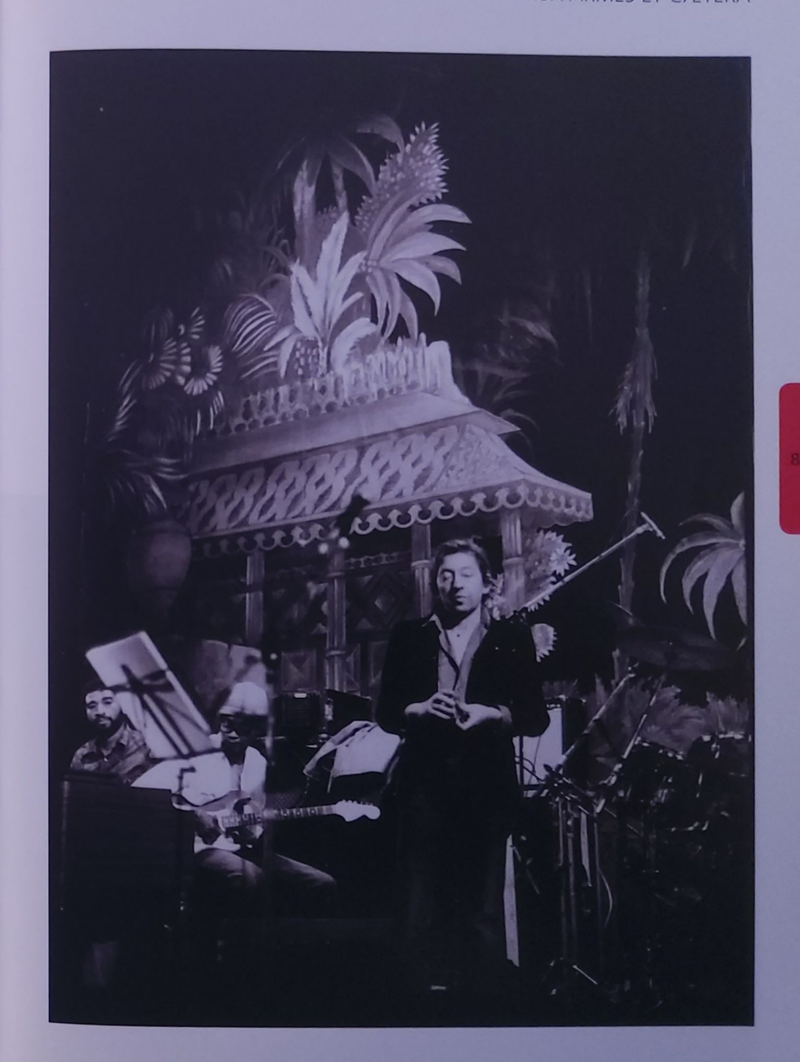
2'30

Sur le principe d'un chœur antique, voix de la sagesse rassurant le chanteur, *Relax baby be cool* est la chanson la plus tendue de l'album *Aux armes et cætera* avec sa basse slap en intro. Le chanteur y dresse une liste de tous les racismes et extrémismes, de la Cagoule, groupuscule extrémiste, antisémite et collaborationniste de la France d'extrême droite des années 1930, au Ku Klux Klan, société secrète née après la guerre de Sécession aux États-Unis pour empêcher les Noirs d'exercer leur droit de vote fraîchement acquis. En conclusion, le chanteur en déduit que le monde est « maboule » et qu'à ce rythme d'affrontements la Terre, la « boule », finira aussi désertée que le crâne de Yul Brynner, célèbre acteur américain, qui a fait beaucoup pour les chauves et qui s'avère par ailleurs être le parrain de Charlotte Gainsbourg. Le seul clin d'œil bienveillant de la chanson.

DAISY TEMPLE

3'55

La musique de *Daisy Temple* donne un avant-goût de *Bad news from the stars*, l'instrumental qui clôturera l'album *Mauvaises Nouvelles des étoiles*, deuxième volet reggae de Serge Gainsbourg, avec toujours The I Three aux chœurs (Rita Marley, la femme de Bob Marley, Marcia Griffiths, Judy Mowatt). C'est une chanson en forme d'inventaire, listant les goûts d'une mystérieuse Daisy Temple. « Daisy Temple » viendrait du prénom d'une danseuse du Crazy Horse (célèbre cabaret parisien érotique), déjà croisée dans la chanson *Zizi, t'as pas d'sosie* (pour Zizi Jeanmaire, en 1972) et plus tard dans *How much for your love baby* (pour Bambou, en 1989), accolé au nom de l'actrice Shirley Temple, premier enfant star du cinéma hollywoodien. À sa manière, c'est la première Lolita connue du grand public. Elle apparaît dans les années 1930, durant l'enfance de Lucien / Serge Gainsbourg.



EN RÉPÉTITION
AU PALACE.

EAU ET GAZ À TOUS LES ÉTAGES

0'37

C'est une inscription que l'on trouve encore dans les vieux immeubles parisiens : « eau et gaz à tous les étages », précisant l'accès universel à l'eau et au gaz de la ville. Serge Gainsbourg la conjugue à ses obsessions pipi-popo, source inépuisable d'inspiration depuis l'album *Vu de l'extérieur*, et que le chanteur continuera d'explorer au côté de Jacques Dutronc sur *Guerre et pets* (1980), puis dans *Evguénie Sokolov*, la fameuse chanson en forme de pets sur l'album *Mauvaises Nouvelles des étoiles* (1981). Le texte a été écrit la veille de faire les voix au studio Dynamic Sound, à Kingston, sur une musique déposée au printemps 1979 à la Sacem sous le titre *Pas long feu*. Le texte est l'un des plus courts de Serge Gainsbourg : six lignes. Il faut préciser que Serge Gainsbourg n'a eu qu'une nuit pour écrire les paroles de l'album *Aux armes et cætera* — dont il avait cependant déjà les titres avant de s'envoler pour la Jamaïque. Il y a huit textes à produire que compléteront une reprise (*Vieille Canaille*), une relecture de *La Marseillaise* (*Aux armes et cætera*) et une version dub de *Marilou reggae*. Son directeur artistique Philippe Lerichomme se souvenait en 1995 : « *Chez lui, tout tournait autour du titre. Et l'on trouve d'ailleurs dans son coffret vinyle la reproduction d'une page noircie d'une multitude de titres qu'il a ensuite développés pendant une dizaine d'années. C'était tout le prétexte de la chanson, le fil rouge, et après, il faisait passer les idées et les mots dans une savante imbrication. Mais, en général, il ne pouvait travailler que dans le stress, dans l'urgence la plus totale, et n'avait pas une "écriture confortable" : il citait souvent l'exemple du peintre japonais qui regardait son sujet pendant trois semaines et le peignait en trois secondes, et n'écrivait lui-même qu'acculé, au pied du mur : tout sauf le confort ! Donc une remise en question permanente de tout, exacerbée par l'âme slave, et en même temps un besoin permanent de reconnaissance, d'affection du public. Et moi, son stress me rendait malade*[1] *!* »

[1] Propos recueillis par l'auteur et Pierre Achard pour le magazine *Notes*, 1995.

PAS LONG FEU

2'37

Pas long feu partage la même musique que *Eau et gaz à tous les étages*. Cette chanson dont les paroles proviennent d'un dialogue du film *Je t'aime moi non plus* (1976) figure parmi les titres de remplissage de l'album *Aux armes et cætera*. Car de même qu'il déclarait au milieu des années 1960 préférer composer douze titres pour douze interprètes différents afin de multiplier les chances d'être entendu quand une seule de ses chansons à lui serait entendue sur un album de douze titres, il privilégie désormais l'écriture de un, deux, voire trois singles, qu'il agrémente de titres fait à la hâte. Cela naît probablement d'un écœurement. *Histoire de Melody Nelson* et *L'Homme à tête de chou*, deux albums qui ont exigé un long temps d'écriture, ont été boudés par le public. Dorénavant, Serge Gainsbourg écrit la veille d'entrer en studio, et parfois d'une manière pour le moins désinvolte, comme en témoigne cette chanson.



AVEC ROBBIE SHAKESPEARE, ANCIEN BASSISTE DE PETER TOSH, POUR LES CONCERTS AU PALACE, EN DÉCEMBRE 1979. LES JEUNES DÉCOUVRENT GAINSBOURG.

MARILOU REGGAE DUB

3'49

Il s'agit d'une relecture dub de *Marilou reggae*, premier reggae de Serge Gainsbourg paru deux ans et demi plus tôt sur l'album *L'Homme à tête de chou*. Il clôt le disque *Aux armes et cætera*. La chanson figure au programme des concerts au Théâtre du Palace, haut lieu de la nuit parisienne, situé près des grands boulevards à Paris, où, du 22 au 31 décembre 1979, le chanteur remonte sur scène après quinze ans d'absence. Serge Gainsbourg est adoubé par un nouveau public, jeune, qui découvre l'album *Aux armes et cætera* en live avec les musiciens du disque (sauf les I Three, empêchées, remplacées par de nouvelles choristes) ainsi que d'anciens titres (*Docteur Jekyll et Mister Hyde*, *Bonnie and Clyde*). Mais *Marilou reggae dub* ne figurera pas sur l'album live qui paraît en 1980. La chanson se retrouvera sur une réédition du live en 2006, avec des versions étendues et revisitées : une version longue de *Marilou reggae dub*, une version dub, *Marilou dub*, et une version relue par un toaster jamaïcain, *Marilou a dance reggae*.

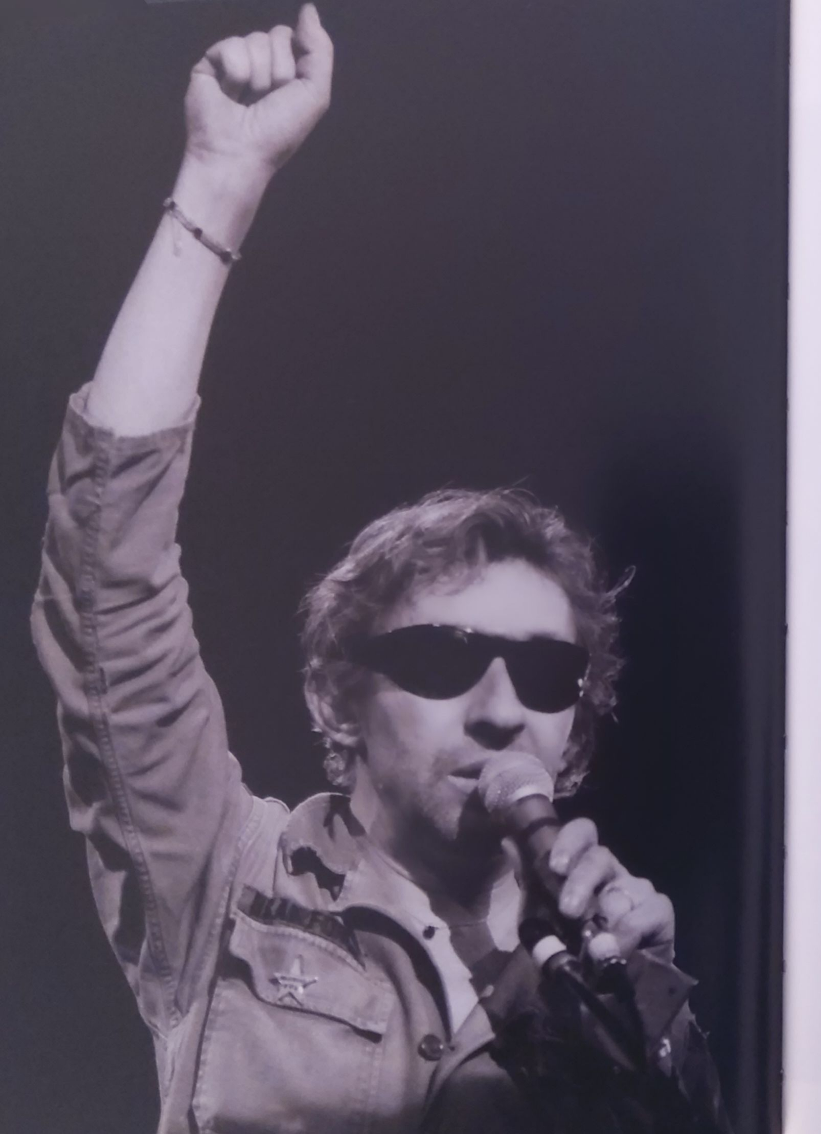
PLANTEUR PUNCH

4'13

Écarté de l'album *Aux armes et cætera*, faute d'un texte achevé, *Planteur punch* paraîtra sur l'album *Aux armes et caetera remix et dubs* en 2003, avant d'être publié sur la troisième intégrale du chanteur en 2011. Tournerie dub, elle laisse, faute de paroles donc d'un chanteur, à entendre les seuls chœurs de The I Three (Rita Marley, Marcia Griffiths, Judy Mowatt). L'expression « shake it » se retrouvera dans le scénario du film jamais réalisé *Colle girl* (1981).



DÉCEMBRE 1979 : VINGT ANS DE CARRIÈRE FÊTÉS AU PALACE AVEC *AUX ARMES ET CÆTERA*, ALBUM DE LA CONSÉCRATION.



MAUVAISES NOUVELLES DES ÉTOILES

Paru le 17 novembre 1981

- OVERSEAS TELEGRAM
- ECCE HOMO
- MICKEY MAOUSSE
- JUIF ET DIEU
- SHUSH SHUSH CHARLOTTE
- TOI MOURIR
- LA NOSTALGIE CAMARADE
- BANA BASADI BALALO
- EVGUÉNIE SOKOLOV
- NEGUSA NAGAST
- STRIKE
- BAD NEWS FROM THE STARS

LE POING LEVÉ DU CHANTEUR DE *LA MARSEILLAISE*.



SERGE GAINSBOURG
EN CONCERT EN 1979.

OVERSEAS TELEGRAM

3'36

Chanson d'ouverture du deuxième disque reggae de Serge Gainsbourg, *Overseas telegram* est d'abord chantée par Catherine Deneuve sur l'album que lui compose le chanteur en 1980, *Souviens-toi de m'oublier*. Quitté par Jane Birkin, le chanteur se trouve alors au fond du gouffre — il carbure au vin blanc et enchaîne les projets d'albums (Alain Chamfort, Julien Clerc). *Overseas telegram* est basée sur un télégramme que Serge Gainsbourg a envoyé presque douze ans plus tôt à Jane Birkin, peu après leur rencontre. Il l'avait écrit à l'hôtel Esméralda, près de l'église Notre-Dame, alors que Jane Birkin devait se rendre à Londres. Durant toutes ces années, elle l'a conservé. Mais au moment de la rupture, elle le lui renvoie. Dès lors, le télégramme restera exposé dans le salon de la rue de Verneuil, à côté d'une lettre de Brigitte Bardot demandant de ne pas publier la chanson *Je t'aime… moi non plus*, et d'autres mots d'Isabelle Adjani ou Zizi Jeanmaire…

Quelle était la vie de Serge Gainsbourg et Jane Birkin dans les années 1970 ? Ils se levaient à trois heures de l'après-midi. Puis, Jane allait chercher les filles (Kate et Charlotte) à l'école, les emmenait au parc et les faisait dîner à la maison. Une jeune fille au pair leur donnait le bain. Jane et Serge les couchaient. Puis, ils sortaient. Aux premières lueurs du jour, ils rentraient et attendaient 7 h 30 que les filles se réveillent, avant d'aller se coucher. Cette vie a duré des années, de rires en larmes. Comme cette nuit : en sortant de chez Castel, la boîte située rue Princesse, Serge vide tout le contenu du fameux sac en osier de Jane sur le trottoir. Furieuse, elle lui jette une tarte à la crème au visage. Elle s'enfuit, il la siffle et, certaine qu'il la suit, elle plonge dans la Seine. On appelle les pompiers. Serge est rassuré de la savoir en vie. Et ils repartent bras dessus bras dessous rejoindre leur home sweet home, rue de Verneuil.



SUR LE PLATEAU DU *PALMARÈS DE LA CHANSON*, ÉMISSION TV POUR LA CHAÎNE ANTENNE 2, 1981.

ECCE HOMO

3'18

« Ecce homo » : « Voici l'homme. » C'est la phrase que prononce Ponce Pilate en livrant le Christ à la vindicte populaire. Plusieurs chansons abordent la question de la trahison originelle du Messie répudié dans l'album *Mauvaises Nouvelles des étoiles*, sorte de réponse en écho au *Rock around the bunker* enregistré cinq ans plus tôt. À cette quête sacrificielle du Dieu juif, Serge Gainsbourg associe la figure non moins sacrificielle de Gainsbarre, double maléfique de Gainsbourg, qui s'annonce pour la première fois dans cette chanson. Quinze ans après avoir exploré le thème du double dans *Docteur Jekyll et Mister Hyde* (1966), Serge Gainsbourg impose son nouveau personnage, Gainsbarre : jeans, cigarettes, barbe de trois jours, gros coups de Trafalgar. On le reconnaît aussi à ses chaussures Repetto portées été comme hiver sans chaussettes (modèle *Zizi*, en hommage à Zizi Jeanmaire, belle-fille de Rose Repetto), ses jeans effrangés par le chanteur en personne et sa veste Saint-Laurent enfilée à même la peau (en réalité, il porte un T-shirt en dessous dont l'encolure a été élargie au ciseau). Mais pour achever de le définir, Serge Gainsbourg inventera un autre aphorisme : *« Gainsbarre se bourre quand Gainsbourg se barre. »* La clé du personnage est là, qui s'imposera au fil des années, jusqu'à ce que la créature devienne incontrôlable… Philippe Lerichomme, le directeur artistique de Serge Gainsbourg, s'expliquera à l'auteur dans la seule interview qu'il ait jamais donnée : *« Si le disque* Mauvaises Nouvelles des étoiles *a été par la force des choses moins surprenant à réaliser (que* Aux armes et cætera*), il nous a apporté avec* Ecce homo *le personnage de Gainsbarre, traduisant bien la dualité de Serge, qui s'efforçait toujours de repousser ses limites, au risque de les dépasser parfois. Il y avait des moments où Gainsbarre m'échappait et allait peut-être trop loin, car le danger était de n'avoir plus aucune limite à repousser et de se retrouver "de l'autre côté", au point de non retour*[1]. »

[1] Propos recueillis par l'auteur et Pierre Achard pour le magazine *Notes* de la Sacem, 1995.

MICKEY MAOUSSE

2'31

« Je ressemble à Mickey, j'ai de grandes oreilles et une queue maousse. » En 1981, pour son deuxième album reggae, enregistré à Nassau et non plus à Kingston, Serge Gainsbourg en fait une chanson rigolote dédiée à son organe totémique. Chez lui, Mickey *Mouse* devient Mickey *Maousse*. Ce n'est plus une gentille petite souris que le « Mickey » de Gainsbourg : le texte se prête à un talk-over gentiment *Pervers Pépère* (Gotlib) sur la rythmique languide de Sly Dunbar et Robbie Shakespeare, agrémentée de la guitare rythmique de Radcliffe Bryan et de la guitare lead de Michael Chung. Quelques bruits bizarres de synthétiseurs ajoutent au côté bédéiste de la chanson. Mais quatre ans plus tard, en septembre 1985, lors de ses concerts au Casino de Paris, le chanteur récitera le texte comme un poème, sans accompagnement musical. L'ouvrage *L'Intégrale et caetera*[1] nous apprend que l'emploi de « Mickey » pour désigner le phallus aurait été inspiré par une correspondance de James Joyce à sa maîtresse Nora (8 décembre 1909), et que la revue *Tel Quel* (N° 83) a reproduite au printemps 1980, soit l'année précédant l'écriture de l'album *Mauvaises Nouvelles des étoiles*. Vingt ans avant l'apparition du célèbre personnage de dessin animé, l'auteur de *Portrait de l'artiste en jeune homme* invente ce mot de « mickey » qu'il fait voyager dans l'orifice buccal de sa maîtresse, fantasme partagé par Gainsbourg, l'auteur d'*Ouvre la bouche, ferme les yeux* (1967, pour Régine).

[1] Serge Gainsbourg, *L'Intégrale et caetera*, édition établie par Yves-Ferdinand Bouvier et Serge Vincendet, éditions Bartillat, 2005.



JUIF ET DIEU

3'09

Dans son salon noir et or de la rue de Verneuil, entre mille bibelots, reliques et manchettes de journaux, Serge Gainsbourg avait fait encadrer la une du journal *La Libre Parole* sur l'affaire Dreyfus, qui avait divisé la France à la fin du 19e siècle : « *Le traître condamné. À bas les juifs!* » Serge Gainsbourg était-il à ce point masochiste pour s'infliger chaque matin la vue de cette une ? Le chanteur, qui toute sa vie a joué avec son nom (Ginsburg, Gainsbourg, puis Gainsbarre), est né de parents qui ont fui leur pays (la Russie) avec de faux papiers, de sorte que le doute subsistera sur l'exactitude du nom du père (nom d'emprunt ?). Sept ans après l'album *Rock around the bunker* fouillant la mémoire la plus honteuse de la France du 20e siècle, Serge Gainsbourg y revient d'une certaine manière dans l'album *Mauvaises Nouvelles des étoiles*. *Juif et dieu* part d'une phrase de Francis Picabia, l'auteur de *Jésus-Christ Rastaquouère*, déjà cité dans le premier album reggae de Serge Gainsbourg, deux ans plus tôt : « *Dieu était juif, il fut roulé par les catholiques.* » Dès lors, Serge Gainsbourg opère un renversement de perspective. Que serait un monde sémite ? Et le chanteur, accompagné par un chœur antique psalmodiant « dieu et juif / juif et dieu », dresse un inventaire de quelques figures emblématiques d'un siècle révolutionnaire, fait de Trostki et d'Einstein, quitte à ce que ce dernier fasse l'objet d'une pirouette en fin de chanson, façon arroseur arrosé. Einstein, responsable de la bombe A ? Tiens, donc… comme par hasard, encore un… Seul Serge Gainsbourg pouvait s'autoriser ce genre de saillie. Au début des années 1980, il préfigure la France provocatrice, pour mieux en dire les vérités, des Desproges et Coluche. Il use de blagues sur les juifs, le racisme. Mais il est le premier à en avoir souffert…

PAGES PRÉCÉDENTES : RUE DE VERNEUIL, À L'ÉTAGE, DANS LA FAMEUSE CHAMBRE DES POUPÉES.

SHUSH SHUSH CHARLOTTE

2'46

Huit ans après *La poupée qui fait* sur l'album *Vu de l'extérieur* (1973), c'est le deuxième hommage de Serge Gainsbourg à sa fille Charlotte. En 1981, Charlotte Gainsbourg ne porte plus de couches. Elle a 10 ans. Son père en dresse un portrait tendre et un peu nostalgique du temps qui a passé trop vite avec elle. En 1981, Gainsbourg devient Gainsbarre. Il a sa statue de cire au musée Grévin. Et si l'album *Mauvaises Nouvelles des étoiles* semble une redite du précédent *Aux armes et cætera*, cette chanson *Shush Shush Charlotte* ne manque pas de fraîcheur, comme ce prénom anglais et français à la fois, qui sert également à désigner un généreux dessert (aux pommes, dans la chanson)… La musique prend appui sur la partie de chœurs des I Three et la rythmique élastique de Sly Dunbar et Robbie Shakespeare, qui depuis l'album *Aux armes et cætera* ont vu leur cote s'envoler (ils ont enregistré avec Grace Jones et bientôt avec tout le gotha de la pop internationale). Comme pour l'album *Aux armes et cætera*, Serge Gainsbourg a écrit ses textes au dernier moment. Il a cependant les titres depuis le départ à Nassau. C'est là, aux studios Compass Point, que *Shush Shush Charlotte* et les autres compos de *Mauvaises Nouvelles des étoiles* seront enregistrées. Le titre *Shush Shush Charlotte* vient d'un film de Robert Aldrich avec Bette Davis et Joseph Cotten, *Hush… Hush, Sweet Charlotte*, thriller américain de 1964. Apparemment, Serge Gainsbourg s'est inspiré aussi de la chanson du film pour sa mélodie à lui.

TOI MOURIR

2'03

Vingt-six ans après *La Complainte du progrès* de Boris Vian, Serge Gainsbourg en donne une version « petit nègre » : énumération des ustensiles et objets de consommation courante qui font le bonheur de l'homme « moderne ». Mais là où Boris Vian situait sa chanson dans le monde occidental, Serge Gainsbourg la dépayse sur un marché africain. Il s'amuse d'expressions (« y a bon bwana ») qu'il tend comme un miroir au racisme que les âmes nostalgiques du colonialisme entretiennent au quotidien. La chanson qui suit dans l'album développe ce thème sous un autre angle : *La Nostalgie camarade*.

LA NOSTALGIE CAMARADE

3'22

Si elle fut d'abord une face B (du 45-tours *Ecce homo*), *La Nostalgie camarade* s'est imposée avec le temps comme le classique de l'album *Aux armes et cætera*. C'est une chanson curieuse, chanson du pardon envers les petites mains de la barbarie colonialiste. Deux ans après le scandale provoqué par la relecture reggae de *La Marseillaise* qui a vu le chanteur affronter des légionnaires à ses concerts, Serge Gainsbourg leur dédie une chanson, sorte d'inventaire sur fond de blagues bidasses et de visions racistes envers le « petit nègre » (les fameux « panoupanou », appellation venant d'une blague mettant en scène des indigènes qui supplient les Blancs abonnés aux safaris chasseurs de ne pas les prendre pour cibles : *« Pas nous ! pas nous ! »*). Viols, cuites, assassinats... Serge Gainsbourg était renseigné. Dans les années 1980, il fréquentait le Pershing Hall, QG de l'American Legion, situé alors 51, rue Pierre-Charron, à Paris. Dans les beaux quartiers, d'anciens combattants revenaient sur leurs exploits de sang. Mais surtout, Bambou (Caroline von Paulus), la compagne de Gainsbourg, est la fille d'un légionnaire allemand, ayant combattu au Vietnam. Un père qu'elle n'a cependant pas eu l'honneur de connaître, l'homme ayant abandonné femme et enfant à leur venue en France. La chanson s'adresserait à ce dénommé Eugène Paulus.



AVEC JANE, LORS DE LA SORTIE DE L'ALBUM *BABY ALONE IN BABYLONE*, EN 1983.

BANA BASADI BALALO

3'03

D'une certaine manière, *Mauvaises Nouvelles des étoiles* est un album-concept : de même que l'album *Rock around the bunker* retournait le miroir hideux à la face de l'antisémitisme, une partie de l'album *Mauvaises Nouvelles des étoiles* est dominée par le thème du colonialisme aux relents racistes. *Bana basadi balalo* vient du dialecte bantou, et signifie « trois petits enfants ». La chanson portée par les chœurs des I Three de Rita Marley ressemble à une ronde enfantine. Ce qu'elle raconte : le départ à la guerre de trois petits Zoulous contre les Boers, les futurs Afrikaners. À la fin de la chanson, les trois petits Noirs meurent au combat. Mais en héros, dit la chanson.

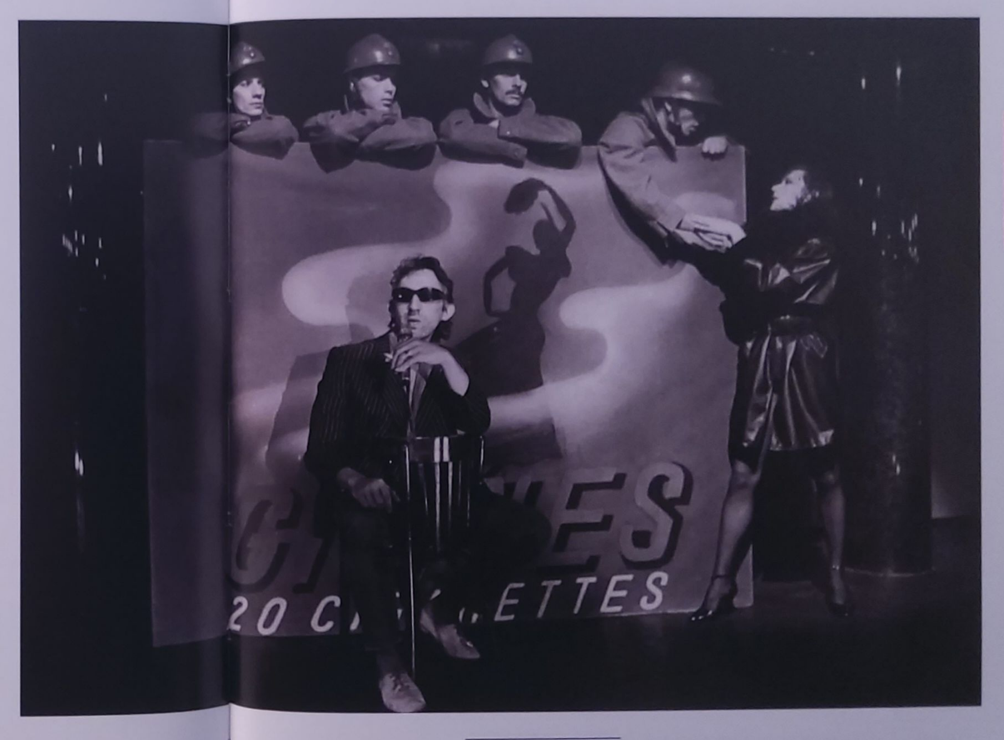
EVGUÉNIE SOKOLOV

2'52

Instrumental.

Serge Gainsbourg se pliait assez peu à l'exercice de l'instrumental — si l'on excepte ses nombreuses musiques de film. Celui-ci est un sommet du genre, qui résume une des obsessions traversant toute l'œuvre du poète : les flatulences, autrement dit les « pets ». Sur la rythmique la plus célèbre du monde, les batteur et bassiste Sly Dunbar et Robbie Shakespeare révélés par Peter Tosh, le chanteur se livre à un exercice de pets assez dadaïste, pour ne pas dire gênant — d'ailleurs, les musiciens refuseront, un temps, de jouer le morceau. Le titre pourrait être la bande son du premier roman éponyme de Serge Gainsbourg, paru en 1980 chez Gallimard. Entièrement rédigé à la main, puis corrigé à la plume sur le tapuscrit, *Evguénie Sokolov* raconte l'histoire d'un peintre pétomane qui doit son succès à la vibration de ses pets. Un artiste qui vend du « vent »… Dans ses Mémoires, Lise Lévitzky raconte un épisode que l'on peut mettre en relation et avec cet ouvrage et avec cet instrumental du même nom. Le 5 juin 1958, Lise, fiancée de Lulu Ginsburg, qui se destine également à la peinture, organise avec ses amis une soirée chez Godet, sur l'île Saint-Louis, autour du peintre Yves Klein. Ses connaissances des lettres et des arts ont répondu à l'invitation. L'artiste d'avant-garde qui vient d'inventer le fameux bleu Klein dispose au sol une toile, sur laquelle se déversent deux seaux de peinture. Une jeune fille est là, que le peintre utilise comme un pinceau et c'est sa trace laissée sur la toile qui fera l'œuvre. Tout le monde applaudit, sauf Gainsbourg. Il est pris de malaise. Ses rêves s'effondrent d'autant plus quand il assiste au jeu d'enchères auquel se livre l'assistance. Il ne voit que cynisme dans la démarche. « *C'est ce soir-là, je pense, que Lucien décide définitivement d'abandonner la peinture. "Si c'est ça, l'art moderne, je n'ai rien à voir là-dedans."* », relate Lise Lévitzky[1]. Et dans *Evguénie Sokolov*, c'est bien évidemment de Klein qu'il s'agit, le peintre pétomane qui fait du caca une œuvre (selon l'écrivain !)…

6 DÉCEMBRE 1983 : PREMIÈRE DE LA REVUE *CHAPEAU CLAQUE* À L'ALCAZAR.



[1] *Lise et Lulu*, par Lise Lévitzky (avec Bertrand Dicale), First éditions, 2010.

NEGUSA NAGAST

3'04

En langue amharique, *Negusa Nagast* signifie le « roi des rois ». Dans cette chanson portée par les chœurs des I Three formés par la veuve de Bob Marley, icône du reggae mort le 11 mai 1981, soit cinq mois avant l'enregistrement de l'album *Mauvaises Nouvelles des étoiles*, Serge Gainsbourg reviste la mythologie du genre avec force ganja, cultes païens et croyances bibliques. Le chanteur emploie à dessein son aphorisme « *l'homme a créé des dieux, l'inverse reste à prouver* ». Serge Gainsbourg évoque plus loin la figure d'Hailé Sélassié Ier (1892-1975), dernier empereur d'Éthiopie (d'où l'emploi de la langue amharique dans la chanson), « roi des rois » (*Negusa Nagast*), considéré par la communauté reggae, et Bob Marley en particulier, comme le Messie.

STRIKE

2'55

Le « strike », c'est pour le joueur de bowling l'exploit de faire tomber toutes les quilles d'un coup. Sur cet album *Mauvaises Nouvelles des étoiles* regorgeant de sexe et de religion, *Strike* est un inventaire plaqué sur une forme lexicale sophistiquée des exploits du Don Juan Gainsbarre. À noter que le jeu d'assonances de « Jane » et de « Gin » donne sûrement un indice sur les causes de la séparation en 1980 du couple mythique. Dans l'album suivant, *Love on the beat*, le chanteur enfoncera le clou, si l'on peut dire, avec la chanson *No comment*. « *Cet étalon impétueux qui court après sa "surdose de baise", ce n'est déjà plus le prochain Gainsbourg, c'est le futur Gainsbarre. Redondance et vantardise : Lucien n'a rien réduit de cette part de comédie qui pour autant qu'elle serve l'acteur dessert infiniment l'homme*[1]. » Mais malgré son lot de conquêtes, Serge Gainsbourg n'échappera pas à cette sentence bien connue : un seul être vous manque et tout est dépeuplé.

[1] Yves Salgues, *Gainsbourg ou la provocation permanente*, Jean-Claude Lattès, 1989.

BAD NEWS FROM THE STARS

1'28

Instrumental.

De Paul Klee, un de ses peintres préférés, Serge Gainsbourg avait acquis un dessin de 1913, plume sur papier et carton, *Schlimme Botschaft von den Sternen* (*Mauvaises Nouvelles des étoiles*). « *Klee était violoniste. Violoniste de calibre professionnel. Son inspiration vient de là ; à la fois comique, élégiaque, tragique. J'aime entendre sa petite musique, ses Mauvaises nouvelles des étoiles que j'ai sous les yeux. C'est Klee qui disait : "Ni serviteur ni maître, l'artiste est pur intermédiaire*[1]*".* » Serge Gainsbourg s'en inspire pour le titre de son deuxième album reggae, *Mauvaises Nouvelles des étoiles*. Aucune chanson n'en porte le nom. Toutefois, l'auteur en a traduit le titre dans l'instrumental qui clôt le disque, *Bad news from the stars* — ce qui permet d'apprécier le plus fameux chœur du reggae, The I Three, formé par la veuve de Bob Marley, Rita Marley, avec Marcia Griffiths et Judy Mowatt... L'étoile comprend de multiples significations chez Serge Gainsbourg. En 1980, l'homme qui portait enfant la « yellow star » est devenu une star — il ne cessera d'ailleurs de le rappeler à ses musiciens américains qui n'ont jamais entendu parler de lui lors de la préparation de l'album *Love on the beat*. Mais dans sa dernière interview, réalisée le 14 novembre 1990, celui qui « fuckait » la postérité relativise la portée de son œuvre à l'aune des étoiles : « *Faut pas être en maths sup pour comprendre que je resterai là dans cinquante ans. Et alors, à 10 millions d'années-lumière ? Même les prophètes auront changé de nom. Nous recevons des images, des lumières d'étoiles qui ont disparu. (...) Il ne faut pas se survivre. Il faut se survivre par ses enfants.* »

[1] Franck Maubert, *Gainsbourg for ever*, Scali, 2005.



LOVE ON THE BEAT

Paru le 2 octobre 1984

- LOVE ON THE BEAT
- SORRY ANGEL
- HMM HMM HMM
- KISS ME HARDY
- NO COMMENT
- I'M THE BOY
- HARLEY DAVIDSON OF A BITCH
- LEMON INCEST

EN 1985, "GAIN-GAIN", COMME LE SURNOMMAIT BB, S'INSPIRE D'UNE CÉLÈBRE PHOTO DE BRIGITTE BARDOT AVEC LE DRAPEAU FRANÇAIS.

LOVE ON THE BEAT (33-TOURS)

En 1984, l'année de l'album *Love on the beat*, Serge Gainsbourg a tout ce dont un artiste peut rêver : il est riche à millions et il est entré dans le dictionnaire *Larousse*. Son humour grinçant, son désenchantement y sont salués comme la marque d'une très grande sensibilité. Pour accoucher de ce talent, il s'est structuré. Le succès de l'album *Aux armes et cætera* l'a amené à passer un nouveau cap au niveau de sa gestion de carrière. Déjà propriétaire de son catalogue éditorial avec la maison d'édition Melody Nelson Publishing, créée en 1973 et dont Jane Birkin possède 20 % des parts, Serge Gainsbourg confie en 1980 les rênes de sa carrière à un jeune agent, Bertrand de Labbey. Fondateur de l'agence artistique VMA (Voyez mon agent), qui compte déjà Maxime Le Forestier, Julien Clerc et Renaud comme chanteurs, Bertrand de Labbey lui demande un mandat pour gérer l'ensemble de ses contrats artistiques. Ainsi renégocie-t-il auprès de Philips un taux de royalties qui n'avait guère évolué depuis les débuts de Gainsbourg. De 7 %, il grimpe à 12 % puis à 16 %. Bertrand de Labbey l'accompagne également dans sa carrière de cinéaste et de réalisateur publicitaire.

Depuis le milieu des années 1970, le publicitaire Jacques Séguéla fait régulièrement appel à ses services : pubs pour une lessive (avec Jane Birkin), ou une boisson gazeuse, etc. Ainsi, dans les années 1980, une partie des succès passés de Serge Gainsbourg se verront adaptés au monde merveilleux des papetiers et autres vendeurs de chaînes hi-fi. Mais « *quand j'avais un doute sur une publicité, Serge ne manquait pas de me rappeler :* "P'tit gars, les chansons c'est fait pour se faire entendre[1]" », précise son agent Bertrand de Labbey. Heureusement, entre un spot pour une boisson et un autre pour un parfum, Serge Gainsbourg se remet vite à l'écriture de chansons.

En 1984, il compose coup sur coup deux albums à succès pour Isabelle Adjani (*Isabelle Adjani*) et Jane Birkin (*Baby Alone in Babylone*). De son côté, après *Mauvaises Nouvelles des étoiles*, qui a pu être ressenti comme une redite, il sait qu'il lui faut se renouveler. Philippe Lerichomme, son directeur artistique, a une idée : un album de funk blanc. En 1983, David Bowie, le *Beau oui comme Bowie* de la chanson pour Isabelle Adjani, occupe les premières

[1] Bertrand de Labbey. Entretien avec l'auteur, pour le magazine *GQ*, édition française, mars 2011.

places des charts mondiaux avec un album, *Let's Dance*, produit par le guitariste du groupe Chic, Nile Rodgers. Le musicien n'est pas disponible, il travaille sur l'album *Like a Virgin* d'une jeune chanteuse que Serge Gainsbourg contactera bientôt (en vain) pour lui proposer ses services : Madonna. Mais si le musicien de Chic n'est pas disponible, en revanche un de ses acolytes l'est, avec qui il a produit un album pour Southside Johnny & The Asbury Jukes, *Trash it Up*. Billy Rush possède un studio dans le New Jersey.

Serge Gainsbourg et Philippe Lerichomme s'envolent en avril 1984 pour New York. Billy Rush ne connaît pas Serge Gainsbourg. Il écoute les cassettes que lui a préparées le chanteur français alignant trois mots d'anglais. Comme avec les Jamaïcains, il faut faire ses preuves. Rentré à l'hôtel, Serge Gainsbourg angoisse. Philippe Lerichomme nous confiait en 1995 : « *En pleine nuit, à trois heures du matin, il m'appelle de sa chambre pour me dire :* "Qu'est-ce qu'on fout là ? Ma musique à moi, c'est Chopin, je n'ai rien à voir avec ça !" *Ce à quoi je lui ai répondu :* "C'est justement pour ça que nous sommes là, pour essayer quelque chose." *Je me retrouvais entre un musicien américain qui ne lisait pas la musique et un compositeur français qui me parlait de Chopin, et je me demandais :* "Peut-on faire du Chopin funk ?" *Cette nuit-là, je tentais de lui expliquer que c'était justement à lui de faire un pas vers l'autre, et ça a été le déclic, le départ de magnifiques albums :* Love on the beat *et* You're under arrest[1]… » Ils représenteront les plus grosses ventes d'albums de Serge Gainsbourg.

[1] Propos recueillis par l'auteur et Pierre Achard pour le magazine *Notes* de la Sacem, 1995.

LOVE ON THE BEAT

8'04

L'album s'enregistre en juin 1984 dans le home studio de Billy Rush, House of Music, dans le New Jersey. Et si Nile Rodgers n'a pu être de la partie, on retrouve les chœurs de *Let's dance*, les frères Simms, sur ce disque enregistré en dix jours, avant un mixage prévu dans le légendaire studio Power Station à New York. Comme pour ses deux précédents albums, Serge Gainsbourg a écrit au pied du mur — une recette qui semble lui réussir…

À sa sortie, en 1984, la chanson titre de *Love on the beat* fait son effet. Deux décennies après *Je t'aime… moi non plus*, c'est une réponse à l'hymne qui a accompagné la libération sexuelle. En 1984, on parle encore peu du sida. Et le chanteur compose une ode sexuelle des plus osée : on y entend sa compagne Bambou jouir en direct sur la bande. C'est *Love on the beat*. Fameux jeu de mots : Serge Gainsbourg l'a repris d'une indication du scénario jamais réalisé *Colle girl*, en 1981 : *« Avancée d'Angela face caméra toujours en se lovant sur le beat.* » En anglais, *beat* veut dire « pulsation », mais, en français, cela a une sonorité plus équivoque… Si on le traduisait dans l'autre sens, cela donnerait *L'amour sur le dick*. Le morceau dure huit minutes. En France, c'est l'explosion des radios libres. La jeunesse prend le pouvoir sur les ondes. Et *Love on the beat* offre une synthèse parfaite de Gainsbourg et Gainsbarre : un emploi de plus en plus significatif du franglais, sur du talk-over. Sur le maxi 45-tours correspondant, *Love on the beat* est suivie de *Harley Davidson of a bitch* et sur la version courte de *Sorry angel*, qui sera un autre succès de l'album. Et c'est avec *Love on the beat* que Serge Gainsbourg introduira ses concerts au Casino de Paris dans une mise en scène singulière : alors que la musique s'annonce, un cascadeur mime une entrée foireuse du chanteur, qui se casse la figure sur l'escalier à néons installé comme dans un spectacle de meneuse de revue sur la scène du Casino de Paris. Clin d'œil : cinquante-deux ans plus tôt, la comédienne Cécile Sorel l'a descendu avec cette réplique qui devait lui survivre : *« L'ai-je bien descendu ? »* Quels sont ces néons pour Serge Gainsbourg ? Un autel sur lequel s'immole le chanteur, *« une scène éclairée par les sunlights cyniques d'un showbiz contemporain pour lequel n'existe qu'un Moi dupé par ses lueurs artificielles, provisoires et mercantiles*[1] ».



---

[1] Michel David, *Serge Gainsbourg, la scène du fantasme*, Actes Sud, 1999.

SORRY ANGEL

3'58

Deuxième single de l'album *Love on the beat*, *Sorry angel* occupera les premières places des classements radio durant les premières semaines de l'année 1985. Tout est bien dans cette chanson, qui est sûrement la plus réussie de l'album, avec son rimshot de caisse claire accompagnant tout le titre, ses chœurs, sa guitare en écho, l'interprétation recueillie du chanteur et l'accord de *fa* dièse augmenté d'une septième retombant sur un *la* majeur à la fin de *Sorry angel*. Serge Gainsbourg y parle d'un amour suicidé. Certains y ont vu une chanson de rupture adressée à Jane Birkin, à propos de laquelle Serge Gainsbourg déclarait après son départ, quatre ans plus tôt : « *À 52 ans, je viens de me prendre mon premier vrai chagrin d'amour.* » Jane Birkin, en tout cas, fera sienne cette chanson. Elle la revisite en 1996 sur l'album *Versions Jane*, recueil de chansons de Serge Gainsbourg qu'elle n'avait jamais chantées, et en 2006 sur le tribute en anglais, *Monsieur Gainsbourg revisited* avec le groupe Franz Ferdinand. Et le 9 novembre 2011, lorsque la maison Sotheby's Paris mettra en vente le manuscrit de la chanson, le nom de sa destinataire supposée achèvera de le valoriser dans le catalogue. À l'encre noire, il est estimé alors entre 12 000 et 18 000 euros. C'est une des pièces les plus précieuses de ce lot de ventes comprenant des manuscrits et brouillons des chanson *No comment* et *You're under arrest* sur l'ultime album studio de Gainsbourg, ainsi que *Hmm hmm hmm*, *Allô… ici* et le scénario du clip de *No comment*, jamais réalisé.

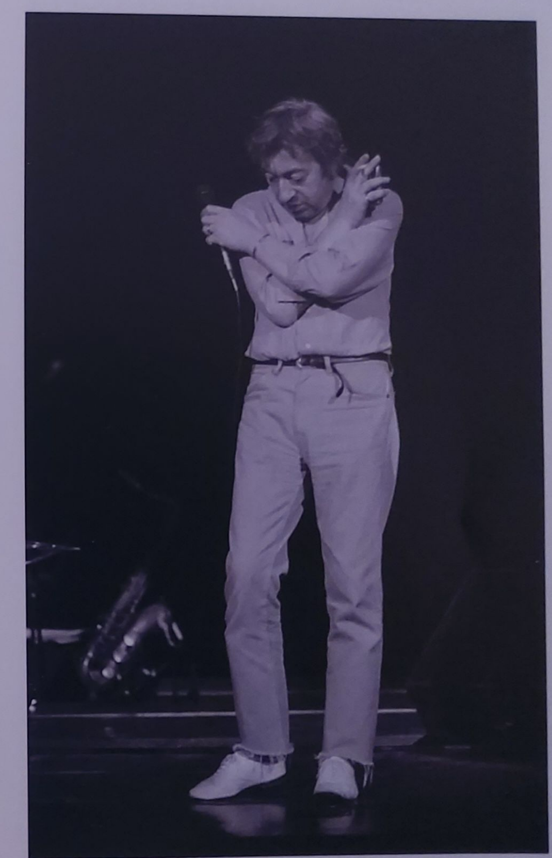
PAGES PRÉCÉDENTES : LE 11 MARS 1984, SERGE GAINSBOURG BRÛLE UN BILLET DE 500 FRANCS SUR LE PLATEAU DE L'ÉMISSION TÉLÉ *7 SUR 7*.

HMM HMM HMM

2'49

Conforté par le succès de cette méthode avec l'album *Aux armes et cætera*, Serge Gainsbourg n'écrit dès lors plus qu'au pied du mur. Et parfois, rien ne vient. Lors de la préparation de l'album *Love on the beat*, il se trouve à New York, dans une chambre d'hôtel. Il est minuit passé, impossible de se procurer de l'alcool. Panique. Serge Gainsbourg appelle son directeur artistique : comment faire sans le précieux adjuvant ? *Hmm hmm hmm*, graphie anglaise de l'expression française *hum*, est une chanson autour de la panne sèche. Et pour cela, Gainsbourg s'inspire de trouvailles déjà utilisées dans de

précédentes chansons (les « *affres / affreux* » de *Plus dur sera le chut* pour Dominique Walter en 1968), qu'il distille dans son bestiaire favori (Edgar Allan Poe, Rimbaud, etc.). La chanson est un peu faible, qu'importe, l'album *Love on the beat* compte déjà de beaux hits (*Love one the beat*, *Sorry angel*, *No comment*, *Lemon incest*…).



LE 20 SEPTEMBRE 1985, AU CASINO DE PARIS, TRIOMPHE DANS LA FOULÉE DE L'ALBUM *LOVE ON THE BEAT*.

KISS ME HARDY

4'24

Pour cette chanson, Serge Gainsbourg part d'une phrase qu'aurait prononcée le vice-amiral (ce qui ne veut pas dire « amiral du vice ») Horatio Nelson avant de s'éteindre à la bataille de Trafalgar, opposant la flotte franco-espagnole à la flotte britannique au début du 19e siècle. L'homme vient de se prendre un boulet de canon en pleine poitrine. Mais alors qu'on lui annonce sa victoire, il ne trouve rien d'autre à dire à son jeune lieutenant que « *Kiss me, Hardy* ». Même en mer, « faites l'amour pas la guerre »… C'est une chanson ornée de cocottes de guitares, d'une batterie électronique et d'un saxo emblématiques de la pureté de son clinquante des années 1980. À La Nouvelle-Orléans, où il devait s'envoler pour son dernier disque, Serge Gainsbourg avait pensé enregistrer un album de jazz autour de l'histoire des révoltés du *Bounty* ou un disque entièrement sur le thème de l'homosexualité — titre de travail : *Moi m'aime Bwana*, ou bien *Christian name Christian*. Mais déjà la pochette de l'album *Love on the beat*, réalisée par William Klein, donne une indication du nouveau virage que prend Serge Gainsbourg : on l'y voit grimé en femme, sorte de Marlène Dietrich avec un fume-cigarette, ce qui contribuera probablement à couronner *Love on the beat* album variétés de l'année aux Victoires de la musique en 1985.

NO COMMENT

5'09

Avec son titre en faux français, *No comment* est une chanson qui aurait pu être de Jacques Dutronc. Le grand ami de Serge Gainsbourg, l'un des seuls avec l'ancien directeur artistique de chez Vogue Jacques Wolfsohn, s'était fait le spécialiste des chansons-listes. Là, Serge Gainsbourg dresse un inventaire de ses états de service au gré d'un jeu de question-réponse prenant avec ses choristes la bienséance à témoin. Aux États-Unis, Serge Gainsbourg a entendu ce « no comment » dont la upper-class américaine use et abuse. Il s'en amuse, comme on rit sous cape du langage des « grandes personnes ». Ce sera le refrain de la chanson, ponctué d'un « ouh-ouh-ouh » effarouché à chaque tirade du chanteur lancée en forme d'affirmation interrogative. Tout y passe, les blondes, les brunes, les rouquines, les jeunes, les mineures même. Shocking ! Comme dans une commedia dell'arte, le jeu consiste

à établir un rapport de connivence avec le public dirigé contre le ridicule bourgeois. Car la bourgeoisie, si elle reste la zone la plus érogène qui soit, comme l'affirmait Serge Gainsbourg dans les années 1960, est aussi le monde des « vieux » auquel le chanteur tourne plus que jamais le dos. À 56 ans, il est du côté des jeunes, voire des adolescents, dont la rébellion potache lui donne un coup de frais.

No comment s'impose après *Love on the beat* et *Sorry angel* comme le troisième single d'un album capitalisant sur la provocation. Le chanteur prépare depuis quelques mois le terrain. Le 11 mars 1984, dans l'émission *7 sur 7* sur TF1, il a brûlé un billet de 500 francs devant des millions de Français. Les impôts lui prélèvent 74 % de ses revenus. Bravant la loi (une décision de 1975 de la cour de cassation punit de 2 à 5 ans de prison ceux qui « *détruisent titres, billets, lettres de change, effets de commerce ou de banque* »), Gainsbourg a voulu montrer ce que le fisc lui ponctionnait. Un geste politique ? En réalité, même s'il a l'air énervé, Serge Gainsbourg s'amuse encore. Jane Birkin : « *C'est un geste qu'il avait coutume de faire au restaurant, en Angleterre, à la grande terreur de ma mère. Il annonçait un tour de magie, demandait à tout le monde de bien noter le numéro figurant sur le billet, puis il y mettait le feu. Ensuite, il disait qu'il avait oublié comment le faire revenir. Ce genre de blagues l'amusait beaucoup*[1]. »

Provoquer, si cela reste le moyen de dire l'essentiel, c'est aussi jouer avec le feu… Après l'émission du « billet brûlé », Serge Gainsbourg recevra des sacs de courriers, pour la plupart insultants, que son majordome, Fulbert Ribeault, lira et classera. Mais vingt ans après sa mort, les billets de Serge Gainsbourg se vendront très cher. Le 9 novembre 2011, à Sotheby's Paris, un billet de 500 francs de Serge Gainsbourg a été mis en vente. Il ne s'agit bien évidemment pas de celui qu'il avait brûlé à la télévision, mais d'un billet déchiré dédicacé à son majordome « *Affectueusement, à Fulbert, Gainsbourg* » pour le remercier d'avoir fait le tri dans le courrier. Un présent estimé entre 15 000 et 20 000 euros.

[1] Propos recueillis dans *Les Inrockuptibles*, n° 277, février 2001.

I'M THE BOY

4'28

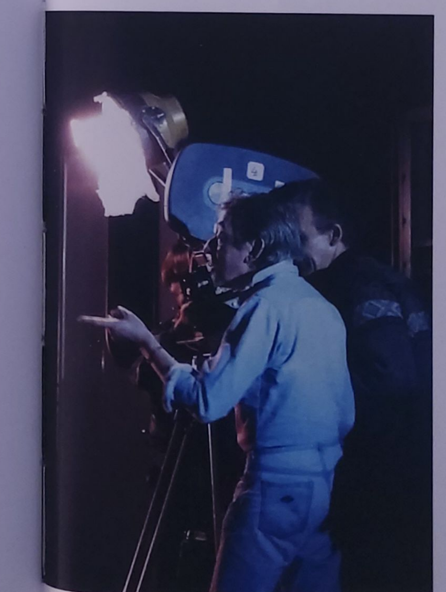
Moi m'aime Bwana (titre de travail), l'album que devait enregistrer Serge Gainsbourg à La Nouvelle-Orléans avant de mourir, aurait été centré sur le thème de l'homosexualité — ou un disque de jazz autour de l'histoire des révoltés du *Bounty*. Qu'importe, et nous n'en saurons pas beaucoup plus, puisque Serge Gainsbourg écrivait ses textes à la dernière minute. L'homosexualité, c'est une question que l'on retrouve régulièrement dans son œuvre, de *Dieu que les femmes sont méchantes* en 1963 à *Les femmes, ça fait pédé* en 1978. Mais en 1984, avec l'album *Love on the beat*, le ton se veut différent. La cause homosexuelle a bien avancé dans la société française. En 1981, le ministre de la Justice Robert Badinter prône sa dépénalisation. Alors, Serge Gainsbourg, après avoir exploré toutes les autres formes de la sexualité, y cherche une nouvelle résonance. Il s'identifie. Comme sur la pochette de l'album *Love on the beat*, il se grime. *I'm the boy* donne un indice. S'inspirant d'un aphorisme de James Joyce, le chanteur y délivre ses fantasmes sur l'univers des backrooms : « *I am the boy that can enjoy invisibility.* » Deux plages plus tôt sur l'album, le chanteur a déjà abordé le thème avec *Kiss me Hardy*. Serge Gainsbourg, qui était selon Jane Birkin plus à l'aise en compagnie des garçons que des filles, aurait aimé avoir la gueule de Robert Taylor ou de Montgomery Clift. Il vouait aussi une admiration, voire une attirance, pour David Bowie, le *Beau oui comme Bowie* chanté par Isabelle Adjani, et Mick Jagger, le rocker qui avait si bien vieilli…

HARLEY DAVIDSON OF A BITCH

3'01

« QUAND J'ÉTAIS JEUNE, JE VOULAIS UNE MOTO, UNE JAVA, UNE MOTO TCHÈQUE, MAIS JE N'AVAIS PAS LES RONDS. »

On ne savait pas Serge Gainsbourg amateur de grosses cylindrées, lui qui n'avait pas le permis de conduire. Ce qui ne l'empêche pas d'écrire en 1967 le titre *Harley Davidson* pour Brigitte Bardot, achevant de faire de la « Harley » un objet de fantasmes. En cuissardes, BB, idéal sexuel mû par un besoin de s'affranchir, chante, en plein avènement beatnik, les plaisirs que lui procurent les vibrations de l'engin, une affaire de rein et de chemin à parcourir conduisant à l'accomplissement de soi. Seize ans plus tard, Serge Gainsbourg réemploie le nom de la marque à travers un mauvais jeu de mots. Lancé avec force chœurs et guitares, ce titre prend prétexte d'une rixe entre rivaux vaguement pédés pour justifier son refrain. La grâce des années 1960 se serait-elle estompée ? Face B du maxi 45-tours de *Love on the beat*, la chanson sera reprise sur scène, au Casino de Paris puis au Zénith, n'ayant pour seul intérêt que de tester la santé du batteur, Tony Thunder Smith, qui en profite pour livrer un long solo de batterie…

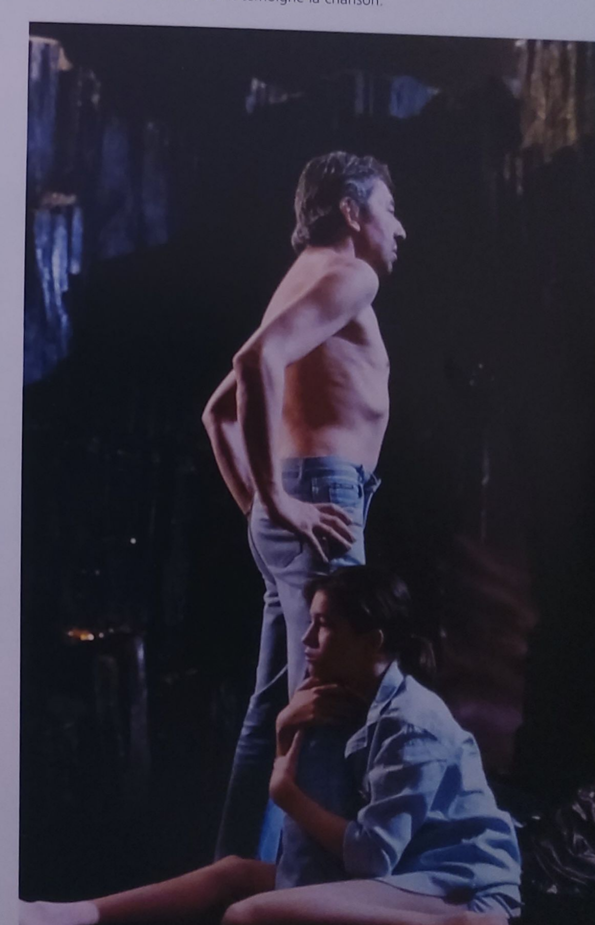


SERGE GAINSBOURG EN 1985.

LEMON INCEST

5'12
D'après une étude de Chopin.
En duo avec Charlotte Gainsbourg.

En pleine nuit, pendant l'écriture de l'album *Love on the beat*, Serge Gainsbourg a un doute : Comment dit-on « douanier Rousseau » en verlan (la langue des jeunes de l'époque) ? Il réveille Bambou, sa compagne, qui partage avec sa fille Charlotte une suite dans l'hôtel où tous résident à New York. Alors ? C'est « niédouasseaurou ». Super. Et chacun peut aller se recoucher. Serge Gainsbourg vient d'apporter la touche finale au texte de *Lemon incest*. Il s'agit du premier duo de Serge Gainsbourg avec sa fille. Pour cette chanson qui révèle Charlotte Gainsbourg au grand public, avant le film *L'Effrontée* en décembre 1985 (césar du meilleur espoir féminin), Serge Gainsbourg procède comme avec Jane Birkin quinze ans plus tôt (*Jane B.*) : pour les présentations, il s'appuie sur une mélodie de Chopin. Cette *Étude n° 3 en mi majeur*, opus 10, il l'a redécouverte par le biais de sa fille qui s'est mise au piano. Est-elle pour autant une chanteuse ? Comme Jane Birkin, c'est plutôt une comédienne que Serge Gainsbourg pousse dans ses retranchements, à la limite de la brisure vocale. Quatrième single de l'album *Love on the beat*, *Lemon incest* sera un gros succès. Mais le plaisir irrésistible du jeu de mots rapprochant le terme « zeste » de l'« inceste » (de citron) devra amener Serge Gainsbourg à s'expliquer : non, il ne s'agit pas d'une apologie de l'inceste puisque, comme il est rappelé dans le texte, « *l'amour que nous ne ferons jamais ensemble* ». Un argument qu'une partie du public peut difficilement comprendre à la vue du clip qui accompagne la chanson : le père, torse nu, porte le bas de la tenue, tandis que sa fille, jambes nues, en porte le haut. Ils sont filmés sur un lit qui est la réplique de celui de Serge Gainsbourg rue de Verneuil (lui-même réalisé d'après le souvenir du lit de Dalí de trois mètres sur trois où dormit le jeune Lucien Ginsburg avec Lise Lévitzky quarante ans plus tôt). À la sortie de la chanson, Charlotte Gainsbourg se trouve hors de France. Elle a demandé à partir dans une pension en Suisse, loin du bruit et du scandale. Cependant, avec le même beat de batterie et la partie de synthétiseur rendant Chopin méconnaissable, la chanson se retrouvera deux ans plus tard sur le premier album que Serge Gainsbourg a concocté pour sa fille, *Charlotte for Ever* (1986). Vingt ans plus tard, lors de la promotion de son deuxième album *5:55*, Charlotte Gainsbourg racontera enfin ce qu'ils faisaient dans le lit, rue de Verneuil : ils regardaient *La Nuit du chasseur*, ce film avec Robert Mitchum qui fait très peur. C'étaient là les uniques plaisirs partagés d'une enfant de « divorcés » avec son père, homme délaissé se raccrochant à sa fille. Ce dont témoigne la chanson.



LE 17 AOÛT 1985, AVEC CHARLOTTE. TOURNAGE DU CLIP DE *LEMON INCEST* : IL PORTE LE BAS, ELLE LE HAUT.



YOU'RE UNDER ARREST

Paru le 2 novembre 1987

- YOU'RE UNDER ARREST
- FIVE EASY PISSEUSES
- BAILLE BAILLE SAMANTHA
- SUCK BABY SUCK
- GLOOMY SUNDAY
- AUX ENFANTS DE LA CHANCE
- SHOTGUN
- GLASS SECURIT
- DISPATCH BOX
- MON LÉGIONNAIRE

SERGE GAINSBOURG AVEC LES "PINCES" SOUS L'OBJECTIF DE PIERRE TERRASSON.



TOURNAGE DE *CHARLOTTE FOR EVER*, TROISIÈME LONG MÉTRAGE DE SERGE GAINSBOURG, EN 1986.

YOU'RE UNDER ARREST

4'13

Trois ans après l'album *Love on the beat*, Serge Gainsbourg reprend le Concorde et pose à New York les bases musicales de son nouvel album, *You're under arrest*. Ce sera le dernier. Il s'enregistrera dans le New Jersey chez le guitariste Billy Rush (studio Dangerous Music), avec quasiment la même équipe que celle du Casino de Paris, à l'exception des choristes. Après le funk de *Love on the beat*, l'ambassadeur du talk-over s'attèle à un album de funk-rap. Et il a déjà un titre… En ouvrant la porte de chez lui, ornée d'une plaque « no-smoking » offerte par Jacques Dutronc, Serge Gainsbourg avait pour coutume de s'exclamer : « You're under arrest. » Le journaliste Bayon, qui le fréquentait alors, nous a confié lui avoir soufflé l'idée : Pourquoi n'intitulerais-tu pas ton album ainsi ? L'idée ne s'est pas perdue… Mais problème : entre-temps, un autre musicien y a songé également : en 1985, Miles Davis a baptisé un album du même titre. Après Juliette Gréco, Serge Gainsbourg et Miles Davis ont donc un autre point commun… Le propos diffère cependant. Le *You're under arrest* de Serge Gainsbourg est un album-concept tournant autour d'une héroïne nabokovienne, Samantha, une Black de 13 ans, junkie. Serge Gainsbourg enregistre les play-back orchestres treize jours durant dans le New Jersey. Puis, retour à Paris, où le mixage est confié à Dominique Blanc-Francard, DBF, une légende dans le métier, connu pour avoir travaillé au château d'Hérouville (T. Rex…) dans les années 1960. La chanson-titre *You're under arrest* ouvre l'album sur un rap blanc : on y suit le chanteur dans le Bronx entre Thelonious Monk et quelques punks, jeux de sonorités n'étant pas appelés à se croiser autrement que sur les cocottes de guitare de Billy Rush…



LE COCKTAIL TITANIC PAR SON MEILLEUR AMBASSADEUR : BRANDY, JUS DE PÊCHE, PASTIS, SIROP DE GRENADINE, CHAMPAGNE.

FIVE EASY PISSEUSES

3'28

Serge Gainsbourg, dont les titres de chanson sont désormais pour une grande part en anglais, s'inspire là d'un film de Bob Rafelson sorti en 1970 avec Jack Nicholson : *Five Easy Pieces*, l'histoire d'un foreur pétrolier qui traverse les États-Unis pour se réconcilier avec son père. *Five Easy Pisseuses* se prononce pareillement. Mais il s'agit chez Serge Gainsbourg d'un exercice de style en forme de X, permettant de décliner toute une gamme lexicale en « six », « sax » et « ex » pour dire les exploits du maître en matière de proies nubiles. Cette chanson est-elle un hommage aux jeunes adolescentes qui se sont agrégées au chanteur, suite à son retour sur scène au Casino de Paris en 1985 ? Une bande s'est constituée, qui le fréquente. Elles se nomment Constance Meyer ou Aude Turpault. Des années après, elles raconteront la relation qu'elles ont entretenue avec un homme en quête d'un dernier souffle. Elles diront comment, au moindre appel téléphonique, elles enfourchaient leur mobylette pour aller rejoindre le triste sire dans son hôtel particulier de la rue de Verneuil. Il parlait, elles écoutaient. Cette histoire de jeunes filles servira de trame au dernier film de Serge Gainsbourg, *Stan the Flasher*. Alors interdit aux moins de 12 ans lors de sa sortie en salles…

BAILLE BAILLE SAMANTHA

3'23

L'album vient à peine de commencer (troisième titre) que Serge Gainsbourg veut déjà en finir avec son héroïne (sans jeu de mots), Samantha, une jeune Black de 13 ans accro à… l'héro. S'ouvrant sur un slap de basse, style qui tombera vite en désuétude, et des guitares en lignes claires, la chanson, face B du premier single *You're under arrest*, joue sur l'homonymie entre « bâille » (du verbe « bâiller ») et l'au revoir du fameux « bye-bye ». Logique, piquouzée jusqu'aux lèvres, Samantha pique du nez… Mais de Samantha ou Serge, on ne saurait dire qui bâille le plus dans la chanson… Serge Gainsbourg, qui s'apprête à réaliser une de ses meilleures ventes d'albums (plus de 450 000 disques, un peu moins que le précédent — *Love on the beat* ayant largement dépassé les 500 000 exemplaires), s'il a pris le Concorde pour aller enregistrer les bases de l'album dans le New Jersey, est comme absent lors des prises de voix à Paris (studio Digital Service). Dans le quartier de Pigalle, à quelques pas de l'ancienne Académie Montmartre où il étudia la peinture quarante ans plus tôt, le chanteur veut s'amuser. En réalité, comme il le confie alors, la musique l'intéresse moins. Il parle de se remettre à la peinture (le portrait de Jane Birkin qu'il réalisera à l'encre de Chine en 1990 pour l'album *Amour des feintes* en témoigne…), a des projets de film (sur Paul Léautaud avec Jeanne Moreau et Aurore Clément)… Jusqu'au bout, il parlera de films, de livres, de tableaux à peindre, à écrire, à réaliser… Mais cet artiste que les projets maintenaient en vie doit encore livrer un disque pour Bambou, puis un autre pour Jane Birkin avant un dernier pour Vanessa Paradis (*Variations sur le même t'aime*). Alors, Renaud, Alain Souchon et la chanteuse Buzy sont pressentis pour les textes. Mais Serge Gainsbourg appelle : laissez-le-moi, il faut que je le fasse ! La musique rattrape toujours Gainsbourg, même quand il bâille…

SUCK BABY SUCK

3'47

Quelque temps avant de mourir, Boris Vian lui avait confié n'avoir gardé aucun exemplaire de ses disques. Serge Gainsbourg y avait senti de l'effroi. Dans son salon de la rue de Verneuil, le chanteur conservait comme des reliques tous ses disques à lui ainsi que ceux de ses interprètes, sous vitrine, au même titre que les objets figés de son salon aux allures muséales. Qu'écoutait sinon Serge Gainsbourg pour son plaisir ? Dans son top ten figuraient Screamin' Jay Hawkins, Buddy Holly, Jacky MacLean, Eddie Cochran, David Bowie, les Rolling Stones, mais aussi Bill Haley, Chuck Berry et Bob Dylan. Tous trois se retrouvent dans la chanson *Suck Baby Suck*, exercice de style masquant mal le recours systématique au dictionnaire de rimes : « Chuck » donne sa rime à « Suck » et « Lay Lady Lay » à « Bill Haley ». Puis, clin d'œil, Chuck Berry, le maître du rock'n'roll célèbre pour son fameux « pas de canard », revient à travers la figure de Donald Duck. On l'aura compris : cette chanson n'est pas la meilleure de Serge Gainsbourg et encore moins de *You're under arrest*… Elle est ce qu'il reste quand seul le savoir-faire permet de compenser les creux d'inspiration. Musicalement aussi, c'est une juxtaposition de gimmicks : la guitare de Billy Rush, le clavier de Gary Georgett, le saxophone de Stan Harrison et les chœurs de Brenda White-King et Curtis King Jr, qui ont remplacé les frères Simms de l'album *Love on the beat*. À noter que la chanson évoque pour la première fois le disque compact, qui supplante alors le vinyle microsillon. Une manière pour Serge Gainsbourg de marquer la fin d'une époque…

GLOOMY SUNDAY

3'43

Paroles de Lazlo Javor. Musique de Rezso Seress.

Adaptation française de Jean Marèze et François-Eugène Gonda.

On cherche toujours dans les chansons des signes prémonitoires… C'est ce qu'a fait le journal télévisé d'une grande chaîne française à la mort de Serge Gainsbourg en citant les vers d'une « *de ses dernières chansons* ». Sauf que la chanson en question n'était pas de Serge Gainsbourg, mais une reprise revendiquée comme telle. En trente ans de carrière, le chanteur s'est assez peu plié à l'exercice. Et quand il l'a fait, c'était souvent avec des standards des années 1930 (*Mon légionnaire*, *Vieille Canaille / You rascal you*…). *Gloomy Sunday* est l'adaptation d'une vieille chanson hongroise qui a fait le tour du monde depuis sa création en 1933 par les auteurs et compositeurs hongrois Lazlo Javor et Rezso Seress : *Szomoru Vasarnap*. Le morceau était alors interdit de diffusion dans les cabarets de Budapest : les autorités y voyaient une ode au suicide — ce à quoi se résoudra le compositeur de la chanson en 1968. Damia la fait sienne en février 1936 sous le titre *Sombre dimanche*, puis c'est au tour de Billie Holiday en 1941. Mais la chanson, littéralement maudite, est interdite d'antenne à la BBC, car jugée trop déprimante en temps de guerre — à la même époque, Rezso Seress est déporté par les nazis dans un camp de travail. Depuis, de Sarah Vaughan à Ray Charles en passant par Elvis Costello ou Björk, « *the hungarian suicide song* » a été largement reprise. Et Serge Gainsbourg, bien qu'il adore Billie Holiday, la chante en français. Sa version diffère quelque peu de celle de Damia. Serge Gainsbourg l'actualise d'un parler plus « jeune ». Alors, effectivement, l'incroyable, c'est que le chanteur parle dans la chanson de mourir un dimanche, qui est le jour où la nouvelle de sa mort a été diffusée dans les médias. Ce fameux dimanche 3 mars 1991, la fin de la guerre du Golfe était déclarée. Dès lors, on a cherché d'autres signes encore. En 1981, dans l'interview post-mortem qu'il donnait à Bayon pour le journal *Libération*, le chanteur datait sa mort vers 1990 à la fin de la Troisième Guerre mondiale. Comme dans la chanson, la prédiction tombait tout près de la réalité…

AUX ENFANTS DE LA CHANCE

4'06

En 1987, Serge Gainsbourg écrit son premier — et unique — hymne anti-drogue. Le photographe Jean-Marie Périer, qui vient de réaliser le spot « *La drogue, c'est de la merde* », lui a demandé d'écrire une chanson sur le sujet. Serge Gainsbourg accepte et procède comme à son habitude, il s'appuie sur des jeux d'assonance, profitant de la proximité du conseil « dis-leur » et du terme « dealer ». Cependant la clé de la chanson ne réside pas dans ce refrain finement exécuté, mais dans l'entrée de chaque couplet qui donne son titre à la chanson, avant une énumération des drogues sous forme de « shoot » ou de « shit ». Pour cette chanson s'adressant à la jeune génération, Serge Gainsbourg s'est souvenu du nom d'un dancing où jouait son père, lui, l'enfant de la chance qui se vivait en sursis perpétuel : *Aux enfants de la chance*. Serge Gainsbourg est devenu père à son tour. Quelques mois avant d'aborder l'écriture de l'album *You're under arrest*, il a eu un nouvel enfant. Lulu est né le 5 janvier 1986. Deux ans avant sa naissance, Serge a demandé à sa compagne, Bambou, passée par toutes les turbulences, d'arrêter la drogue. « *Il respectait le fait que je me shoote, je respectais le fait qu'il boive. On était comme dans une période de transition, sans en être conscients à l'époque. Jusqu'au jour où il m'a demandé d'arrêter, quand j'avais 23 ans, parce qu'il connaissait des gens morts d'overdose très jeunes. Il ne voulait rien savoir, rien voir, il voulait que j'arrête. Aussi, il m'a demandé de tout arrêter parce qu'il voulait faire "la" petite Lulu. Avant de concevoir Lulu, j'avais perdu un bébé à six mois de grossesse… Je ne savais pas que j'étais enceinte… Personne ne s'en est aperçu, même pas Serge. Moi, avec toutes mes conneries, je ne m'en étais pas rendu compte*[1]. » *Aux enfants de la chance* est le troisième single de l'album *You're under arrest*. C'est une très belle chanson. Quant à Lulu, qui continue de perpétuer le prénom (et nom) de son père, il honorera sa parole : il ne se drogue pas. Il ne boit pas non plus.

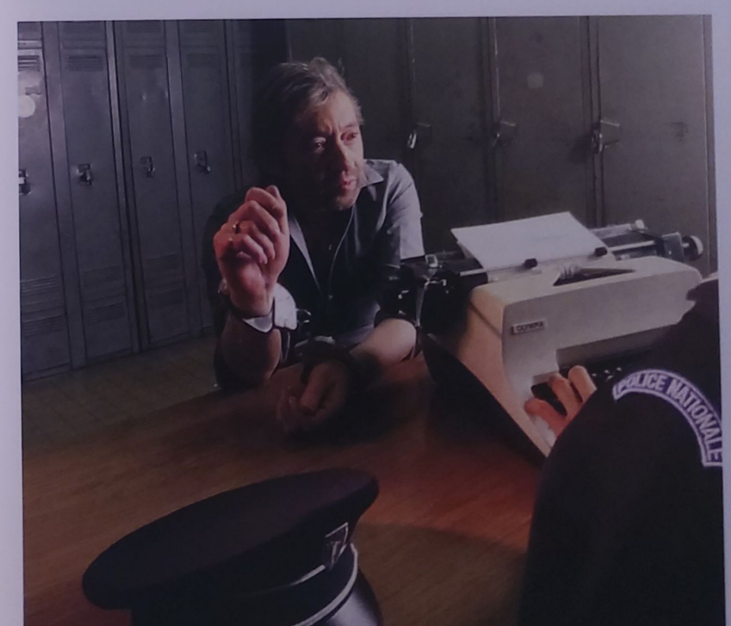
[1] *Les Inrockuptibles*, n° 277, février 2001.

SHOTGUN

4'00

Un shotgun est un fusil de chasse, mais en langage populaire il désigne un phallus. *Shotgun*, dont les « shot » viennent après les « shoot » et les « shit » de *Aux enfants de la chance*, est la face B de ce qui constituera le troisième single de l'album — sur la version maxi, on trouvera également *Glass securit* où ce sont des shots de Tequila Aquavit qui accompagnent les montées exhibitionnistes du chanteur. La chanson s'adresse à Samantha, héroïne de ce quatrième album-concept en écho pour le moins décevant de l'album *Histoire de Melody Nelson*. Heureusement, en 1989, sous un intitulé légèrement provocant (« *Gainsbourg n'attend pas d'être mort pour être immortel* »), la parution de la première intégrale de l'artiste en 9 CD ou cassettes permettra de resituer l'artiste… Dans le cube, une place a été laissée vacante pour l'album *You're under arrest*…

SÉANCE "GAINSBOURG AUX MENOTTES" AU COMMISSARIAT D'AUBERVILLIERS, EN BANLIEUE PARISIENNE.



GLASS SECURIT

3'38

« *Les femmes, ça fait pédé* », faisait-il chanter en 1978 à Régine. Neuf ans plus tard, Serge Gainsbourg continue d'explorer le thème du donjuanisme, qui ne serait rien d'autre qu'une forme d'homosexualité refoulée. Mais quelle lassitude l'a gagné entre-temps… « *La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres* », semble dire Serge Gainsbourg, qui cite un autre vers de Mallarmé à la fin de sa chanson : « *Avance le palais de cette étrange bouche / Pâle et rose comme un coquillage marin* » (dans *Une négresse par le démon secouée*, de Mallarmé).

L'expression faussement anglaise « Glass securit » vient de « Verre sécurit ». C'est une forme de verre incassable. Mais chez Gainsbourg, c'est un cocktail. Elle aide le Don Juan à accomplir ses exploits qui, comme l'indiquent les rimes de la chanson, convergent tous vers des parties en « it » (« clit-», « bit- »). En réalité, Serge Gainsbourg a fait le tour de la question. « *Gainsbourg est un hétérosexuel esclave d'un deuxième sexe qu'il traite de haut, qu'il exècre et méprise, mais que — nécessairement — il condescend à honorer du sien. Il ne peut se passer physiquement de ces compagnes dont la présence l'ennuie, la vanité l'insupporte et la faiblesse d'esprit lui inspire un accablant dédain moral* », analyse Yves Salgues[1].

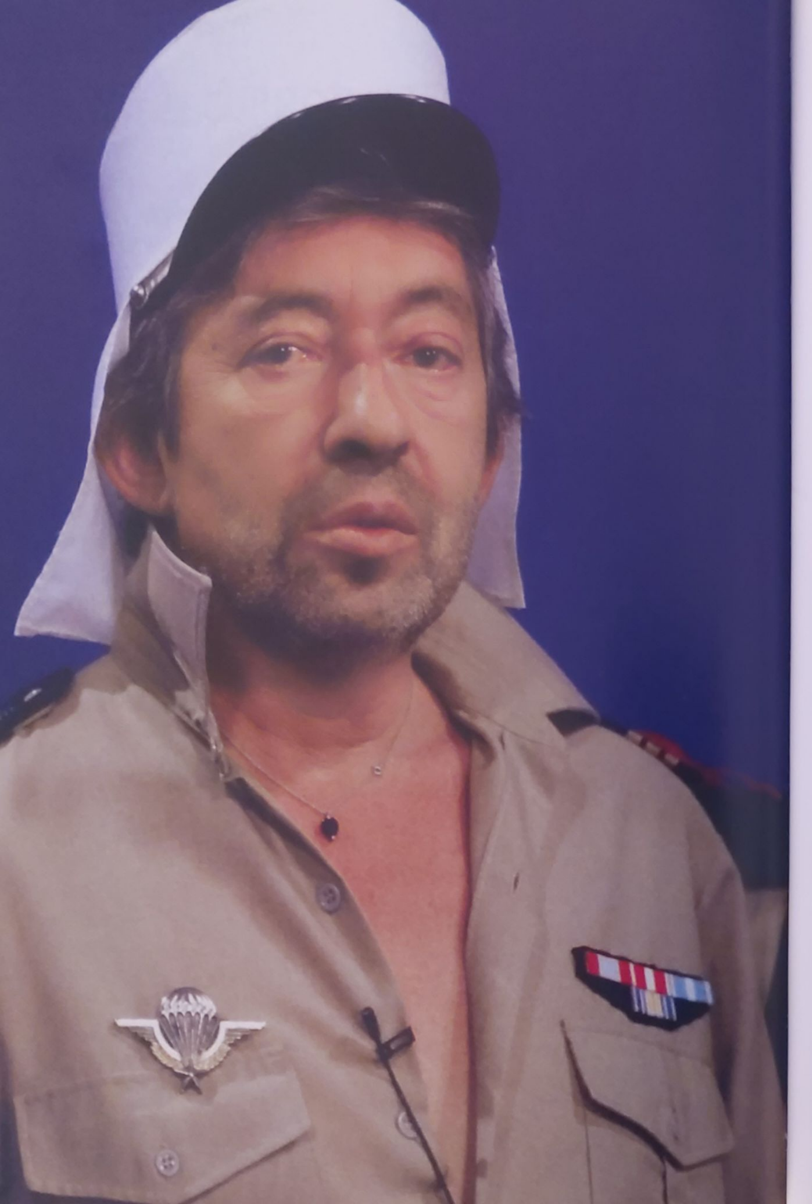
Sa vie n'est alors qu'une longue dépression soignée par le travail. Quelles sont ses journées ? En 1987, Serge Gainsbourg vit seul. Il a logé femme et enfant (Bambou, Lulu) dans une maison du 13e arrondissement de Paris. Il prend ses repas dans sa petite cuisine en longueur de la rue de Verneuil. Serge Gainsbourg se console de reliques. Et entre les deux grands portraits que l'artiste Stefan de Jaeger a réalisés de lui et de Bambou à partir d'un collage de polaroïds (1981), il se surprend encore à fantasmer en écrivant pour la chanteuse Viktor Lazlo (*Amour puissance six*), et en déposant des titres à la Sacem, parfois avec textes (*You You You But Not You, Hey Man Amen, Seigneur et saigneur,* pour ses spectacles au Zénith en 1988), parfois sans (*Berceuse de Jocelyne*). Et pour achever de tromper l'ennui, il se rend une fois par mois à la cafétéria du commissariat du 6e arrondissement, place Saint-Sulpice, pour prendre un verre avec ses nouveaux amis de la police. Parfois, il leur demande de venir le chercher à la sortie des boîtes de nuit. Les retours en fourgon avec le gyrophare, quoi de plus amusant…

[1] Yves Salgues, *Gainsbourg ou la provocation permanente*, Jean-Claude Lattès, 1989.

DISPATCH BOX

2'53

C'est un texte très référencé : on y croise « Delta Ville » (par rapport au film *Alphaville* de Godard), Caryl Chessman (le célèbre condamné à mort américain pour viols, kidnappings, etc., fervent militant de l'abolition de la peine de mort), entre autres jeux de mots sur une époque désormais révolue mais que Serge Gainsbourg a très bien connue : celle du vinyle (« *tout ça tourne au vinyle* », pour dire « *tout ça tourne au vinaigre* »). Oui, mais une « dispatch box » ? Eh bien, c'est ainsi qu'on désigne une valise diplomatique. Celle de Serge Gainsbourg garantit l'immunité au « pécheur » impénitent, qui livre là les ultimes confessions du baiseur blasé. Le titre s'ouvre sur un funk blanc à cocottes de guitares et gros son de batterie compressée, lesté d'un vocabulaire tout en « r » en droite lignée de *Lola Rastaquouère* plein de nibards, de dragues et de drogues. Morceau anecdotique mais avec une touche d'émotion sur le finale annonçant avec ses « *cinq ans de légion, étrange* », le dernier morceau de l'album (*Mon légionnaire*). À noter aussi, le jeu de mots « treize à la douze » que Serge Gainsbourg reprendra trois ans plus tard dans *White and black blues*, chanson représentant la France au concours de l'Eurovision par la voix de Joëlle Ursull.



MON LÉGIONNAIRE

5'35
Paroles de Raymond Asso.
Musique de Marguerite Monnot.

Quatrième et dernier single de *You're under arrest*, *Mon légionnaire* est avec *Gloomy Sunday* l'une des deux reprises de l'album. Et si la chanson a été créée par Marie Dubas en 1936, elle reste associée à Édith Piaf pour deux raisons au moins : la chanteuse en fit un classique dans la première période de sa carrière et elle est signée par Raymond Asso, ancien légionnaire qui fut son amant et Pygmalion, et Marguerite Monnot, la « fée » qui composa bon nombre de ses succès (du *Fanion de la légion* avec Raymond Asso à *L'Hymne à l'amour* sur un texte d'Édith Piaf). Et comme pour Étienne Daho, qui rencontrera le succès quelque temps plus tard, en 1993, avec sa reprise de *Mon manège à moi*, cette relecture « modernisée » d'une chanson de Piaf achève de faire de l'album *You're under arrest* une des meilleures ventes de Serge Gainsbourg. Le chanteur s'y voit même un peu cynique : « *Tu ne te rends pas compte le jack-pot (geste du bras). Tous les pèdes vont danser dessus cet été* », confie-t-il alors au *Nouvel Observateur*[1]. Mais contrairement à Étienne Daho, Serge Gainsbourg a pu rencontrer Édith Piaf. Tout jeune chanteur, il s'est rendu boulevard Lannes, où un véritable staff d'auteurs, compositeurs, amants concoctaient pour la légende Piaf un répertoire sur mesure. Elle était à la fin de sa carrière, lui au début. Elle avait demandé : « *Qui c'est ce garçon-là ?* » Elle lui aurait même dit : « *Avec des yeux pareils, il ne peut pas être un méchant garçon. Serge, on va travailler ensemble.* » Cela ne s'est pas fait. Regret de Serge Gainsbourg, car c'était « *la dernière chanteuse populaire* ». Il lui rend hommage avec cette reprise assortie d'un clip de Luc Besson.

SEPTEMBRE 1988 : POUR LE SINGLE *MON LÉGIONNAIRE*, UNE DES RARES REPRISES DU CHANTEUR.

PAGES SUIVANTES : SEPTEMBRE 1989, SUR LE TOURNAGE DE *STAN THE FLASHER*, DERNIER FILM DE GAINSBOURG.

[1] Cité dans *Le Nouvel Observateur* du 7 mars 1991.





EXTRAS

- SEX-SHOP
- COMME UN BOOMERANG
- L'AMI CAOUETTE
- LE CADAVRE EXQUIS
- RACCROCHEZ C'EST UNE HORREUR
- MY LADY HÉROÏNE
- TROIS MILLIONS DE JOCONDE
- GOODBYE EMMANUELLE
- SEA SEX AND SUN
- MISTER ICEBERG
- LES PAPILLONS NOIRS
- JE PENSE QUEUE
- DIEU FUMEUR DE HAVANES
- LA FAUTIVE
- JE VOUS SALUE MARIE
- SOUVIENS-TOI DE M'OUBLIER
- CHARLOTTE FOR EVER
- PLUS DOUX AVEC MOI
- HEY MAN AMEN

SEPTEMBRE 1988 : SUR LE TOURNAGE DU CLIP *MON LÉGIONNAIRE*, RÉALISÉ PAR LUC BESSON.

SEX-SHOP

2'57
Extrait de la b.o. du film *Sex-shop* de Claude Berri, sorti le 25 octobre 1972.

En 1972, Claude Berri, fils d'un fourreur polonais et d'une ouvrière roumaine, installés passage du Désir à Paris, propose au musicien le plus sulfureux de son époque de composer la bande originale de son nouveau film. Claude Berri vient de se faire remarquer avec deux films autobiographiques, *Le Vieil Homme et l'enfant* et *Le Pistonné*. Pour *Sex-shop*, le réalisateur, qui joue également le personnage central du film, demande à Serge Gainsbourg d'utiliser la chanson *La Décadanse* et de composer d'autres musiques originales. *Sex-shop*, c'est l'histoire d'un libraire qui face à d'importantes difficultés financières et à une vie sexuelle en berne résout le tout en se lançant dans l'ouverture d'un sex-shop ! 1972, c'est le pic de la libération des mœurs. Et le film ne traite que de cela, questionnements sur l'échangisme et la pornographie au long de tirades dantesques de l'acteur Jean-Pierre Marielle. Serge Gainsbourg, qui vient de composer *Les Petits Ballons* pour un hypothétique retour de France Gall, une chanson confondant la jeune chanteuse avec une poupée gonflable (!), est dans l'ambiance : il s'adonne à tout un vocabulaire d'insultes licencieuses sur une musique composée avec Jean-Claude Vannier. Durant la même période, Jane Birkin tourne *Don Juan 73* (Roger Vadim) avec Brigitte Bardot. Une scène montre les deux actrices nues dans un lit. Aucun doute : la révolution sexuelle est loin d'être terminée, que le couple Birkin-Gainsbourg illustre chacun à sa manière. Mais après la musique de *Sex-shop*, Serge Gainsbourg se remet au travail, et compose le premier album de Jane Birkin, *Di Doo Dah*, qui de la chanson-titre à *Help camionneur* en passant par *Les Capotes anglaises*, ne quitte guère le registre coquin — et contient aussi une des chansons préférées de Jane Birkin, la plus mélancolique, *Leur plaisir sans moi*. Quant à Claude Berri, Serge Gainsbourg le retrouvera dix-sept ans plus tard. Mais cette fois, c'est lui qui sera derrière la caméra. *Stan the flasher*, dernière réalisation de Serge Gainsbourg, met en scène la vie d'un ex-prof d'anglais, vieil obsédé en proie à des difficultés conjugales. Serge Gainsbourg et Claude Berri avaient donc, outre d'habiter à une rue d'écart (rue de Verneuil pour l'un et rue de Lille pour l'autre), plus à voir qu'on ne pouvait le croire.

COMME UN BOOMERANG

2'41
Inédit. Exhumé sur *L'Intégrale Serge Gainsbourg*.
Enregistré le 22 janvier 1975 au studio Vogue de Villetaneuse.

Depuis sa victoire au concours de l'Eurovision, le 20 mars 1965, avec sa chanson *Poupée de cire, poupée de son* pour France Gall, Serge Gainsbourg a régulièrement voulu retenter sa chance. En 1967, il écrit *Boum Badaboum* pour Minouche Barelli et en 1975 *Comme un boomerang* pour la chanteuse Dani. L'ancien mannequin, future patronne de boîte de nuit (L'Aventure) et apprentie fleuriste (créatrice du concept de magasins Au nom de la rose), a été aussi une grosse vendeuse de disques. En 1968, il s'est écoulé 1 million du 45-tours *Papa vient d'épouser la bonne*. En 1974, la chanteuse est pressentie pour représenter la France à l'Eurovision. Mais sa présence est annulée in extremis en raison du deuil national imposé de manière concomitante à la mort du Président Georges Pompidou. Qu'importe, elle s'y remet l'année suivante et Serge Gainsbourg lui écrit une chanson, *Comme un boomerang*, reprise d'un thème déjà donné à Jean-Claude Brialy dans la comédie musicale *Anna : Boomerang*. Pourtant, la jugeant trop provocante, le jury de sélection de l'Eurovision demande à son auteur d'en modifier le texte. Il refuse. Et pour la deuxième année consécutive, Dani passe à côté de l'Eurovision. Vingt-cinq années plus tard, Serge Gainsbourg est mort depuis dix ans quand en 2001 la chanteuse Dani exhume le titre. Elle le fait écouter à son ami Étienne Daho. Et la chanson devient ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : un tube. Ce qui, en matière d'inédits, est plutôt rare chez Serge Gainsbourg, car il laissait rarement dormir des pépites dans ses tiroirs… Dani a eu enfin sa victoire, celle du public. Depuis, la maison de disques Universal a publié la version de Serge Gainsbourg, enregistrée le 22 janvier 1975 au studio Villetaneuse de la maison de disques Vogue.

L'AMI CAOUETTE

3'07

45-tours paru en juin 1975.

« *Une connerie monumentale* », admettra Serge Gainsbourg dans sa dernière interview, réalisée le 14 novembre 1990. Pourtant, sur le moment, c'était bienvenu au niveau des relevés Sacem… *L'Ami Caouette*, sorti en juin 1975, est le premier tube d'été de Serge Gainsbourg. La chanson marque également la collaboration avec un nouvel arrangeur dans le studio de création « Serge Gainsbourg », Jean-Pierre Sabar. Croisé comme pianiste au temps de *Histoire de Melody Nelson*, cet enfant de Constantine formé par Maurice Duruflé peut être capable du meilleur comme du pire. Et avec *L'Ami Caouette*, on est plus proche de ses collaborations avec David Martial (l'antillais « *Cé-Cé-Cé-Célimène, toute la nuit, on va dan, Cé-Cé-Cé-Célimène* », etc.) que de Françoise Hardy avec laquelle le musicien a également travaillé. À sa décharge, il faut dire que la chanson n'est pas la plus inspirée de Serge Gainsbourg : un jeu de mots vaguement scato dans la continuité de son nouveau thème d'inspiration depuis l'album *Vu de l'extérieur* (1973). Dans la chanson, « caouette » profite d'une versification en rejets qui peut prendre de multiples formes. Alors, caouette, cacacouette, ou caca tout court ? That is the question. Mais une certitude demeure : la chanson a longtemps entaché l'œuvre de Gainsbourg. Pourtant, la connerie, « *c'est la décontraction de l'intelligence* » (précepte maison). Heureusement, en parallèle, Jean-Pierre Sabar et Serge Gainsbourg travaillent au deuxième album de Jane Birkin, *Lolita Go Home*, qui reste encore aujourd'hui une bonne nouvelle.

LE CADAVRE EXQUIS

2'54

Extrait du 45-tours *L'Ami Caouette* paru en juin 1975.

Voici une musique qui inspirera deux textes différents mais sur des thèmes assez voisins : *Le Cadavre exquis* et *French Graffiti*. Serge Gainsbourg enregistre la première chanson en juin 1975 à Paris. Elle devient la face B du 45-tours *L'Ami Caouette*. Le chanteur, qui s'est toujours revendiqué de l'héritage des surréalistes, cite le mode d'écriture aléatoire inventé par André Breton et ses disciples. C'est d'abord un jeu : chacun écrit dans son coin une phrase, qu'on mélange aux autres puis qu'on accole au hasard d'un tirage au sort. C'est un pari sur la transmission de pensée dans un lieu et à un moment donnés. Dans la chanson de Gainsbourg, on croise des mouches à merde qui reviendront sous forme cantharide dans *La Ballade de Johnny Jane* (1976) et des « *caresses manuelles* » qui se retrouveront dans la chanson *Goodbye Emmanuelle* (1977). Orchestrée par le nouvel arrangeur maison, Jean-Pierre Sabar, la musique accueille quelques semaines plus tard le texte de *French Graffiti* sur l'album *Lolita Go Home*. Deuxième disque de Jane Birkin après *Di Dou Dah* (1973), *Lolita Go Home* mêle pour moitié reprises de standards américains (Cole Porter, Rodgers & Hart) et compos originales. La particularité de ces chansons est d'avoir été écrites par Philippe Labro. Connu pour son look veste de bûcheron ramené d'un voyage initiatique aux États-Unis au milieu des années 1950, et grâce auquel une reconnaissance mutuelle s'établira avec Johnny Hallyday pour lequel il écrit également des textes, Philippe Labro est un journaliste en vue, travaillant aussi bien pour la radio, la presse écrite que pour la télévision. Pour *French Graffiti*, clin d'œil au film *American Graffiti* sorti deux ans plus tôt, Philippe Labro applique le même principe que pour *Le Cadavre exquis* : il inventorie des mots laissés au hasard dans les toilettes publiques. Le comble, c'est que les deux chansons sont réussies…

RACCROCHEZ C'EST UNE HORREUR

3'13

Extrait du 45-tours paru en octobre 1976.

En duo avec Jane Birkin.

Face B du mélancolique *Ballade de Johnny Jane*, extrait de la bande originale du film *Je t'aime moi non plus*, *Raccrochez c'est une horreur* en est le versant déridé. Partant d'un jeu de mots dérivé du *Raccrochez c'est une erreur*, c'est un duo en forme de blague exécuté par Jane Birkin et Serge Gainsbourg. Elle joue la vierge effarouchée, lui le vieux satyre, pervers pépère dont on entend la voix par combiné interposé. C'est une chanson qui fait toujours du bien à entendre avec sa rythmique disco kitsch assez plaisante. Comme la face A cocomposée avec Jean-Pierre Sabar, la chanson doit beaucoup à la collaboration avec le nouvel arrangeur de Serge Gainsbourg. Depuis le départ de Jean-Claude Vannier, Sabar travaille essentiellement sur les musiques de film (*Aurais dû faire gaffe*, *Le choc est terrible*, *Je t'aime moi non plus*, *Madame Claude*, *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine*, *Goodbye Emmanuelle* avec *Yesterday yes a day*) et les tubes d'été (*L'Ami Caouette*).

MY LADY HÉROÏNE

3'10

Extrait du 45-tours paru en juin 1977.

D'après une musique d'Albert Ketelbey.

Huit mois après l'échec commercial de l'album *L'Homme à tête de chou*, Serge Gainsbourg revient à une forme plus évidente de chanson. En juin 1975, il s'y est déjà essayé avec *L'Ami Caouette* : c'est l'exercice du tube de l'été. Il récidive en juin 1977 avec un 45-tours comptant *My Lady Héroïne* en face A et *Trois millions de Joconde* en face B. Ce titre, nous l'avons aperçu depuis sur l'un des rares manuscrits connus de Serge Gainsbourg : une recherche de titres légèrement mise en scène jusque dans ses ratures et son écriture hachée. Enregistré à Londres sous la direction musicale d'Alan Hawkshaw, *My Lady Héroïne* n'est pas le plus grand texte de Serge Gainsbourg. Partant d'un rapprochement sémantique (lady, héroïne), la chanson explore d'un même coup le champ lexical associé au chanvre et à l'héroïne, drogue qui se substitue, selon l'expérience éprouvée, à toutes les maîtresses. Mais la mélodie est très belle. Elle est née d'un emprunt à une œuvre du compositeur anglais Albert Ketèlbey (1875-1959), *Sur un marché persan*. D'inspiration orientale, c'est la plus célèbre de ses compositions de « musique légère ». Grâce soit rendue à Gainsbourg de nous l'avoir fait connaître maintenant que son nom est crédité dans la chanson. Et une pensée pour ce compositeur qui finit ses jours sur l'île de Wight de la plus belle des manières qui soit : en jouant au billard.



SERGE GAINSBOURG, RÉALISATEUR DE PUBLICITÉ ET DE CLIPS VIDÉO TRÈS PRISÉ DURANT LES ANNÉES 1980.

TROIS MILLIONS DE JOCONDE

3'03

Extrait du 45-tours *My Lady Héroïne* paru en juin 1977.

Face B du 45-tours *My Lady Héroïne*, *Trois millions de Joconde* s'enregistre en mai 1977 à Londres. C'est un disco-rock singulier dans la discographie de Serge Gainsbourg. La chanson imagine le portrait de Léonard de Vinci imprimé sur papier toilette à la façon des sérigraphies d'Andy Warhol. Une chanson rigolote qui est aussi, paraît-il, une des favorites de Charlotte Gainsbourg. Mais pourquoi *La Joconde* ? Serge Gainsbourg était un grand habitué du Louvre. Il pouvait s'y rendre une fois par semaine. (Le seul endroit où il ne fumait pas.) On se souvient de ces images le voyant caresser *La Mort de Sardanapale* d'Eugène Delacroix, une de ses toiles préférées avec *Le Martyre de saint Sébastien* d'Andrea Mantegna. Et *La Joconde* ? Guère à son goût. Mais cette possibilité d'imaginer le plus célèbre tableau du Louvre sur papier toilette et de s'autoriser le jeu de mots « Léonard de WC » nous rappelle une autre histoire de Serge Gainsbourg. En 1949, Lise Lévitzky, sa fiancée, en quête d'un nouveau logement, trouve, par l'entremise de son patron, l'écrivain surréaliste Georges Hugnet, refuge chez Salvatore Dalí. Ces quatre mois marqueront à jamais Lucien / Serge Ginsburg. Il n'a pas encore renoncé à la peinture et, à chacune de ses permissions, le jeune appelé se rend au 88 rue de l'Université. Outre une pièce recouverte d'astrakan du sol au plafond, un détail le frappe : Dalí recycle ses brouillons sous forme de papier toilette. « Lise » et « Lulu » se « torchent » avec les dessins du peintre. Sans songer à en faire un stock de survie ! Car ce sont des millions qui partent chaque jour dans les égouts… Mais des années après, devenu richissime, Serge Gainsbourg rachètera à prix d'or une de ces esquisses. La chanson *Trois millions de Joconde* s'appuie sur ce souvenir et pousse plus loin encore le bouchon : Serge Gainsbourg imagine là une revanche sur toutes les filles qui ont arboré ce sourire biaisé à la Mona Lisa et dont le jeune Lucien Ginsburg a tant souffert.

GOODBYE EMMANUELLE

3'21

Extrait de la b.o. du film *Goodbye Emmanuelle* de François Leterrier, sorti le 14 octobre 1977.

Musique de Jean-Pierre Sabar et Serge Gainsbourg.

Ce fut une des fois où Serge Gainsbourg manqua de son flair légendaire : en 1974, Just Jaeckin, photographe et réalisateur publicitaire croisé sur les tournages de l'émission TV *Dim Dam Dom* produite par Daisy de Galard, propose à son copain Serge Gainsbourg de composer la musique de son premier film, *Emmanuelle*. Après une projection, Serge Gainsbourg décline l'offre : pas le temps et trop à l'eau de rose. Sorti sur les écrans le 1er juin 1974, *Emmanuelle*, avec la sublime Sylvia Kristel, est l'un des plus gros cartons du cinéma français, restant dix ans à l'affiche sur les Champs-Élysées ! En laissant la musique au jeune compositeur Pierre Bachelet, Serge Gainsbourg est passé à côté d'une rente… Il se rattrape. En 1977, sort *Goodbye Emmanuelle*, tourné par François Leterrier après la suite mort-née *Emmanuelle 2* tombée sous le coup de la censure. « *Ça l'agaçait d'avoir raté le coche sur un tel succès mondial :* "Putain, le pognon que j'ai perdu[1]." » D'autant que Serge Gainsbourg a également raté *Les Valseuses* du jeune réalisateur Bertrand Blier. Là aussi, un succès au box-office ! Pour *Goodbye Emmanuelle*, Serge Gainsbourg s'adjoint la collaboration d'un nouvel arrangeur, Jean-Pierre Sabar, dont le mérite entre autres est de l'avoir initié au reggae. Deux ans avant l'album *Aux armes et cætera*, c'est sa première incursion dans le registre jamaïquain — dont on entend également en 1977 une première tentative avec la chanson *Zanzibar* pour le film *Aurais dû faire gaffe, le choc est terrible*. Serge Gainsbourg joue du prénom *Emmanuelle* dont les rimes sont pleines de promesses. Jane Birkin, qui a joué entre-temps dans le premier film de Gainsbourg *Je t'aime moi non plus* (1976), prête sa voix au refrain. Quant à Just Jaeckin, Serge Gainsbourg le retrouvera sur la musique de *Madame Claude*, où Jane Birkin chantera la chanson *Yesterday yes a day* (dont elle aurait écrit les paroles), et sur des publicités pour des lave-vaisselles.

[1] François Leterrier, dans *Le Cinéma de Gainsbourg*, coffret 3 CD Universal, 2001. Entretien avec Stéphane Lerouge.

SEA, SEX AND SUN

4'17

Paru le 10 juin 1978.

« L'Ami Caouette, *c'était une connerie.* » Toujours selon la même interview, du 14 novembre 1990, *Sea, sex and sun* c'était « *une autre connerie que j'ai écrite, crachée comme du venin, en dix minutes. Mais c'était pour les sous* ». Ça va, alors... *Sea, sex and sun*, troisième tube de l'été après *L'Ami Caouette* en 1975 et *My Lady Héroïne* en 1977, est une des uniques incursions de Serge Gainsbourg dans le genre disco. Cet homme « *accablé d'impôts* » se vivait comme « *le plus humble des serviteurs du show-business*[1] ». Mais si la France l'a finalement tant aimé c'est que, contrairement à bon nombre de ses confrères, il n'a jamais essayé de se soustraire à ses obligations de citoyen... Ses impôts, il les payait en France, avec ce genre de « connerie » qui fait aussi du bien au fessier (c'est un tube de boîte de nuit). Enregistrée en mai 1978 au studio Phonogram à Londres, sous la direction musicale du claviériste anglais Alan Hawkshaw, au côté du chanteur depuis l'album *Vu de l'extérieur*, la chanson connaît deux versions, l'une française, l'autre anglaise. L'époque est alors au *Love me baby* de Sheila, ex-yéyé reconvertie au disco en compagnie du producteur Nile Rodgers (cf. Chic et *Let's dance* pour David Bowie). *Sea, sex and sun* est un tube façon Club Med'. Mais ce n'est pas le vrai Gainsbourg. Lui, c'est *L'Homme à tête de chou*... À l'automne, la chanson *Sea, sex and sun* connaîtra une deuxième carrière, en illustrant la bande originale du film *Les Bronzés*, de Patrice Leconte : gros succès de cinéma.

[1] Yves Salgues, *Gainsbourg ou la provocation permanente*, Jean-Claude Lattès, 1989.

MISTER ICEBERG

3'33

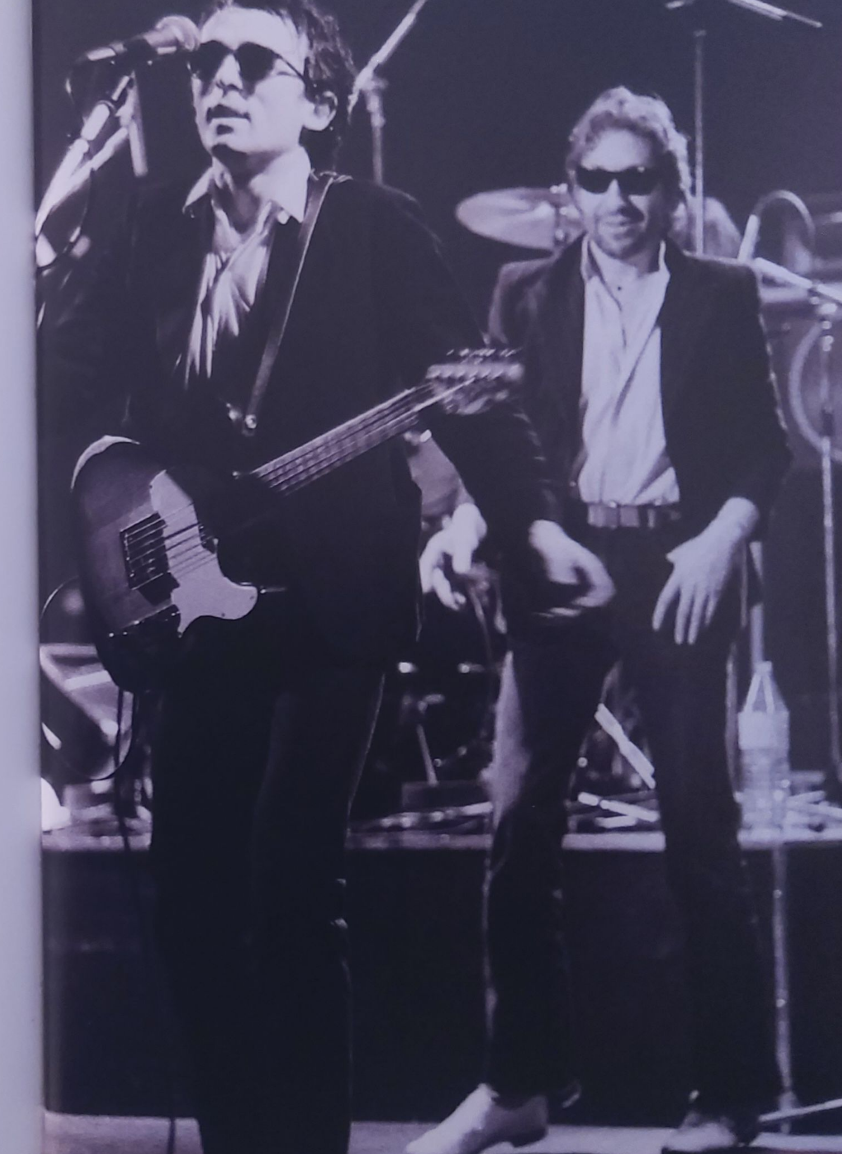
Extrait du 45-tours *Sea, sex and sun*, paru le 10 juin 1978.

Une de ses blagues favorites : « *Vous savez qui a coulé le Titanic ? Iceberg ! Encore un juif !* » En 1978, Serge Gainsbourg en fait une chanson, qui n'a apparemment rien à voir avec la blague, mais dont le jeu de mots constitutif (l'épaule nord / le pôle nord) peut laisser cependant entendre un accent rieur rappelant l'humour juif du film *Les Aventures de Rabbi Jacob* (1973). Enregistré durant les séances de *Sea, sex and sun* (du 22 au 24 mai 1978, au studio Phonogram, Londres, sous la direction musicale d'Alan Hawkshaw), *Mister Iceberg* en est la face B — le soleil en face A, la glace en face B ! Mais là, rien du disco de *Sea, sex and sun*. Serge Gainsbourg, délaissant un temps le talk-over pour renouer avec une mélodie chantée, enregistre un rock en laid-back lesté d'un orgue et de chœurs cool traversés par une guitare à effet chorus. La guitare, c'est Alan Parker, musicien anglais avec lequel Serge Gainsbourg n'a cessé de travailler depuis l'album *Histoire de Melody Nelson*. Et comme pour *Sea, sex and sun*, une version anglaise de *Mister Iceberg* sera enregistrée, à laquelle participera Jane Birkin. Sur un mode analogue, Serge Gainsbourg écrira en 1988 *Hey Mister Zippo* pour sa compagne Bambou, du nom de l'accessoire dont il jouait pour allumer ses cigarettes.

LES PAPILLONS NOIRS

2'47
Extrait de l'album *Ok Carole* de Bijou, paru en avril 1978.
Avec le groupe Bijou.

En 1966, Michèle Arnaud s'apprête à quitter le monde de la chanson. Elle se lance dans la production (c'est elle qui produit en 1967 pour la télévision la comédie musicale *Anna*). Au moment où elle songe à arrêter, Serge Gainsbourg lui compose une dernière chanson. Il lui doit bien ça. Elle a été la première à le chanter. Mais depuis *Douze belles dans la peau*, son ancien protégé est devenu l'un des auteurs les plus sollicités de la jeune scène française (il écrira d'ailleurs beaucoup pour le fils de Michèle Arnaud, Dominique Walter). *Les Papillons noirs* est un titre pop un peu espiègle, un peu nostalgique aussi (arrangements, Michel Colombier). Il est écrit par un homme qui fut secrètement amoureux de la chanteuse. (Et on entend sa voix sous celle de Michèle Arnaud dans l'enregistrement original des *Papillons noirs*.) Le disque paraît en juin 1966 chez Pathé-Marconi. Douze ans plus tard, en 1978, la chanson ressort. Un jeune groupe révélé sur la scène punk française la veut pour son deuxième album, *Ok Carole*. Bijou, qui remporte alors un vrai succès, a repris un an plus tôt *La Fille du Père Noël* de Jacques Dutronc sur son premier album. Serge Gainsbourg rencontre le trio qui se trouve être dans la même maison de disques que lui. Il l'accompagne en studio et lui écrit même un titre, *Betty Jane Rose*. En novembre 1978, Bijou invite le chanteur à ses concerts. Cela se déroule à Épernay, dans la Marne. C'est la première étape qui va conduire Serge Gainsbourg à remonter sur scène après quinze ans d'absence. Le public jeune redécouvre le chanteur. En même temps, un groupe de punk français, Starshooter, reprend *Le Poinçonneur des Lilas*. Tout cela se passe un an avant que Serge Gainsbourg ne s'envole pour la Jamaïque. À la même époque, la maison de disques Philips publie la première anthologie Gainsbourg pour ses vingt ans de carrière. La cote de ses premiers disques ne va pas tarder à grimper sur le marché du disque d'occasion.



EN 1978 SUR SCÈNE AVEC LE GROUPE BIJOU, QUI VIENT DE REPRENDRE UN VIEUX GAINSBOURG, *LES PAPILLONS NOIRS.*

JE PENSE QUEUE

3'23
Extrait de la b.o. du film *Je vous aime* de Claude Berri, sorti le 17 décembre 1980.

> *– QUAND VOUS DITES QUE LES FEMMES SONT DES CHIENNES, C'EST UN COMPLIMENT ?*
> *– ABSOLUMENT.*
> *– POUR LES CHIENS ?*
> *– NON, POUR LES FEMMES !*

Extrait d'un dialogue du film *Je vous aime*, entre Serge Gainsbourg et Catherine Deneuve, qui joue le rôle d'une journaliste. Pour cette réalisation de Claude Berri, déjà croisé en 1972 pour la musique du film *Sex-shop*, Serge Gainsbourg dit que le cinéaste s'est inspiré de sa propre vie. D'ailleurs, certaines scènes sont tournées chez le chanteur. En 1980, Jane Birkin a quitté la rue de Verneuil. Ce film paraît être une forme de retour sur soi pour celui qui n'a plus que le cynisme pour masquer son chagrin. Dans la séquence de la chanson, on voit Serge Gainsbourg esquisser dans son salon une comptine, qui prend bientôt forme dans un chenil : le chanteur y est accompagné de trois joyeuses choristes. Puis, suivant une musique arrangée par Jean-Pierre Sabar, Serge Gainsbourg chante à l'oreille d'un chien, le meilleur ami de l'homme, en tout cas de l'auteur de l'aphorisme *« l'amour est aveugle et sa canne est rose ». Je pense queue* n'est pas une chanson majeure de Serge Gainsbourg, mais, jeu de mots potache à l'appui, elle préfigure bien les bases de Gainsbarre, marionnette agitée aux yeux du grand public.



SEPTEMBRE 1989, AVEC CLAUDE BERRI : *STAN THE FLASHER*. ILS AVAIENT DÉJÀ TRAVAILLÉ ENSEMBLE (*SEX-SHOP*, *JE VOUS AIME*) ET ÉTAIENT VOISINS.

DIEU FUMEUR DE HAVANES

3'52
Extrait de la b.o. du film *Je vous aime* de Claude Berri, sorti le 17 décembre 1980.
En duo avec Catherine Deneuve.

C'est dans le Concorde que Serge Gainsbourg dit avoir eu l'idée de la chanson : « *Je me suis dit, tiens, il y a des dieux qui fument (je mets toujours les dieux au pluriel, on ne sait jamais, je pourrais me fâcher avec un).* » La chanson apparaît dans le film *Je vous aime* sous la forme d'un duo avec Catherine Deneuve. Dans ce film que Claude Berri réalise alors qu'il est en instance de divorce, Serge Gainsbourg joue son propre rôle — et dans tous ses états. À l'époque, le chanteur vient aussi de se faire quitter — par Jane Birkin. Et ce tournage au côté de Gérard Depardieu, Jean-Louis Trintignant et Alain Souchon semble le distraire d'une longue période de dépression qui s'annonce. Catherine Deneuve est une bonne amie. Sans elle, Serge Gainsbourg dira qu'il se serait tiré une balle. Elle lui a sauvé la vie, donc, tout en tentant de ressouder le couple Birkin-Gainsbourg. *Dieu fumeur de havanes* s'enregistre en avril 1980 sous la direction musicale de Jean-Pierre Sabar. À la fin de l'année, le titre est présenté à la télévision, lors de la sortie du film en salles. Ce duo sera un succès, largement repris depuis par les radios gold. Et avec Catherine Deneuve, l'aventure discographique ne s'arrêtera pas là. Un album suivra, *Souviens-toi de m'oublier*, fait trop à la hâte, mais dont a surnagé une très belle chanson, *Dépression au-dessus du jardin*, inspirée comme dans toutes les périodes clés de Serge Gainsbourg par une mélodie de Chopin, *L'Étude en fa mineur n° 9*, opus 10. C'est d'ailleurs la chanson de cette période que préférera chanter Serge Gainsbourg lors de ses spectacles au Casino de Paris, en 1985.

LA FAUTIVE

3'02
Extrait de la b.o. du film *Je vous aime* de Claude Berri, sorti le 17 décembre 1980.

Avec sa rythmique dédoublée et son riff de cuivres soul, cet extrait de la b.o. du film *Je vous aime* réalisé par Claude Berri emprunte à l'air Tamla Motown de *It's the same old song*, hit du collectif de songwriters Holland-Dozier-Holland popularisé en 1965 par les Four Tops. Mais en France, la chanson fut surtout connue par l'adaptation qu'en fit Claude François sous le titre *C'est la même chanson*, en 1971. On se souvient que Serge Gainsbourg lui écrivit un titre, *Hip Hip Hip Hurrah*, joyeusement misogyne. *La Fautive* est une chanson aussi revancharde, mais trop frontale pour ne pas s'avérer premier degré, ce qui est plutôt inhabituel chez Serge Gainsbourg. Elle demeure d'ailleurs anecdotique au regard de l'œuvre.



1ER JUIN 1980, AVEC CATHERINE DENEUVE SUR LE TOURNAGE DU FILM *JE VOUS AIME*, DE CLAUDE BERRI.

JE VOUS SALUE MARIE

2'41
Extrait de la b.o. du film *Je vous aime* de Claude Berri, sorti le 17 décembre 1980.

Un an après le scandale provoqué par la relecture reggae de *La Marseillaise*, on peut s'étonner, comme le relèvent Yves-Ferdinand Bouvier et Serge Vincendet[1], de la relative indifférence dans laquelle sort cette adaptation aux mêmes couleurs jamaïcaines de *L'Ave Maria* catholique. La prière chrétienne sert ici d'illustration à la b.o. du film *Je vous aime* de Claude Berri, sorti en décembre 1980. Le film n'a pas eu un grand succès. Mais ce reggae est aussi un signe de l'épuisement d'une formule, qui se confirmera avec l'album *Mauvaises Nouvelles des étoiles*, suite reggae de l'album *Aux armes et cætera* placée sous le signe du Christ répudié.

[1] *L'Intégrale et cætera*, éditions Bartillat, 2005.



EN HABIT DE BILLETS DE BANQUE : IL AIMAIT LES BRÛLER OU LES DONNER SOUS FORME DE GROS POURBOIRES AUX TAXIS PARISIENS.

SOUVIENS-TOI DE M'OUBLIER

5'04
Extrait de l'album *Souviens-toi de m'oublier* de Catherine Deneuve, paru en mai 1981.
En duo avec Catherine Deneuve.

Probablement inspiré de la chanson *Don't forget to remember me* des Bee Gees (1969), *Souviens-toi de m'oublier* est la chanson-titre de l'album que Serge Gainsbourg compose en 1981 pour Catherine Deneuve. C'est avec la reprise de *Ces petits riens* un des duos avec l'actrice sur ce disque fait de décalques de *Docteur Jekyll et Mister Hyde* (*Monna Vanna et Mister Duncan*) et d'*Initials BB* (*Digital Delay*). À l'origine pourtant, la chanson accueillait une autre musique, destinée à un autre interprète. Fin 1980, à Los Angeles, Serge Gainsbourg rejoint Alain Chamfort, jeune interprète-compositeur découvert par Claude François, pour lequel il vient d'écrire le succès de *Manureva*. Chamfort et Gainsbourg ont chacun refait leur vie, le premier avec la chanteuse Lio, le deuxième avec un jeune mannequin d'origine eurasienne, baptisé Bambou. Mais, invitées dans la grande maison de Beverly Hills que la maison de disques CBS loue alors pour l'écriture de l'album, les deux filles ne s'entendent pas. Et après un temps de fête, l'ambiance se dégrade. Au moment de finir la chanson *Souviens-toi de m'oublier* qui est en passe de donner son titre à l'album (finalement ce sera *Amour, année zéro*, d'après le film *Allemagne, année zéro* de Roberto Rossellini), Serge Gainsbourg plie bagage, et repart avec son texte. Catherine Deneuve est à Los Angeles pour la promotion du *Dernier Métro* (François Truffaut), pour lequel l'actrice vient de rafler un des dix césars du film. La chanson lui est offerte. Mais elle n'a pas fini de voyager. Cinq ans plus tard, Serge Gainsbourg lui redonne une autre chance sous le titre *Don't forget to forget me* sur le premier album de Charlotte Gainsbourg, *Charlotte for Ever*, en 1986.

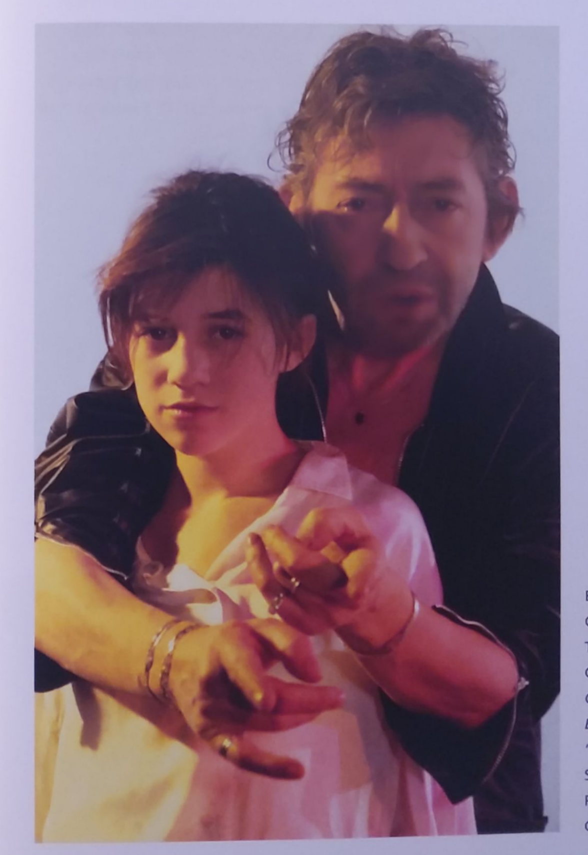


CHARLOTTE FOR EVER

Extrait de l'album *Charlotte for Ever* de Charlotte Gainsbourg, paru en novembre 1986.
En duo avec Charlotte Gainsbourg.
Musique de Aram Ilitch Khatchatourian.

C'est la troisième chanson dédiée à Charlotte Gainsbourg, après *La poupée qui fait* et *Shush Shush Charlotte*. Elle est extraite de la bande originale du film du même nom. Tout comme *Lemon incest*, premier duo avec Charlotte Gainsbourg en 1984, elle se retrouvera sur l'album que Serge Gainsbourg lui compose en 1986. Depuis la séparation avec Jane Birkin, leur fille semble être la nouvelle muse du chanteur. Et dix ans après avoir fait tourner la mère, Jane Birkin, dans le film *Je t'aime moi non plus*, il la met en scène dans son troisième long métrage comme réalisateur, *Charlotte for Ever*, tourné en août 1986, aux studios de Boulogne-Billancourt. Charlotte Gainsbourg, qui a 15 ans, n'est cependant pas une débutante. Après un petit rôle dans le film *Paroles et musique* d'Élie Chouraqui, où elle joue la fille de Catherine Deneuve, et donne la réplique à l'acteur Christophe Lambert, elle a remporté, le 24 février 1986, un césar pour sa prestation dans le film *L'Effrontée* de Claude Miller. Au départ, Serge Gainsbourg a pensé à Christophe Lambert pour jouer son rôle. Ce qui ne se fera finalement pas. Le scénario de *Charlotte for Ever* tient sur un ticket de métro. C'est l'histoire d'un scénariste à la dérive (le dénommé Stan) que seule la jeune Charlotte (Charlotte Gainsbourg) peut faire émerger de sa torpeur alcoolisée. Il y est écrit également que Stan est un faussaire — donc Stan the Faussaire, quatre ans avant *Stan the Flasher*, le dernier film de Serge Gainsbourg comme réalisateur ? À l'époque, Serge Gainsbourg est lui-même au fond du trou. Entre deux albums, *Love on the beat* et *You're under arrest*, il tourne des clips pour de jeunes groupes en vogue (*Tes yeux noirs*, pour Indochine), compose des publicités pour des eaux de toilette (en particulier pour un film réalisé par Bertrand Blier, avec qui Serge Gainsbourg a travaillé sur le film *Tenue de soirée*) et fait scandale à la télévision française en faisant des avances à la chanteuse américaine Whitney Houston (le fameux « *I want to fuck you* » sous les yeux médusés de l'animateur Michel Drucker). Et c'est dans cette période en roue libre qu'il finit par trouver un producteur acceptant de financer son film, dont il tient le rôle principal au côté de sa fille. À sa sortie, *Charlotte for Ever* est interdit aux moins de 12 ans. Sans cette mention, le film aurait-il davantage rencontré son public ? Rien n'est moins sûr. Mais une chanson en ressort. Enregistrée avec l'équipe de *Love on the beat* (le guitariste Billy Rush, dans son studio new-yorkais Dangerous Music), elle annonce sur une jolie mélodie les derniers éclats du compositeur. Il s'avèrera que cette musique est un emprunt au compositeur russe Aram Ilitch Khatchatourian (*Andantino pour piano*, opus 5).

PAGES PRÉCÉDENTES : AVEC CATHERINE DENEUVE SUR LE TOURNAGE DU FILM *JE VOUS AIME* DE CLAUDE BERRI, SORTI LE 17 DÉCEMBRE 1980.



EN 1986, AVEC CHARLOTTE. TOURNAGE D'UN CLIP POUR L'ALBUM *CHARLOTTE FOR EVER*. UNE DES "FEMMES DE SA VIE", SELON LISE LÉVITZKY, PREMIÈRE ÉPOUSE DU CHANTEUR.

PLUS DOUX AVEC MOI

5'05
Extrait de l'album *Charlotte for Ever*, paru en novembre 1986.
En duo avec Charlotte Gainsbourg.

Extraite du film *Charlotte for Ever*, la chanson figure sur le premier album de Charlotte Gainsbourg *Charlotte for Ever* sorti la même année, en 1986. Elle apparaît également sur la troisième intégrale de Serge Gainsbourg (2011), à la suite de l'album *Love on the beat*, qui compte avec *Lemon incest* le premier des quatre duos que le chanteur effectuera avec sa fille. La production est confiée à l'équipe new-yorkaise de *Love on the beat*, et identifiable grâce aux guitares en lignes claires de Billy Rush. Stan Harrison est au saxophone, très présent, et les frères Simms aux chœurs, tout du long : des « Ou-o »u, des « ah-ah », au milieu desquels la chanteuse (Charlotte) place une des dernières trouvailles de son père de chanteur (Serge) : « *Constant dans l'inconstance* », allusion à l'ouvrage *Adolphe* de Benjamin Constant, un des romans de chevet de Serge Gainsbourg. Mais aussi, d'après Constance Meyer, jeune confidente alors du chanteur, un clin d'œil à leur relation : « *J'étais chez lui. Il a mis la chanson et il m'a fixée de son regard perçant au moment où est arrivé le refrain qui parlait de moi : "Constant dans l'inconstance". Il n'a pas dit un mot. C'était sa façon à lui de me faire comprendre que c'était pour moi. Il était très pudique. Ensuite, on n'en a pas vraiment parlé. Sauf que dès je lui téléphonais, il me disait : "C'est Constant dans l'inconstance*[1]*."* »

[1] *Platine Magazine*, n° 179, mars 2011.

PAGES SUIVANTES :
1[ER] JANVIER 1986,
AVEC BAMBOU.
LEUR FILS, LULU, EST
NÉ LE 5 JANVIER 1986.



SOUS L'ŒIL DE PIERRE TERRASSON. LORS D'UNE SÉANCE, GAINSBOURG DONNA 10 000 FRANCS À L'ASSISTANT DU PHOTOGRAPHE : "VA TE FAIRE REFAIRE LES DENTS." CE QU'IL FIT APRÈS AVOIR HÉSITÉ À DÉPOSER LE CHÈQUE (LA SIGNATURE DE GAINSBOURG VALAIT DE L'OR).



HEY MAN AMEN

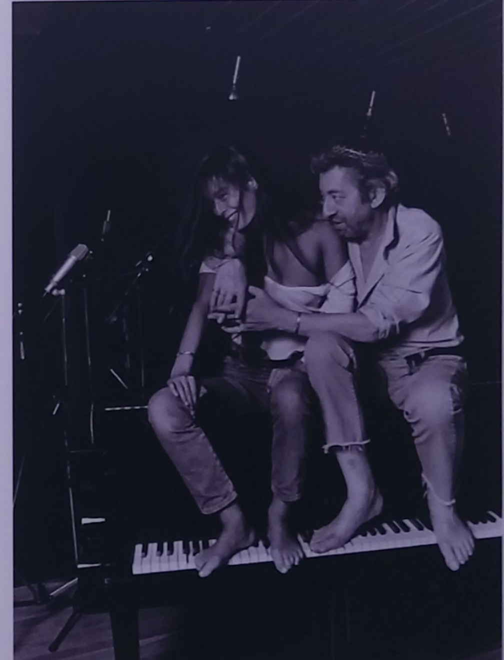
4'18
Extrait de l'album live *Le Zénith de Gainsbourg* paru en 1989.

Une image reste de cette chanson : le jeune Lulu Gainsbourg, 2 ans, courant, sous les projecteurs sur la scène du Zénith. Serge Gainsbourg présente son fils à son public. C'est grâce à lui qu'il a pu enfin avoir sa première une de *Paris-Match* ! La chanson lui est dédiée. C'est, avec *You You You But Not You* et *Seigneur et saigneur*, l'un des trois inédits présentés lors des derniers concerts de Serge Gainsbourg. Basée sur une inversion de syllabes finales de mots rimant en « i » et en « u », c'est une lettre d'adieux autant qu'un passage de relais à l'enfant qui porte le prénom du père, encouragé à réussir dans l'adversité. Ce que fera Lulu Gainsbourg, en s'affirmant comme musicien à travers un album hommage à son père, *From Gainsbourg to Lulu*, paru en novembre 2011.

Quelques mois après ces concerts, Serge Gainsbourg subit une opération, ablation partielle du foie. Convalescence à l'hôtel Raphaël (où une suite Gainsbourg lui est dédiée désormais), puis le musicien reprend ses projets : écriture d'un album pour Jane Birkin (*Amour des feintes*), d'un autre pour Vanessa Paradis (*Variations sur le même t'aime*), une chanson pour l'Eurovision (*White and black blues* chantée par Joëlle Ursull), tournage d'un film *Stan the Flasher*, puis vacances à la Barbade avec Charlotte… Serge Gainsbourg, qui a tant bravé la mort, négocie avec le temps. Mais en décembre 1990, le chanteur doit encore se reposer. Il choisit à Vézelay, en Bourgogne, un hôtel-restaurant, L'Espérance, tenu par un couple, Marc et Françoise Meneau. Serge Gainsbourg prend ses marques dans la chambre n° 30, un appartement privé de 85 m² où il a installé deux toiles de maître, des bibelots et l'ours en peluche de son enfance (celui qu'à sa mort on couchera à ses côtés). Gainsbourg au vert, c'est le même : chaussures Repetto, pantalons et chemises en jean, avec cependant des lunettes demi-lunes en écaille et une canne. Un peu de visite, sa famille (Charlotte, Bambou, Lulu) ainsi que Thomas Dutronc, le fils de Jacques Dutronc et Françoise Hardy, pour qui il s'est pris d'affection.

À L'Espérance, Serge Gainsbourg a sa table. Après avoir passé une demi-heure au bar, à lire le journal, boire un café et un jus de fruits, il y déjeune dos à la salle. Puis, retourne travailler. Trois cents mètres séparent la salle du restaurant de sa chambre, qu'il traverse, dans la neige, en Repetto sans chaussettes. Mais l'homme des villes apprécie la campagne. Tous les jours, il effectue une promenade le long du Val-Poirier, la petite rivière qui coule en bas de

L'Espérance. Et après avoir travaillé tout l'après-midi, il se rend, sur les coups de 19 heures, au salon, où il prend des notes et joue ses succès au piano. Parfois, il écoute du Gerschwin. Mais le 5 janvier 1991, l'hôtel doit fermer. Fin de la saison. Et Serge Gainsbourg rentre à Paris. C'est là qu'il couche les bases de son nouvel album qui doit s'enregistrer à La Nouvelle-Orléans avec l'équipe des Neville Brothers. *« J'ai encore pas mal de choses à dire, comme dirait André Chénier au bord de l'échaffaud »*, déclarait Serge Gainsbourg, le 14 novembre 1990. Mais une semaine après que les billets d'avion ont été pris pour les musiciens du projet *Moi m'aime Bwana*, un télégramme leur parvient : *« Voyage annulé — Serge est mort — Philippe. »* C'est Philippe Lerichomme, le directeur artistique de Serge Gainsbourg qui vient d'être le sujet d'une de ses dernières chansons *Unknown producer*, qui prévient. Serge Gainsbourg est mort le 2 mars 1991, en fin d'après-midi. Sans nouvelles, Bambou, sa compagne, a appelé les pompiers. (Quand il travaillait, personne n'avait les clés de la rue de Verneuil.) Ils sont entrés par les volets de la chambre à l'étage. Le chanteur s'est laissé tomber en arrière sur son lit. Il avait oublié de prendre ses cachets pour le cœur, comme Boris Vian, son modèle en chanson…



31 AOÛT 1986 :
EN STUDIO AVEC SA DERNIÈRE COMPAGNE, CAROLINE VON PAULUS, DITE "BAMBOU". UNIQUE PHOTO AVEC UNE KIPPA.

DISCOGRAPHIE

HISTOIRE DE MELODY NELSON

33-tours LP 30 cm (Philips 6325 071) paru le 24 mars 1971

Melody / Ballade de Melody Nelson (musique : Jean-Claude Vannier) / *Valse de Melody / Ah ! Melody* (musique : Jean-Claude Vannier) / *L'hôtel particulier / En Melody* (musique : Jean-Claude Vannier et Serge Gainsbourg) / *Cargo culte*

Enregistré en avril 1970 au studio Philips Marble Arch, Londres. Cordes enregistrées en mai 1970 au studio des Dames, Paris. Voix enregistrées en janvier 1971 au studio des Dames, Paris. Mixage réalisé en février 1971 au studio des Dames, Paris.
Production : Jean-Claude Desmarty.
Arrangements et direction d'orchestre : Jean-Claude Vannier.

VU DE L'EXTÉRIEUR

33-tours LP 30 cm (Philips 6499 731) paru le 16 novembre 1973

Je suis venu te dire que je m'en vais / Vu de l'extérieur / Panpan cucul / Par hasard et pas rasé / Des vents des pets et des poums / Titi caca / Pamela popo / La poupée qui fait / L'hippopodame / Sensuelle et sans suite / Les papiers qui collent aux bonbons (inédit regroupé depuis en CD)

Enregistré en mars 1973 au studio Phonogram, Londres. Enregistrements des voix, percussions et mixage en mai et en septembre 1973 au studio des Dames, Paris.
Production : Alain Hortu.

ROCK AROUND THE BUNKER

33-tours LP 30 cm (Philips 6325 195) paru le 8 janvier 1975

Nazi rock / Tata teutonne / J'entends des voix off / Eva / Smoke gets in your eyes (paroles : Otto Harbach ; musique : Jerome Kern) / *Zig zig avec toi / Est-ce est-ce si bon ? / Yellow star / Rock around the bunker / SS in Uruguay*

Enregistré en novembre et en décembre 1974 au studio Phonogram, Londres.

L'HOMME À TÊTE DE CHOU

33-tours LP 30 cm (Philips 9101 097) paru le 18 novembre 1976

L'homme à tête de chou / Chez Max coiffeur pour hommes / Marilou reggae / Transit à Marilou / Flash forward / Aéroplanes / Premiers symptômes / Ma lou Marilou / Variations sur Marilou / Meurtre à l'extincteur / Marilou sous la neige / Lunatic asylum

Enregistré en août 1976 au studio Phonogram, Londres. Mixé en septembre 1976 au studio des Dames, Paris.
Réalisation : Philippe Lerichomme.

AUX ARMES ET CÆTERA

33-tours LP 30 cm (Philips 9101 218) paru le 13 mars 1979

Javanaise remake / Aux armes et cætera (paroles : Rouget de Lisle) / *Les locataires / Des laids des laids / Brigade des stups / Vieille canaille* (*You rascal you*, paroles et musique : Sam Theard ; adaptation : Jacques Plante) / *Lola rastaquouère / Relax baby be cool / Daisy Temple / Eau et gaz à tous les étages / Pas long feu / Marilou reggae dub / Planteur punch* (inédit regroupé en CD) / *Je ne t'aime plus moi aussi* (instrumental, inédit regroupé en CD)

Enregistré en janvier 1979 au Dynamic Sounds Studio, Kingston.
Réalisation : Philippe Lerichomme.

MAUVAISES NOUVELLES DES ÉTOILES

33-tours LP 30 cm (Philips 6313 270) paru le 17 novembre 1981

Overseas telegram / Ecce homo / Mickey maousse / Juif et dieu / Shush shush Charlotte / Toi mourir / La Nostalgie camarade / Bana basadi balalo / Evguénie Sokolov (instrumental) / *Negusa nagast / Strike / Bad news from the stars* (instrumental)

Enregistré en septembre 1981 à Compass Point Studios, Nassau.
Réalisation : Philippe Lerichomme.



SERGE GAINSBOURG,
RUE DE VERNEUIL,
PRÈS DE LA
SCULPTURE
L'ÉCORCHÉ.





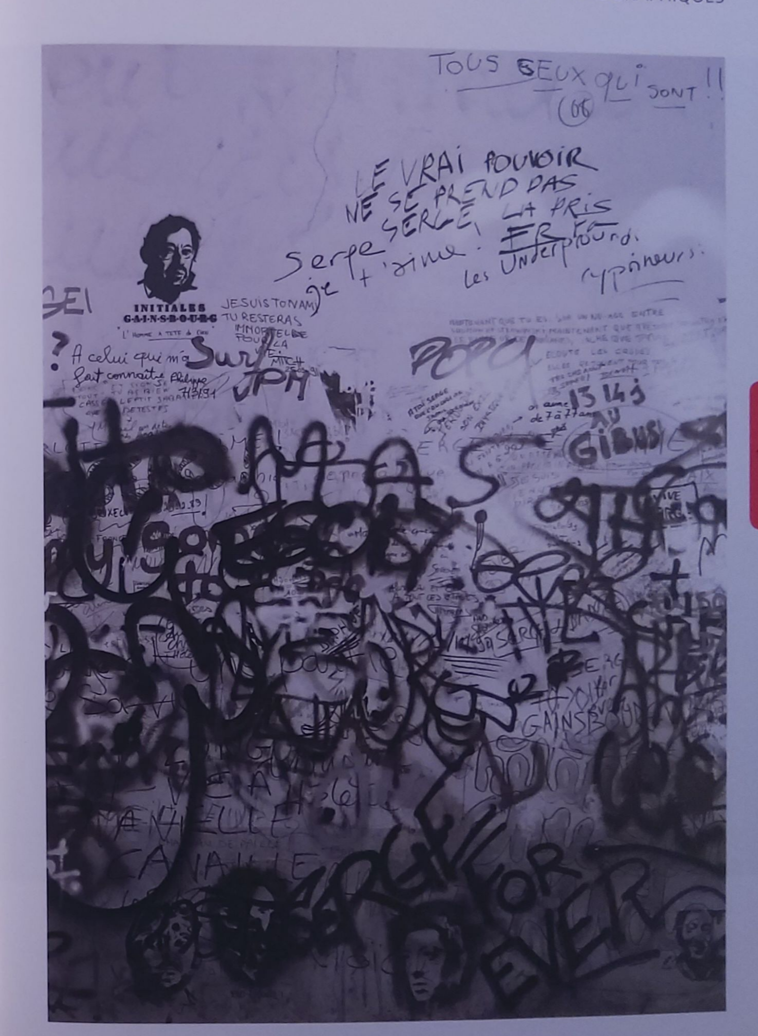
DOUZE IMAGES PAR
SECONDE : LE STYLE
GAINSBARRE.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

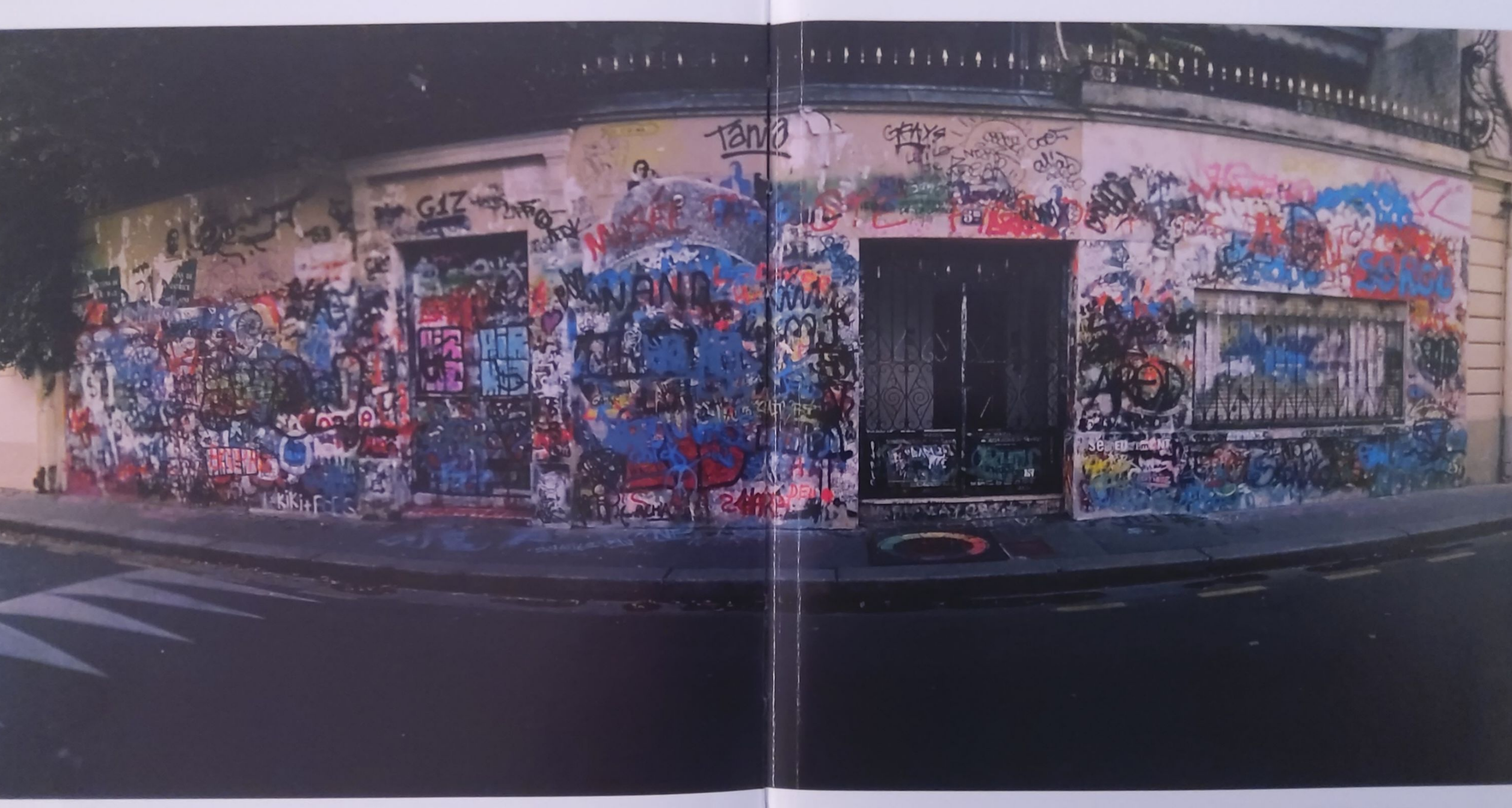
Les éditeurs tiennent à remercier les sources suivantes pour leur aimable autorisation de reproduire les photographies de ce livre :

Alamy Images : /Mirrorpix: 29.
Corbis : /Frédéric Huijbregts : 163, /Hulton-Deutsch Collection: 24-25, /Jean-Luc Buro/Kipa : 167, /Eric Fougére/Kipa : 138, /Jerome Prebois/Kipa : 182-183, /James Andanson/Sygma : 45, /Patrick Camboulive/Sygma : 142, /Marie Clerin/Sygma : 140-141, 159, /Gabrielle Crawford/Sygma : 22, /Alain Djean/Sygma : 5t, 27, 39, /Tony Frank/Sygma : 4, 11, 14-15, 43, 63-63, 75, 81, 83, 89, 91, 100-1, 117, 122, 126, 169, 170-171, /Georges Pierre/Sygma : 54-55, 165, /Leonard de Raemy/Sygma : 40, /Patrice Saguet/Sygma : 97, Christian Simonpietri/Sygma : 161.
Getty Images : 60, /Gammo-Rapho : 8, 33.
Jean-Louis Rancurel : 7, 92, 94.
Rex Features : /Evening News: 59, /Sipa Press : 53, 67, 71, 115.
Pierre Terrasson : 5b, 57-58, 87, 105, 121, 124, 129, 135, 151, 157, 173, 177, 178-179, 187, 189, 190-191, 192.

Tous les efforts ont été faits pour rechercher les sources et/ou ayants droit de chacune des illustrations contenues dans ce livre. Toutefois, l'éditeur tient à s'excuser pour toute erreur ou omission qui aurait pu se glisser dans les crédits photographiques, qu'il s'efforcera de rectifier lors des futures éditions.



LE MUR DU 5 BIS
DE LA RUE DE
VERNEUIL, À PARIS.
"LIVRE D'OR",
À LA MÉMOIRE
DU CHANTEUR.



LE 5 BIS, RUE DE VERNEUIL. AU GRAND DÉSESPOIR DU VOISINAGE, LA FAÇADE EXTÉRIEURE SERT DE LIVRE D'OR À LA MÉMOIRE DE SERGE GAINSBOURG.

PAGE SUIVANTE :
JEANS ET CHEMISE EN JEANS : SERGE GAINSBARRE.





Qui se cache derrière le singe en peluche de l'album *Histoire de Melody Nelson* ? Que s'est-il passé la veille de l'enregistrement de *Aux armes et cætera* ? Qui pleure dans *Je suis venu te dire que je m'en vais* ?

L'album *Histoire de Melody Nelson* marque un tournant dans l'œuvre de Serge Gainsbourg : c'est le moment où il décide de devenir le centre de son œuvre. Il affine son personnage d'interprète, plus tombeur, buveur, noceur, fumeur, dandy que jamais. Se réinventant jusqu'à la caricature, s'il ne dit rien de lui dans ses chansons, c'est entre les lignes qu'il en révèle beaucoup…

À partir de documents personnels, d'interviews exclusives et d'anecdotes saisies au vol, Ludovic Perrin analyse les chansons (inspiration, écriture, composition, enregistrement…) d'un artiste dont les éclats de rire abritaient des éclats de dire. C'est aussi toute une époque qui se lit et s'écrit derrière l'histoire de ces chansons et de leur réception par le public, pour le plus grand bonheur des amoureux de la chanson française.

Ludovic Perrin est journaliste et écrit sur la musique. Il a travaillé pour VSD, Télérama, GQ et Citizen K International. *Durant dix ans, il a été responsable de la rubrique chanson pour* Libération. *Il a écrit plusieurs biographies sur des artistes français de l'ancienne et de la nouvelle génération.*

Dans la même collection :



Photographie de couverture :
Pierre Terrasson



ISBN: 978-2-258-09413-0

www.horscollection.com